

**Bibliothèque
dramatique, or
Répertoire
universel du
théâtre**

Charles Nodier

LIREGRATUITEMENT.COM

**Bibliothèque
dramatique, or
Répertoire universel**

du théâtre français; 4th ser

Charles Nodier

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Bibliothèque dramatique, or Répertoire universel du théâtre français; 4th ser

M. Franç.-Guill.-Jean- Stanislas ANDRIEUX est né à Strasbourg le 6 mai 1759. Il fit d'excellentes études à Paris, au collège du cardinal Le Moine, rue Saint -Victor, et les eut terminées à dix-sept ans. C'est l'âge où beaucoup d'hommes devraient recommencer les leurs. Ses parens le placèrent chez un procureur au Châtelet, dont, par un travail assidu, il devint le maître clerc. Appliqué en même tems à l'étude du droit, il prit goût à la jurisprudence, et prêta le serment d'avo» cat en 178 1.

Il songeait à devenir professeur de la faculté de droit , et était prêt à soutenir sa thèse de docteur, lorsqu'un agrégé en droit lui proposa, de la part du président de La Moignon, la place de secrétaire de M. le duc d'Uzès.

Ce qui le détermina à accepter cette proposition , fut la certitude prochaine de pouvoir aider sa famille. Il venait de perdre son père, homme

Aut. conifinp, I

excellent, d'un grand sens, irréprochable, d'un désintéressement et d'une élévation d'âme digne des tems antiques. « J'ai toujours interrogé sa mé- « moire, dit M. Andrieux, lorsque j'ai eu à prendre « un parti dans quelque circonstance délicate et « difficile; je me suis demandé : qu'aurait fait « mon père? et la réponse (puissé-je ne m'y être « jamais trompé !) m'a servi de

règle. » Ce digne père laissait sa famille sans fortune; et M. Andrieux , comme l'aîné des enfans , se vit obligé de le remplacer.

Cependant une existence pareille était trop précaire pour lui, et ne lui offrait qu'une perspective aussi éloignée que douteuse. Il sentit bientôt la nécessité de se faire un état indépendant, et se mit en stage à la fin de 1785. Quoique la faiblesse de sa poitrine et de sa voix dut lui interdire la plaidoirie, et l'obliger à n'être qu'avocat consultant , il suivit le barreau pendant quatre ans, et il Hait être enfin avocat en 1789; mais la révolution qui arriva en décida autrement. On ne fit point de tableau des avocats cette année -là, et même l'ordre fut dissous pour n'être rétabli que quinze ans après.

Jusque-là, une grande défiance de lui-même avait détourné M. Andrieux de suivre exclusivement la carrière de la littérature, dans laquelle sa trop grande modestie l'empêchait d'espérer des succès éclatans. Une particularité qui nous paraît

digne d'être remarquée, c'est qu'il fut peut-être le cent-unième poète et littérateur dont la vocation se manifesta dans l'étude d'un procureur. Crébillon et Voltaire avaient aussi été élèves de la chicane. Mais le dieu du Parnasse ne choisit pas toujours ses favoris dans les salons de l'opulence , ou parmi de voluptueux indolens ; et il y a de ces hommes privilégiés dont le génie éclate ou dans un greffe poudreux, ou dans une chaumière, ou dans un atelier. Quand Horace, quittant les drapeaux de Mars pour cueillir les lauriers du Parnasse, vint à Rome, la misère fut son Apollon.

— Paupertas impulit aiidax Ut versus facerem,

a-t-il dit ; et , après lui , Voltaire :

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.

Il faut avouer aussi qu'Horace et Voltaire ne tardèrent pas à s'enrichir. Le favori de Mécène et d'Auguste, bientôt exempt de tout souci, passa sa vie à badiner avec les Muses , les Grâces et les Amours, sans autre guide que la philosophie d'Épicure; et l'auteur du Mondain, devenu de bonne heure riche et puissant seigneur, encore dans la vigueur de l'âge , alla chercher le repos et l'indépendance, et goûter les délices de l'opulence au sein d'une retraite protectrice éloignée du

tourbillon des hommes, où il put se soustraire aux persécutions des uns, et à l'importune admiration des autres.

M. Andrieux, que son premier début dans la carrière littéraire semblait appeler à être le poète des Grâces, prouva qu'il était encore plus fait pour les grandes affaires et pour se distinguer dans les emplois sérieux. Une romance de M. François-de-Neufchâteau fit éclore ses jeunes talens ; il parut devoir être son disciple comme celui-ci l'était de Voltaire; et tous deux, avec les dons les plus agréables, joignaient les qualités les plus solides de l'esprit, et ont obtenu autant de succès dans la vie publique , que dans les cercles de la bonne compagnie et dans les assemblées littéraires.

M. Andrieux, partageant les illusions de bien des cœurs généreux, de bien des esprits supérieurs, crut voir l'aurore d'un brillant avenir dans les commencemens d'une révolution dont personne ne pouvait calculer les excès, et cet entraînement lui fut commun avec Ducis et Collin-d'Harleville , ses deux amis les plus intimes ; mais il vécut retiré pendant les tems de proscription , comme l'auteur ^Hamlet et tous les gens de lettres distingués qui avaient l'anarchie en horreur. Lorsque les orages révolution-

naires commencèrent à s'apaiser, l'estime et la voix publique l'appelèrent dans la carrière des emplois, comme pour le dédommager de la perte de l'état qu'il avait commencé à em-

brasser avant la chute de l'ancien ordre de choses. Il fut nommé chef de bureau à la liquidation générale, et il fut successivement juge au tribunal de cassation, député du département de la Seine au conseil des Cinq-cents, et membre du Tribunat. C'est en cette dernière qualité que, le 25 février 1800, il fit un rapport tendant à fermer la liste des émigrés, et fut désigné pour aller en présenter l'adoption au corps législatif.

S'étant, par la suite, montré en opposition avec les projets du conseil d'état de Bonaparte, il fut éliminé ainsi que ceux de ses collègues qui partageaient ses opinions. Après avoir rempli tant de fonctions différentes, toutes importantes, sans les avoir désirées, demandées et regrettées, il en est sorti, pour nous servir de ses propres expressions, aussi pauvre qu'il y était entré, mais y ayant acquis une réputation incontestable de capacité, de sagesse et de probité.

M. Andrieux, après avoir renoncé à la carrière des emplois publics, se réfugia dans les lettres; heureux d'y retrouver un peu de liberté, de revenir tout entier aux études de son enfance, qu'il n'avait jamais abandonnées, qui avaient toujours été l'ordinaire emploi de ses loisirs, qui lui ont souvent procuré du bonheur, et qui l'ont aidé à passer les mauvais jours de la vie.

Deux ans après sa sortie du Tribunat, M. Andrieux fut nommé instituteur, pour la grammaire

et les belles-lettres, à l'École polytechnique. Il a occupé cette chaire pendant douze ans, et a laissé, dans cet établissement, le

souvenir d'un professeur habile et zélé pour l'instruction des élèves. Enfin , sur la présentation du collège royal de France et du Ministre de l'intérieur, il a été nommé, en 1814, professeur de littérature française à ce même collège.

M. Andrieux était fort jeune quand il donna sa jolie comédie Ôl Anaximandre. Ce ne fut que plus de quatre ans après, qu'il fit jouer une seconde pièce, les Étourdis. Elle est son chef-d'œuvre. Mais il ne travailla plus pour le théâtre jusqu'en 1802, qu'il donna à Louvois Helvétius, ou la P^héngence d'un sage, jolie pièce qu'on ne joue plus aujourd'hui, à cause du discrédit dans lequel la philosophie du principal personnage est tombée. M. Andrieux a dit lui-même, dans la préface de cette pièce , qu'on aurait tort de le regarder comme « un partisan bien chaud de la doctrine » et des écrits d'Helvétius. Quelques-unes de ses « opinions (ajoute-t-il) me paraissent plus ingénieuses que solides. Il a cherché des vérités « neuves, et il a quelquefois rencontré des erreurs... Helvétius, comme tant d'autres philosophes, a mis en avant quelques opinions liassardées ; mais comment ne pas aimer son noble caractère, sa bonté, sa bienfaisance toujours exercée avec tant de délicatesse ? » Cette pièce ,

outre cela, n'est pas assez comique; ce n'est qu'indirectement que Thalie doit faire l'éloge des vertus. Comme l'a dit M. Hoffmann : « Nous sommes « toujours fort honnêtes gens au théâtre; mais il « y a toujours un peu de malice dans notre équité « même... Le genre admiratif n'appartient de droit « qu'à Melpomène, et la comédie ne doit point « l'usurper. »

Au surplus, ce qui séduisit le plus M. Andrieux dans un pareil sujet, fut l'analogie qu'il trouvait entre sa position et celle d'Helvétius, quittant le monde pour vivre dans la solitude et se consacrer

crer à l'étude des lettres et de la philosophie; mais il ne jouissait pas d'une fortune immense, comme l'auteur du livre de V Esprit; et il était même obligé de trouver, dans la culture des lettres, des moyens d'existence pour sa famille et pour lui.

L'année suivante il donna au même théâtre la Suite du Menteur^ d'après celle de Corneille ; il avait été séduit par les éloges outrés que donna à cette pièce Voltaire, si grand dans plusieurs genres de littérature , mais si petit dans la comédie. M. Andrieux s'était imposé une tâche difficile et un travail ingrat: il fit, il est vrai, d'heureux changemens dans les vers de Corneille; il refondit en entier les deux derniers actes de la pièce; mais, quoique accueillie favorablement à im théâtre secondaire, elle obtint peu de succès sur la scène

française, où elle fut reçue froidement, quoiqu'elle eût subi beaucoup de changemens. Le goût de la génération d'alors n'était plus pour l'ancien comique, ni pour le genre romanesque du théâtre espagnol, dont cet ouvrage se ressent. Geoffroy , qui ne cherchait que l'occasion de déprécier M. Andrieux, comme tous les autres gens de lettres qui avaient manifesté des opinions opposées aux siennes; Geoffroy critiqua avec empressement la Suite du Menteur , et releva les défauts qui y étaient , et ceux qui n'y étaient pas. Cependant il avoua qu'on y trouvait de la facilité et de la gaîté dans le style , des mots heureux , des plaisanteries agréables , et des situations comiques. Enfin la peine, l'esprit et le zèle de M. Andrieux furent faiblement récompensés.

Molière avec ses amis ^ et le Trésor, parurent l'année suivante. Cette dernière, reprise en 1817 aux Français, y a fait plaisir; mais les intérêts politiques qui occupaient alors les esprits empêchèrent qu'elle ne fût jouée aussi souvent qu'elle eût pu

l'être trente ans auparavant. La génération actuelle veut, pardessus tout, que l'on parle à ses passions; elle est peu sensible à cette gaîté de comique qui plaisait à nos pères. On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans le Trésor, un ouvrage d'un style parfaitement exact, et d'excellentes scènes, deux caractères bien tracés, et une foule de traits pleins d'esprit et de finesse.

Un peu plus de vraisemblance dans la conception eût maintenu cette pièce au théâtre.

Le Vieux Fat, pièce jouée en 1810, obtint peu de succès, et, depuis, l'auteur l'a réduite en trois actes; mais elle n'a point reparu. La conception en était cependant éminemment comique; et trois auteurs, célèbres par leurs succès sur les petits théâtres, en ont tiré le sujet et les situations d'une pièce amusante, le ci-devant Jeune Homme.

La Comédienne obtint beaucoup de succès au Théâtre-Français en 1816. Le sujet en était pris sur un fonds historique. Une anecdote l'avait fourni. Mademoiselle C..., célèbre actrice, et auteur, était tante d'une autre actrice aussi renommée par son jeu que par ses charmes. Celle-ci avait été recherchée en mariage par le fils d'un riche carrossier de Bruxelles; le père alarmé était accouru à Paris pour s'opposer à cette union, et n'avait pas cru pouvoir employer un meilleur moyen que de s'adresser à la tante elle-même. Mais, séduit par l'amabilité de celle-ci, ce père tombe dans la même faiblesse dont il voulait préserver son fils, et, en épousant la tante, l'autorise à épouser la nièce. Un pareil sujet était délicat à traiter, et présentait plus d'un inconvénient, à cause des convenances morales et civiles. Une classe malveillante de critiques et d'envieux prétendit que la pièce de M. Andrieux

présentait lui une apologie beaucoup trop flatteuse de la profession de

10 NOTICE

comédien; et, ce qui est plaisant, les comédiens la regardèrent au contraire comme une sanglante satire. D'un autre côté, certaines gens trop scrupuleux prétendaient que l'auteur avait voulu jeter de l'odieux sur l'institution de la noblesse, parce qu'il avait ridiculisé un gentilhomme périgourdin; comme si on avait fait un crime à Molière d'avoir mis sur la scène un gentilhomme limousin, dans la personne de M. Pourceaugnac! Plusieurs malveillans allèrent même jusqu'à le signaler comme un ennemi de l'ordre public et de la morale. M. Andrieux n'avait pourtant fait que suivre le précepte notandi sunt tibi mores. Il est juste de dire aussi que, tout éloge et toute critique de côté, il y a de l'inconvénient à mettre des personnages d'une classe telle que celle des comédiens sur la scène, en opposition avec des personnages de classes réputées supérieures.

Enfin, le Manteau, en deux actes, donné quelque temps après le Trésor, n'a pu se soutenir au théâtre. Cette comédie renferme des détails très agréables sur un fonds trop léger, et n'a pas assez d'action; l'auteur y a trop mis de la manière de Dorât, tandis que, dans ses autres pièces, excepté Anaximandrey il s'est rapproché du comique de nos premiers auteurs.

M. Andrieux a imité en prose, sous le titre du Jeune Créole, le fVest-Indien de Richard- Cumherland. C'est une comédie dans le goût étran-

ger , et d'un genre tout à fait romantique , mais qui n'en est pas moins très divertissante; et un homme d'esprit , partisan outré des doctrines classiques, a dit à ce sujet que M. Andrieux s'était laissé gagner par la contagion ; tant est grande cette prévention par laquelle on ne veut pas être amusé contre les règles!

Toutes ses comédies représentées sont en vers.

Il a composé des contes et des anecdotes aussi en vers qui ont été goûtés du public, et qui lui ont attiré de grands applaudissemens lorsqu'il les a lus à l'Académie française. Parmi les plus connus de ces morceaux littéraires, on remarque le Souper des six Sages , qui a paru en 1783, Beaucoup d'écrivains et de philosophes d'alors ne durent pas être contents des trois derniers vers :

Timante, resté seul, conclut avec raison

Que les beaux discoureurs ne sont pas les vrais sages,

Et qu'il y est peu d'auteurs qui vaillent leurs ouvrages.

Ces maximes pourraient encore être vraies aujourd'hui.

La fable de V Olivier^ du Figuier, de la Vigne et du Buisson, tirée de la Bible, est une des jolies choses que l'auteur ait composées. L'Alchimiste et ses enfans est encore un morceau ingénieux. Une promenade de Fénélon forme le sujet d'une anecdote intéressante, que M. Andrieux a lue à l'Institut le 21 décembre 1808. Le Doyen de Badajoz est un conte où l'imagination est unie

au charme des détails , et qui est terminé par ces

deux jolis vers :

Et souviens-toi que, même aux yeux du diable, L'ingratitude est un crime effroyable.

En un mot , M. Andrieux est un de nos poètes les plus aimables, l'émule de M. François-de- Neufchâteau et de CoUin d'Harleville , et l'un de ceux qui ont le mieux rappelé tout à la fois l'école de Molière et celle de Voltaire.

On a aussi de lui des mélanges en prose ; ce sont des morceaux de littérature et de morale dans lesquels l'auteur fait preuve d'instruction , de raison et de goût. La Préface sur le Dictionnaire de la langue anglaise, et deux notices sur Louis XII et Henri IV, sont du nombre des plus remarquables.

Nous lui devons aussi une notice intéressante sur Collin-d'Harleville. L'estimable auteur du Vieux Célibataire et lui furent liés d'une amitié étroite qui ne fut pas interrompue un seul moment. M. Andrieux a eu, dans les comédies de Collin , une part plus considérable qu'on ne peut le croire , et que sa modestie lui a fait dissimuler. Nous citerons, par exemple, la jolie scène de \ Optimiste , où madame de Roselle arrache à Belfort son secret, scène qui, selon l'expression de M. Petitot, est filée avec esprit. Il y a bien d'autres endroits encore que M. Andrieux pourrait réclamer comme lui appartenant. On sait qu'il a com-

SUR M. ANDRIEUX. i3

posé le prologue avec lequel la comédie posthume de la Querelle des deux Frères fut représentée.

M. Andrieux a fait lui-même deux éditions de ses œuvres, dont la dernière, en 6 vol, in-i8, a paru en 1822, chez Nepveu, libraire.

Il est, depuis bien des années , membre de l'Académie française et de la Légion -d'Honneur. Ses leçons publiques ont d'année en année obtenu un succès croissant; et, quoique arrivé au déclin de l'âge, son activité ne s'est point démentie, et son esprit n'a rien perdu de son éclat.

M. Andrieux faisait d'abord ses leçons dans une petite salle qui pouvait à peine contenir trois cents personnes; une partie des auditeurs étaient debout et serrés les uns contre les autres. Le gouvernement, pour favoriser l'instruction de la jeunesse, a fait faire vme salle plus grande qui peut contenir au moins six cents auditeurs; elle est toujours remplie, et ses séances sont embellies par la présence de ce que le beau sexe peut offrir de plus aimable. 11 faut s'assurer de sa place long-tems avant que la leçon commence.

Il y a eu un poète comique grec nommé Épicharme, qui tenait école de philosophie et d'éloquence. Il se faisait aimer et suivre par un grand nombre de disciples. Après sa mort, on lui fit cette épitaphe : Ici est le tombeau d' Epichaiine , poète et philosophe. Il donnait à la jeunesse des leçons utiles, qui n'étaient pas sans grâce. Nous

i4 NOTICE SUR M. ANDRIEUX.

souhaitons que M. Andrieux vive long-tems, et que ce ne soit que dans beaucoup d'années qu'on mette sur sa tombe cette inscription qui lui conviendrait comme au poète Epicharme.

AN AXIM ANDRE

ou

A MA SOEUR

\J ma sœur , ma plus tendre amie !

Toi, qui joins, malgré la douleur Répandue , hélas ! sur ta vie ,
Un esprit fin au meilleur cœur, Et la raison à la douceur, Et la dé-
cence à la saillie !

De ma part tu dois craindre peu Le ton flatteur des dédicaces ;
Mais, si mes vers ont ton aveu.

Je compte sur celui des Grâces.

Aut. contemp.

ROMANCE

L'esprit et les talens font bien ; Mais, sans les Grâces, ce n'est
rien.

Sous le beau nom d'Anaximandre , Chez les Grecs un sage vi-
vait; Chacun accourait pour l'entendre ; Athène en foule le
suivait.

La profondeur et la justesse Se rencontraient dans ses dis-
cours ; Mais, pour plaire aux yeux des Amours, Il faut de la
délicatesse.

L'esprit et les talens font bien ; Mais, sans les Grâces, ce n'est
rien.

Le philosophe Anaximandre Aux belles offrit son encens , Car
les savans ont le cœur tendre.

Et tout philosophe a des sens.

uo ROMANCE.

Mais les Athéniennes volages Rejetèrent ses tendres vœux ; Et
de frivoles amoureux Vireiit préférer leurs hommages.

L'esprit et les talons font bien ; Mais , sans les Grâces , ce n'est
rien.

Piqué de les trouver rebelles, Le sage s'en fut chez Platon :

Platon était l'ami des belles, Et même des rois, nous dit-on.

Il humanisait son génie :

A souper, il brillait le soir; Et, malgré son profond savoir, Il
était bonne compagnie.

L'esprit et les talens font bien ; Mais, sans les Grâces, ce n'est
rien.

Apprenez-moi, mon cher confrère, Dit le sage disgracié ,
Comment, chez vous, à l'art de plaire Le génie est associé.

Je veux me former sur vos traces.

Votre conseil fera ma loi.

— Eh bien , dit Platon , croyez-moi , 1 Mon cher, sacrifiez aux
Grâces. »

L'esprit et les talens font bien ; Mais, sans les Grâces, ce n'est
rien.

Dans une chapelle voisine Anaximandre s'en alla; Aglaé, Thalie, Euphrosine, Sourirent en le voyant là.

ROMANCE. ai

Il fut initié par elles Dans leurs mystères enchanteurs ; Il revint couronné de fleurs , Il ne trouva plus de cruelles.

L'esprit et les talens font bien ; Mais , sans les Grâces, ce n'est rien.

La métamorphose soudaine Du pédant fit l'homme du jour; Les bonnes fortunes d'Athène Vinrent l'accueillir tour à tour.

Et quand il trouvait sur ses traces Quelque pédant de mauvais ton, Il lui disait : « Croyez Platon , <i Mon cher, sacrifiez aux Grâces. »

L'esprit et les talens font bien ; Mais , sans les Grâces , ce n'est rien.

PERSONNAGES

ANAXIMANDRE'

PHROSINE

ASPASIE, sœur de Phrosine.

MÉLIDORE

UNE PRÊTRESSE des Grâces.

Deux autres prêtresses.

La scène est à Athènes.

I. Ce personnage doit d'abord paraître avec une longue barbe et un manteau de drap d'une couleur sombre.

ANAXIMANDRE

Le théâtre représente tm bosquet sacré qui environne le temple des Grâces, les arbres et les fleurs du bosquet doivent être distribués avec goût et orner la scène; l'architecture du temple, dont on voit le portique, doit être simple , mais élégante.

SCENE PREMIERE

ANAXIMANDRE, assis , des tablettes à la maiu.

V^ETTE enfant-là me tourne la cervelle;

Je ne vois plus, je ne rêve plus qu'elle.

Je meurs d'un mal que je veux renfermer...

Anaximandre!... il te sied bien d'aimer!

Ne sais-tu pas qu'une vertu sévère.

Un esprit droit, un cœur noble et sincère,

Sur tout ce sexe ont bien peu de pouvoir?

C'est par des riens qu'il se laisse émouvoir.

Des jeunes gens volages et frivoles.

Conteurs plaisans de quelques fariboles,

Extravagans, indiscrets, étourdis.

Belles, voilà vos amans favoris;
Et près de vous l'bonnête homme, le sage.
Fait bien souvent un fort sot personnage.
Moi, déclarer que je suis amoureux!

24 ANAXIMANDRE

Cachons plutôt ce penchant malheureux; Et, s'il se peut...
Mais je vois Aspasia; A son aspect, je sens ma frénésie S'accroître
encore! et je ne puis la fuir!... Cruelle enfant, que tu me fais
souffrir!

ANAXIMANDRE, ASPASIE

ANAXIMANDRE, brusquement.

Que voulez- vous?

ASPASIE

Je venais pour vous dire...

ANAXIMANDRE

Quoi? Parlez donc.

ASPASIE

Oh! mais, je me retire, Si vous grondez...

ANAXIMANDRE

Non, je ne gronde pas; Mais vous pouviez tourner ailleurs vos pas. Vous savez bien que, lorsque je médite. Je ne veux pas qu'on me rende visite.

Je m'occupais d'un point très important, D'oï mon repos, d'oï mon bonheur dépend; Et vous prenez ce temps pour me distraire!

ASPASIE

Mon cher tuteur, si j'ai pu vous déplaire. J'en suis fiichée; et vous êtes si bon.

SCENE IL

Que j'obtiendrai sans peine mon pardon.

Appuyez moins sur ma bonté, de grâce; De complimens volontiers je me passe :

Je suis sincère, et hais le ton flatteur.

ASPASIE

Moi, vous flatter! jamais, mon cher tuteur. Vous, le soutien de ma timide enfance, Douteriez-vous de ma reconnaissance?

Ah! je suis loin de la bien exprimer.

Vous révéler, vous servir, vous aimer.

Voilà mes vœux et ma plus chère étude : Je m'en suis fait une douce habitude.

Depuis cinq ans je n'ai que de beaux jours, Et c'est à vous que j'en dois l'heureux cours.

ANAXIMANDRE, à part.

Comment tenir à sa voix de sirène, Et résister au charme qui m'entraîne?

Faut-il me voir à ce point asservi?

(A Aspasia.)

C'en est assez!... Eloignez-vous d'ici; Je ne saurais plus longtemps vous entendre. Vous affectez un son de voix si tendre. Et des regards si touchans et si doux!... Je ne suis point tranquille auprès de vous. Oui, vous troublez le repos de ma vie... Vous me quittez?

ASPASIE

J'obéis.

ANAXIMANDRE.

ANAXIMANDRE

Aspasia, Pourquoi me fuir? Revenez, demeurez....

ASPASIE

Pour me gronder encor?

ANAXIMANDRE

Quoi ! vous pleurez !

(A part.)

Ah ! sa douleur lui prête encor des charmes !

(Haut.)

Est-ce donc moi qui fais couler vos larmes? Venez ici, je veux vous consoler; Venez , osez me voir et me parler :

Je ne suis point un censeur inflexible. Je parais dur, et je suis trop sensible. Je veux entrer dans vos moindres secrets : Qui plus que moi prendra vos intérêts?

Vous ignorez combien vous m'êtes chère.

ASPASIE

Non, je le vois, vous m'aimez comme un père.

Depuis long-temps vous m'en avez servi.

Le mien , hélas ! que la mort m'a ravi ,

Avait en vous l'ami le plus sincère.

Il mourut pauvre; et moi, dans la misère,

Avec ma sœur, je restais sans secours;

Mais vos bontés furent notre recours.

Puis-je oublier ce trait si mémorable.

Ce testament , à tous deux honorable ,

Que fit mon père?.. Il vous connaissait bien.

SCENE II

«J'ai vécu pauvre, et je ne laisse rien: (Ce sont ses mots, il m'en souvient sans cesse.) « Heureusement j'eus, au lieu de richesse, « Un ami vrai. Pour m'acquitter vers lui « Comme je dois, je lui lègue aujourd'hui « Le noble soin d'élever mes deux filles, « De les placer dans d'honnêtes familles , « Et de fournir à leur dot de son bien. « Voilà le legs que mon cœur fait au sien, » Jusqu'à présent, votre bonté constante De notre père a surpassé l'attente; Ma sœur et moi, grâce à vos tendres soins, Avons toujours ignoré les besoins.

Athène admire et bénit le modèle D'une amitié rare autant que fidèle; Et l'on verra les siècles à venir D'un trait si beau garder le souvenir.

A.N AXIM ANDRE

Fille charmante! aimable créature!

Ah! gardez bien cette âme honnête et pure.

De votre bouche, il le faut avouer.

J'ai du plaisir à m'entendre louer.

Que vous avez de grâce et d'éloquence!

Votre amitié, voilà ma récompense.

Oui, j'ose ici vous imposer la loi

De me chérir, de ne chérir que moi...

(Très-tendreraeut.)

Pardonne-moi , ma charmante Aspasia , Quelques chagrins répandus sur ta vie :

28 ANAXIMANDRE

Tes pleurs coulaient encore en ce moment.; Pardonne... Hélas! mon fol emportement.

(Il lui prend la main.)

Mérite plus de pitié que de blâme.

Si tu pouvais lire au fond de mon âme!

(Il est près de baiser la main d'Aspasia, puis il la quitte brusquement.) (A part.)

Qu'allais-je faire!... Impérieux penchant!

(A Aspasia.)

Faible raison!... Ecoutez, mon enfant.

Je veux bientôt achever mon ouvrage, Vous établir; je songe au mariage De votre sœur...

ASPASIE

Oui , vraiment ; songez-y :

Si vous saviez comme son tendre ami, Son Mélidore et gémit et soupire!

Ma sœur aussi, qui fait semblant de rire. Ressent par fois de secrètes douleurs, Et dans ses yeux j'ai surpris quelques pleurs. Enfin tous deux par ma voix vous conjurent De mettre fin aux tourmens qu'ils endurent; Et, de leur part, je venais vous presser.

ANAXIMANDRE

Mes chers enfants, qu'ai-je à vous refuser? Je les unis, s'ils veulent, ce jour même.

ASPASIE

Ils en seront dans une joie extrême.

ANAXIMANDRE

Je dois aussi, dans peu, songer à vous...

SCENE II

ASPASIE.

A moi?

ANAXIMANDRE

Sans doute; il vous faut un époux.

Je vous destine un homme de mon âge, Que je connais et que j'estime, un sage, Un philosophe...

aspasij:.

Ah , ciel ! vous m'effrayez !

Quoi! mon tuteur, vous me sacrifieriez!

Ah! faites choix d'un autre, je vous prie: Si vous aimez un peu votre Aspasia; Qu'il ne soit point philosophe...

ANAXIMA3VDRE.

Eh! pourquoi?

S'il vous aimait... s'il était... comme moi?

ASPASIE

Je le sens bien, il serait estimable; Mais...

ANAXIMANDRE

Achevez.

ASPASIE

Je le voudrais aimable.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'accable , hélas ! sans s'en douter.

ASPASIE

Ce que je dis semble vous agiter ; Vous pâlissez! quel sujet vous altère?

30 ANAXIMANDRE.

ANAXIMANDRE, avec éclat.

Fatal objet, que le ciel en colère, Pour mon tourment a formé tout exprès, Je veux vous fuir, vous quitter à jamais. Votre air naïf cache une âme perfide.

Ce front si doux, ce regard si timide Promet la paix, la raison, la candeur; Mais tout cela n'est pas dans votre cœur. Prenez un

fat, un être méprisable, Qui, se couvrant d'un dehors agréable.

Sera volage , et frivole , et jaloux ; Et vous aurez un mari fait pour vous.

(Il sort.) ASPASIE.

Mon cher tuteur!... Mais il fuit! il me quitte!

SCÈNE III

ASPASIE

Qu'ai-je donc fait? qu'ai-je dit qui l'irrite? Ah ! je ne puis supporter sa douleur.

Depuis un temps il est sombre et rêveur; En me parlant, il s'emporte, il s'apaise: Je suis la seule ici qui lui déplaît. Je le chagrine... Apparemment, hélas!

J'ai des défauts que je ne connais pas. Mais quelle fille est parfaite, à mon âge? Avec le temps je deviendrai plus sage;

SCÈNE IV

ASPASIE, PH ROSI NE entre en riant. ASPASIE.

J'entends ma sœur... toujours vive et légère! Toujours riant! Quel heureux caractère!

PHROSINE

Ah! si je ris, ce n'est pas sans sujet: Je te mettrai bientôt dans le secret...

ASPASIE

Auparavant, sachez une nouvelle Qui vous fera grand plaisir.

PHROSIWE.

Quelle est-elle?

ASPASIE

On vous marie aujourd'hui.

Bon! tant mieux; Et Mélidore en sera bien joyeux.

Le bon enfant que ce cher Mélidore!

Il m'aime bien! je l'aime plus encore!

Avec transport je vais former ces nœuds. Et mon bonheur est de le rendre heureux. Mais je m'oublie, et te parle sans cesse De mon amant...

2 ANAXIMANDRE

ASP ASIE.

Ce sujet m'intéresse.

PH ROSINE

Je le crois bien. Mais il faudrait aussi Parler un peu du tien...

ASP ASIE.

Moi! Dieu merci, Je n'en ai point...

P H ROSI NE

Tu n'en as point? quel conte!

A le nier je te trouve un peu prompte; Mais c'est en vain. Je
sais très bien, ma sœur, Que vous avez un humble adorateur, Un
tendre amant, qui cache dans son ame Une très vive et très dis-
crète flamme...

ASPASIE

Et quel est-il? Me direz- vous son nom?

PHROSINE

Tu le connais.

ASPASIE

Point du tout.

PHROSINE

Si fait.

ASPASIE

Non.

PHROSINE

Eh bien! c'est...

ASPASIE

Qui? C'est trop me faire attendre.

SCENE IV

PHROSINE

Un moment, c'est...

ASP A. SI E.

Qui donc?

PHROSINE

Anaximandre.

ASP ASIE.

Notre tuteur?

PHROSINE

Oui, tu l'as su charmer.

ASPASIE

Bon! vous croyez qu'un savant peut aimer? Il a, vraiment, bien autre chose à faire!

PHROSINE

Non: dès qu'on aime, on n'a plus qu'une affaire.

ASPASIE

Ma sœur s'amuse, et veut m'inquiéter.

PHROSINE

Moi? je dis vrai; tu n'en dois pas douter. Le cher tuteur, que cet amour dévore, A confié sa peine à Mélidore, Qui m'a tout dit en grand secret; et moi. Discrètement, je n'en parle qu'à toi.

D'un philosophe avoir tourné la tête, Cela s'appelle une rare conquête!

ASPASIE

Mais, tout à l'heure, il vient de me gronder; Quand il me voit , il a l'air de boudier : .T'ai grand besoin qu'un philosophe m'aime!

Aut. contemp. 3

34 ANAXIMANDRE

Je n'en veux point; je l'ai dit à lui-même. Que dirait-on, si j'acceptais sa foi?

On ne ferait que se moquer de moi.

Ne croyez pas que jamais j'y consente.

De ce galant tu n'es donc pas contente? Je conviendrai qu'il n'est pas fort joli ; Mais, hors ce point, c'est un homme accompli...

ASPASIE

Laissons cela. Vous ne cherchez qu'à rire A mes dépens; mais vous avez beau dire, Je ne crois point mon tuteur amoureux.

Et la sagesse a seule tous ses vœux.

Tu ne crois point? Mais c'est me faire injure, Que de douter d'un fait que je t'assure. Pour te punir, je te le prouverai Très clai-

rement, ou bien je ne pourrai.

ASPASIE

Prouvez-le donc; je serai satisfaite.

PHROSINE

Tu le veux?

ASPASIE

Oui; c'est ce que je souhaite.

PHROSINE

Ma foi ! tu vas en avoir le plaisir ;

Car j'aperçois notre tuteur venir.

Il semble exprès que le ciel nous l'adresse.

Je veux ici, sans beaucoup de finesse.

SCÈNE V

ANAXIMANDRE, PHROSINE; ASPASIE, cachée.

ANAXIMANDRE, se croyant seul.

C'en est donc fait; ce funeste poison

A triomphé de toute ma raison.

J'ai beau combattre un amour ridicule;

Son feu cuisant dans mes veines circule;

Il me pénètre, il dévore mon sein.

Et dans mes fers je me débats en vain.

PHROSINE, à part.

Dans sa douleur, il gronde, il s'apostrophe. Vous en tenez , sublime philosophe !

Nous parviendrons à vous faire jaser.

Jamais amant sut-il se déguiser.

Et renfermer le feu qui le dévore?

ANAXIMANDRE, toujours se croyant seul.

Aimable enfant, ton cœur novice encore, * Toujours paisible et pur comme un beau jour. Ne fut jamais agité par l'amour.

Heureux cent fois le mortel, fait pour plaire, Qui, t'inspirant un trouble involontaire,

36 ANAXIMANDRE

Et dans ton ame éveillant le désir, Sera l'objet de ton premier soupir!

PH ROSINE, à part.

Fort bien, vraiment! Je m'aperçois qu'un sage Tient quelque-fois un assez doux langage.

ANAXIMANDRE, à part.

Si je pouvais!... O ciel! tout est perdu; Je vois Phrosine... Aurait-elle entendu?

(A Phrosine.)

Eh, quoi! c'est vous! quel sujet vous amène? Je n'aime pas qu'ainsi l'on me surprenne... Vous étiez là, peut-être... à m'écouter?

PHROSINE

Qui vous écoute est sûr de profiter..

Tous vos discours, dictés par la sagesse. Partent d'un cœur qui n'a point de faiblesse. Un moraliste, en ses réflexions.

Voit le néant des folles passions; Il fuit l'orgueil, les soupçons, les querelles, Surtout l'amour et les appas des belles; Car c'est le piège où le plus sage est pris; Qu'en dites-vous?

ANAXIMANDRE

Je suis de votre avis.

Oui, l'amour est un piège redoutable.

Un piège affreux, peut-être inévitable; Trop rarement on sait s'en garantir.

On le déteste, et l'on vient y périr.

SCENE V

PHROSINE

Ah! c'est du moins une folie aimable; C'est la plus douce et la plus excusable; Et tel, tout haut, déclame avec rigueur Contre l'amour, qui brûle au fond du cœur : Je m'y connais; aisément je devine...

AN AXIM ANDRE

Comment! de qui parlez-vous là, Phrosine? Ce ton railleur...

PHROSINE

Mon Dieu ! point de courroux.

Eh! qui vous dit que l'on parle de vous? Seriez-vous donc amoureux?

ANAXIMANDRE, à part.

La traîtresse Sait mon secret, et rit de ma faiblesse;

(A Phrosine.)

Je le vois trop. Phrosine, épargnez moi: Vous plaisantez, je ne sais trop pourquoi.

PHROSINE

Vous ne savez?... Ah! soyez plus sincère, Mon cher tuteur. Laissez là le mystère. Rien ne m'échappe; on ne me trompe pas. Pour un amant, je vous le dis tout bas. Dissimuler est un effort extrême :

Presque toujours il se trahit lui-même.

Un geste, un mot, découvre son ardeur.

Depuis long-temps, votre air sombre et rêveur, Certains regards tendres et pathétiques,

38 ANAXIMANDRE

Et des discours... très peu philosophiques, M'ont appris...

ANAXIMANDRE

Quoi! vous m'auriez soupçonné?..

J'ai fait bien mieux, vraiment; j'ai deviné, Et dans vos yeux, malgré vous, j'ai su lire Que vous aimez, que vous n'osez le dire; Que la sagesse, en guerre avec l'amour. Le fait céder et lui cède à son tour; Qu'enfin l'objet dont votre ame est remplie. C'est...

ANAXIMANDRE

Taisez-vous.

PHROSINE

C'est ma sœur Aspasia...

Vous vous troublez, je suis sûre du fait.

ANAXIMANDRE

Phrosine!.,. Eh bien! vous savez mon secret. Au nom des Dieux, si ma douleur vous touche. Sur ce secret n'ouvrez jamais la bouche; A votre sœur surtout cachez-le bien; Vous causeriez son malheur et le mien.

Il est trop vrai que je brûle, que j'aime, Que je voudrais le cacher à moi-même.

Indigne aveu !

PHROSINE

Le grand mal que voilà ! Qu'avec regret vous avouez cela!

SCENE V

AN AXIM ANDRE

Moi !... moi ! que j'aime, et que je cherche à plaire !

Pourquoi donc pas? Voyez la belle affaire! Vous lui plairez, c'est moi qui vous le dis: Mais écoutez, et suivez mes avis.

Défaites-vous de cette barbe énorme Qui vous déguise et qui vous rend difforme. Ce manteau brun vous vieillit de dix ans. Quittez cela; voyez nos élégans :

C'est un habit qu'il faudra qu'on vous brode; Je vous dirai la couleur à la mode. Tous ces points-là, chez vous autres savans, Semblent des riens : ces riens sont importants ! Ils font valoir la taille, la figure:

Adonis même eut besoin de parure.

Vous me donnez des conseils merveilleux?

Qui? moi? j'irais faire l'avantageux,

D'un jeune fat copier la folie,

Et posément jouer l'étourderie?

Je me ferais siffler, montrer au doigt;
Mon air léger paraîtrait gauche et froid...
Et cependant jugez de ma faiblesse,
Et du pouvoir d'une aveugle tendresse :
Si je voyais, pour plaire à votre sœur.
Qu'il me fallût changer de ton, d'humeur.
Devenir fat et galant malhabile ,
Me faire enfin chansonner par la ville ;
40 ANAXIMANDRE.

De mon amour tel est l'indigne excès , Je crois encor que je
m'y résoudrais.

Heureux, content, si, me rendant justice. Elle sentait le prix du
sacrifice; Et si son cœur, comme le mien épris.

M'aidait du moins à braver le mépris î

PHROSINE

Vous devenez déjà plus raisonnable :

Sans être fat, on peut être agréable, Faire sa cour, prendre le
ton galant, Et... par exemple, il vous manque un talent.

ANAXIMANDRE

Lequel ?

PHROSINE

Je vais vous paraître un peu folle.

Que voulez-vous? notre sexe est frivole: Heureux qui sait sur nos goûts se régler ! Pour nous séduire, il faut nous ressembler...

ANAXIMANDRE

Phrosine, enfin, où tend ce préambule?

PHROSINE

Dût mon projet vous sembler ridicule.

Mon avis est qu'il faudrait commencer...

ANAXIMANDRE

Eh bien, par où?

PHROSINE

Par apprendre à danser.

ANAXIMANDRE

Moi! que je danse?

SCENE V. 4i

PHROSINE

Oui, si vous voulez plaire, C'est un talent important, nécessaire.

Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant Qui ne sait pas saluer
seulement?

A danser, moi, j'aurais fort bonne grâce!

PHROSINE

Bon! est-ce là ce qui vous embarrasse?

C'est moins que rien... Et tenez, sans façon, Nous sommes
seuls , prenez une leçon.

Sans me flatter, je puis servir de maître; Essayez-en.

ANAXIMAIVDRE.

Cela ne saurait être :

Grâces au ciel, l'amour ne me fait point Extravaguer encor jus-
qu'à ce point.

PHROSINE

Ah! vous voilà! toujours de la morale!

Jadis Hercule a filé pour Omphale;

Et ce héros, vaincu par deux beaux yeux.

N'en est pas moins au rang des demi-dieux.

Consolez-vous ; filer pour une belle ,

Fait moins d'honneur que danser avec elle.

(Eu lui prenaut la main.)

Çà, commençons,

ANAXIMANDRE, hésitant.

Quoi ! sérieusement ?

Vous espérez...

.kT

4a ANAXIMANDRE.

P H ROSI NE

Quelques pas seulement.

ANAXIMANDRE

Non, point du tout.

Rien qu'une révérence, Là.

AN AXIMANDRE.

C'est avoir bien de la complaisance, p H R o s I N E.

Allons, courage... avancez quelques pas... Encor... encor... saluez... bas... plus bas...

(En disant ces deux vers, elle conduit Anaximandre jusqu'à la coulisse où est cachée Aspasia. Pendant que le philosophe salue et demeure courbé, elle tire de force Aspasia de sa cachette , la place devant lui , et dit :)

Belle Aspasia, agréez cet hommage; Il est flatteur, car c'est celui d'un sage.

AjN AXIMANDRE.

Que vois-je, ô ciel, quel tour!... il est affreux!

Dans le complot vous étiez toutes deux,
Enfans ingrats , et votre perfidie ..
De mes regards otez-vous , je vous prie;
Après un trait si méchant et si noir.
Je ne veux plus vous parler ni vous voir.
(Aspasie s'enfuit; Plirosine ne fait que s'éloigner un peu.)
Quoi! me jouer ainsi, moi qui les aime. Qu'elles devraient
aimer!...

SCÈNE VI

ANAXIMANDRE; PHROSINE, un peu éloignée;

MÉLIDORE

MELIDORE, à Anaximandre.

: Ah ! c'est vous-même !

Je vous cherchais; eh bien! quand daignez-vous RempHr mes
vœux, mon espoir le phis doux? Votre bonté dès long-temps me
destine Le cœur, la main de l'aimable Phrosine: Mettez enfin le
comble à vos bienfaits, Et que ce jour...

ANAXIMANDRE

Vous ne l'aurez jamais.

MÉLIDORE

Jamais! à ciel! que dites-vous? J'atteste...

ANAXIMANDRE

Je vous ferais un présent trop funeste; N'y pensez plus.

MÉLIDORE

Vous connaissez mon cœur.

Et vous voulez...

Je veux votre bonheur.

Que la raison enfin vous détermine.

MÉLIDORE

Ah ! mon bonheur est d'adorer Phrosine.

44 ANAXIMANDRE

(A Phrosine.)

Mais quel sujet l'irrite donc si fort?

Belle Phrosine, apprenez-moi mon sort; D'où peut venir ce courroux qui m'accable?

PHROSINE

Hélas! c'est moi qui suis seule coupable, Et c'est moi seule aussi qu'on veut punir Par ce refus qu'on fait de nous unir.

MÉLIDORE

Coupable, vous! la faute, quelle est-elle? Qu'avez-vous fait?

PHROSINE

C'est une bagatelle, Un rien.

ANA.XIMANDRE.

Un rien ? soyez de bonne foi :

Etait-ce à vous de vous jouer de moi?

C'est pour mon cœur le tourment le plus rude Que d'être ainsi payé d'ingratitude.

Vous me portez de trop sensibles coups; Je veux vous fuir et vous oublier tous. Je chercherai, loin d'ici, quelque asile Où j'irai vivre ignoré, mais tranquille, De mes erreurs hâter la guérison.

Et retrouver peut-être ma raison.

MÉLIDORE

Que dites-vous ! quel étrange système ! Pourquoi quitter des lieux où l'on vous aime? Pourquoi nous fuir? Ah! restez parmi nous:

SCENE VI

Votre bonheur nous est si cher à tous ! Tout vous répond en ces Heux d'une vie Par l'amitié, par l'amour embellie; Oui, par l'amour; ce soir même je veux Voir s'accomplir les plus doux de vos vœux. Hier pour vous, à l'Amour, à sa mère.

J'ai dans leur temple adressé ma prière : Mes vœux ardents ont été bien reçus.

Et mon encens a su plaire à Vénus.

De la prêtresse écoutez la réponse ;(^ Voici sur vous ce que Vénus prononce : « Si ton ami veut être heureux amant, « S'il veut toucher l'objet de son tourment, « Fixer enfin les plaisirs sur ses traces, « Qu'il aille offrir un sacrifice aux Grâces. » Que cet oracle a satisfait mon cœur!

Il est pour vous le signal du bonheur; Osez compter sur ces douces promesses, Allez fléchir trois aimables déesses; Et désormais , prêt à suivre leurs lois , Implorez-les pour la première fois.

ANAXIMANDRE

Faut-il donner, en risquant cette épreuve, De ma faiblesse une nouvelle preuve?

N'importe! allons, quel qu'en soit le succès, Vénus l'ordonne; et moi, je m'y sou mets; Mon cœur séduit saisit, avec ivresse.

Tout ce qui sert à flatter sa tendresse...

MÉLIDORE

Entrons au temple.

ANAXIMANDRE

Allons, je m'y résous.

PHROSINE

Je vous approuve, et vais parler pour vous.

Vous pouvez tout sans doute auprès des Grâces; Et moi, j'en dois craindre quelques disgrâces. Malgré cela, j'oserai, s'il vous plaît...

PHROSINE

Sans doute, osez; ce sera fort bien fait.

(Auaximandre et Mélidore s' avancent vers le temple ; Mélidore frappe à la porte; le temple s'ouvre; trois prêtresses des Grâces viennent au-devant du philosoplie.)

SCÈNE VII

ANAXTMANDRE, PHROSINE, MÉLIDORE, trois PRÊTRESSES des Grâces.

UNE PRETRESSE.

Qui vous amène aux pieds de nos déesses ? Quels sont vos vœux? parlez.

ANAXIMANDRE

Relies prêtresses, Anaximandre aux Grâces a recours.

Et son bonheur dépend de leur secours.

Vous les servez, rendez-les-moi propices: Obtenez-moi leurs faveurs protectrices; J'«i trop long-temps , hélas ! pour mon malheur,

LA PRÊTESSE

Eh! quoi!... c'est vous, austère Anaximandre?

Vous, amoureux!... Je vous trouve un air tendre;

Un feu plus doux dans vos yeux est entré :

Ainsi l'Amour change tout à son gré.

Les Grâces vont achever le prodige;

De leurs attraits l'invincible prestige

Toujours senti, toujours mal imité,

Est plus touchant , plus beau que la beauté.

A leur empire on ne peut se soustraire;

Suivez-moi donc, venez apprendre à plaire.

De nos leçons , initié discret ,

Profitez bien; mais gardez le secret.

Ne craignez point des épreuves pénibles.

Vous connaîtrez des mystères paisibles,

Doux , enchanteurs , réglés par les plaisirs ,

Et le succès passera vos désirs.

A vos bontés, plein d'espoir, je me livre.

SCÈNE VIII

PHROSINE

Faut-il en croire un si flatteur oracle?
On nous promet un assez beau miracle :
Ce philosophe austère, renfrogné,
Va revenir de roses couronné,
Tout différent, en un mot, de lui-même.
Mais pour ma sœur quelle surprise extrême !
Son œil, trompé par un tel changement,
Méconnaîtra, je gage, son amant.
C'est elle-même ici qui se présente :
Je veux l'induire en une erreur plaisante;
Et, par un conte arrangé tout exprès,
Savoir un peu ses sentimens secrets.

SCENE IX

ASP ASIE.

Aussi, c'est vous, ma sœur; Auriez-vous dû...?

PHROSJNE.

Bon ! bagatelle pure.

Mais sais-tu bien une grande aventure?

Tout change ici : tu vas , dans un moment , A tes genoux voir
un nouvel amant.

ASP ASIE.

Un autre amant ! vous vous moquez encore !

PHROSIN E.

C'est un ami du galant Mélidore,

Un philosophe, et qui pourtant, dit-on,

Joint l'art de plaire au don de la raison.

Ce n'est plus là le brusque Anaximandre,

Toujours grondant, toujours prompt à reprendre,

Par son abord effarouchant les Jeux,

Se donnant l'air encor d'être amoureux;

Sage manqué, prétendu philosophe,

Au fond, savant d'une très mince étoffe...

ASPASIE

Ah '..juste ciel! que dites-vous, ma sœur? Vous le traitez avec
trop de rigueur; Vous l'insultez, ce sage qui nous aime. Vous, qui
souvent m'avez vanté, vous-même, Et ses vertus que l'on doit
respecter.

Et ses bienfaits qui nous font subsister. Combien de fois je vous ai rencontrée Tout attendrie et l'âme pénétrée

Aut. contemp. 4

50 ANAXIMANDRE.

De quelque trait de cet homme si grand! Vous en parliez avec ravissement; Vous le nommiez un véritable sage.

C'était du cœur que partait ce langage. Pourquoi changer aujourd'hui de discours? Ce qu'il était, ne l'est-il pas toujours? Ah! croyez-moi, quoi que vous puissiez dire, Notre bonheur est tout ce qu'il désire.

PHROSI₃VE.

Eh! mais... tu prends la chose au sérieux; Cet autre amant te conviendra bien mieux. Il faut le voir.

ASPASIE

Allons, vous êtes folle.

PHROSIKE.

Tu le verras, car j'ai donné parole.

ASPASIE

Non, je ne puis... Que dirait mon tuteur?

PH ROSI NE

Ce tuteur-là te tient beaucoup au cœur.

ASPASIE

Eh! mais... je dois lui demeurer soumise. Je crois qu'il faut que son choix m'autorise. Si cet amant n'était pas de son goût!

Tenez, ma sœur, moi, je craindrais surtout De l'affliger.

PH ROSI NE

Va, tu n'as rien à craindre.

Notre tuteur n'aura point à se plaindre.

ASPASIE, PHROSINE, MÉLIDORE, ANAXIMANDRE

(Le temple des Grâces s'ouvre : Mélidore en sort avec Anaximandre qu'il tient par la main ; celui-ci est galamment paré.)

PHROSINE, àAspasie.

On vient; c'est lui, c'est ton amant, ma chère; Reçois-le bien. Je te laisse.

ASPASIE

Un moment.

Je resterais, moi, seule?...

PHROSINE

Assurément.

Vous jaszerez tête à tête à votre aise. Il est charmant, et n'a rien qui ne plaise. Adieu.

ASPASIE

Demeure.

PHROSINE

Eh! non.

ASPASIE

J'ai peur...

52 ANAXIMANDRE

ANAXIMANDRE, ASPASIE

ANAXIMANDRE, un peu éloigné et respectueusement.

En vous offrant l'hommage le plus tendre, Belle Aspasia, à quoi dois-je m'attendre? D'un vain espoir ne m'a-t-on point flat-té? Serai-je au moins sans colère écouté?

ASPASIE, avec embarras.

.Te ne sais pas quel espoir on vous donne... Ni vos desseins... Mais enfin je m'étonne Qu'un inconnu... dès la première fois...

ANAXIMANDRE, à part.

Un inconnu! que dit-elle? Je vois Que cet habit la trompe et me déguise. Laissons durer un moment sa méprise.

(A Aspasia.)

Ah! pour céder à des charmes si doux, Qu'est-il besoin d'être connu de vous?

Dès qu'on a pu vous voir ou vous entendre. Il faut aimer, même sans rien prétendre. De la beauté tel est l'heureux pouvoir; Elle séduit souvent sans le savoir.

D'amans cachés une foule l'adore;

SCENE XL

Simple et modeste, elle seule l'ignore.

A ce portrait vous vous reconnaissez :

Oui, c'est ainsi que vous nous séduisez.

ASPASIE, à part.

Il est galant, et je le crois sincère.

ANAXIMANDRE

Voulez-vous donc vous contenter de plaire.

Belle Aspasia? et le plus pur amour

N'obtiendra-t-il de vous aucun retour?

Hélas ! je viens d'implorer la puissance

Des déités qu'en ces lieux on encense :

Tous leurs attraits, admirés des mortels.

N'eussent jamais obtenu des autels.

On rend hommage à leurs douces faiblesses,

Et l'Amour seul en a fait des déesses.

Imitez-les. Vous avez leur beauté;

Ayez encor leur sensibilité:

Au rang des Dieux vous monterez comme elles.

L'Olympe attend les héros et les belles.

ASPASIE, à part.

Cet amant-là, sans mentir, est charmant.

(A Auaxiniandre.)

Je l'avoûrai, vous louez joliment.

Vos discours ont des grâces que j'admire. Mais cependant que puis-je ici vous dire? Je ne suis point ma maîtresse ; et ma foi , Pour la donner, ne dépend point de moi.

ANAXIM ANDRE.

Oui, je le sais: un tuteur vous enchaîne;

54 ANAXIMANDRE

Il a pour vous un amour qui vous gêne, Qui vous déplaît; et même son dessein Est, m'a-t-on dit, d'obtenir votre main. Il croit vous rendre à ses vœux favorable; Mais ce tuteur enfin n'est point aimable; Il est bourru, philosophe, grondeur...

ASPASIE.

Ah! gardez-vous d'offenser mon tuteur.

Il est si bon ! si généreux ! si sage !

Je lui dois tout, et je suis son ouvrage:

Ses volontés décideront mon sort.

Que ne peut-il sur lui faire un effort,

A ses vertus joindre un air moins sauvage!

Et que n'a-t-il enfin votre langage!

ANAXIMANDRE

Et jusque-là s'il savait se forcer,

Entre nous deux vous pourriez balancer?

ASP ASIE.

Non, croyez-moi, je dis ce que je pense; Anaximandre aurait la préférence.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'enchanté!... Ah! c'est assez jouir De son erreur; il faut me découvrir.

(A Aspasia.)

Chère Aspasia, as-tu pu t'y méprendre?

Vois à tes pieds, vois ton Anaximandre Ivre d'amour, transporté de plaisir.

Qui pour jamais jure de te chérir...

SCENE XII

A.SPASIE.

C'est vous !

Tu vois ce que l'Amour peut faire.

Je t'adorais; mais il fallait te plaire : Le philosophe est devenu galant.

Que dois-je attendre après ce changement?

ASPASIE, se jetaut dans ses bras.

Ah! mon ami, mon tuteur et mon père!

Qui voulez-vous que mon cœur vous préfère? Formé par vous, ce cœur est votre bien; Je vous le dois, et ne vous donne rien.

(Il lui baise la niaiu.)

SUR LE SUJET ET SUR LA PIÈCE D'ANAXIMANDRE

L'Anaximandre et l'Aspasic de la pièce de M. Andrieux sont des personnages imaginaires. Ceux que l'histoire et les écrits des auteurs grecs nous ont fait connaître sous ces noms , ne vivaient point à la même époque. La fameuse Aspasic, maîtresse de Périclès, née à Milet, en Ionie, tout à la fois la Ninon et la Pompadour de l'antiquité, mourut à peu près vers l'an 450 avant J. C. On sait qu'elle était courtisane et sophiste tout à la fois ; car chez les

Grecs les femmes légitimes ne paraissaient pas en public, et vivaient cachées dans leurs gynécées, étrangères à toutes les nouvelles politiques, littéraires, dramatiques et autres. Il est donc clair que l'Aspasie de M. Andrieux , ainsi que sa sœur Phrosine , n'ont point été élevées suivant les mœurs grecques , et cela est étonnant à cause de leur tuteur, homme sévère et farouche : mais l'auteur a voulu peindre les mœurs françaises, sous des noms et un costume grecs; il ne pouvait faire autrement.

A la vérité, il y a eu une autre Aspasie, peu de tems après la première : c'était une certaine Milto, maîtresse de Cyrus frère d'Artaxerce Mnémon. Son amant lui fit porter le nom d' Aspasic à cause de sa grande célébrité ; et après la mort de Cyrus, elle devint la favorite d'Artaxerce qui, après l'avoir gardée trente-sept ans, la céda à son fils Darius, comme .Séleucus céda Stratonico à Antiochus. Elle devait être assez vieille.

Il a bien existé un Anaximandre natif de Milet, comme Aspasie; mais il mourut environ cent ans après elle: par conséquent ils n'étaient point contemporains. Disciple de Thaïes, il illustra l'école de Milet, et fut, de tous les philosophes de l'antiquité, celui qui fit faire le plus de progrès à la physique et à la métaphysique. C'est lui qui le premier a établi l'infini comme principe de tout, et a prétendu que la matière était sans bornes. Ses observations le conduisirent à la découverte de l'obliquité de l'écliptique, et il enseigna que la lune recevait sa lumière du soleil. On prétend qu'il a inventé le gnomon, et qu'il connaissait le mouvement de la terre; ce qui ôterait à Copernic le mérite de la première idée de son système. Il expliqua fort bien , pour le tems , comment la terre se soutient dans l'espace sans tomber, et il la représenta comme un globe. En un mot, il devança les découvertes modernes, et fut

bien au dessus de son siècle. Diogène Laërce, qui a écrit sa vie , comme celle de beaucoup d'autres philosophes , ne nous dit point s'il alla à Athènes, et s'il y fit un sacrifice aux Grâces. Cela ne serait point étonnant : les savans de l'Ionie dans ce siècle cultivaient la philosophie et les plaisiis tout à la fois, à peu près comme ceux de nos jours.

Le trait de générosité que raconte l'Aspasie de M. Andrieux , par lequel Anaximandre avait reçu, par testament, de son ami, l'obligation de se charger de ses deux filles après sa mort, lui est attribué gratuitement. Il eut lieu en effet, et c'est un des plus beaux de l'antiquité; mais ce n'est pas à un personnage de ce nom que cette particularité arriva.

Poiu- tout ce qui concerne l'historique de la comédie , nous ne saurions mieux faire que d'extraire ce que l'auteur rapporte dans sa préface.

'(C'est dans l'étude d un procureur dont j'étais le maître-

SUR ANAXIMANDRE. Sq

clerc, et lorsque j'étudiais le droit et la jurisprudence, que cette pièce a été composée. Ce délassement agréable servait de diversion à des occupations graves et à des études sérieuses. Aussi, ayant commencé ce petit ouvrage au mois de décembre 1780, ne l'ai-je fini qu'en avril ou mai 1782. Je m'en suis donc amusé pendant dix-huit mois; je ne pouvais y employer que des momens de loisir; encore n'y donnais-je que ceux où je me sentais, comme on dit, en verve, et où j'éprouvais un vif désir de faire quelques vers. Je puis dire que j'ai beaucoup travaillé cette bagatelle , et que j'ai fait mes efforts pour l'écrire avec correction et

avec élégance. Il me semblait peindre une jolie mignature ; il fallait la soigner et la finir.

« Je fis connaissance vers ce tems avec Forgeot , qui devint mon ami , et qu'vme mort prématurée a ravi aux lettres et à l'art dramatique qu'il aimait avec passion , et qu'il connaissait bien. Il était plus âgé que moi de deux ou trois ans (il en avait alors vingt-cinq ou vingt-six; et moi, vingt-deux où vingt-trois : cette différence est quelque chose à cette époque de la vie). Il venait de faire représenter avec succès, sur le Théâtre- Italien, les Deux oncles , comédie fort jolie et fort gaie, en un acte ; je lui accordais beaucoup de confiance , comme à mon ancien, et comme à un auteur déjà applaudi sur la scène. Je lui portai mon Anaximandre, un matin, dans sa petite chambre de garçon, chez son père. Il prit mon manuscrit et le lut avec beaucoup de plaisir. Il revint ensuite à une seconde lecture , et , le crayon à la main , fit des coupures nombreuses et considérables. « Il faut, me disait-il, conserver tout ce qui est né- « cessaire à la contexture de l'ouvrage , et tout ce qui est pi- « quant et qu'on peut espérer de faire applaudir; pour le « reste, il le faut retrancher impitoyablement. » En disant cela, il promenait son crayon sur de longues tirades dont j'étais si

60 NOTICE HISTORIQUE

content, el que je trouvais si jolies! Cependant je n'opposai point de résistance. Il opéra si bien, que, de neuf cents vers qu'avait la pièce, il la réduisit à six cents. Je ne doute pas qu'elle n'y ait gagné, et le succès a justifié la rigueur de mon ami ; mais je dois v avoir perdu quelques morceaux agréables , qu(; j'aurais pu conserver en variantes, si j'avais tenu davantage a mes vers.

« Forgeot , qui avait donné son premier ouvrage à la Comédie-Italienne, m'engagea à présenter le mien à ce même théâtre. Il me conduisit chez un comédien , homme d'esprit , homme de talent, réunissant l'honnêteté de la conduite et du caractère à des manières pleines à la fois de franchise et de politesse. C'était M. Granger, qui a joué d'origine le rôle d'Anaximandre. Cet acteur m'accueillit, m'encouragea, tout jeune et inconnu que j'étais. Ma pièce, que je lus moi-même à l'assemblée, fut reçue avec acclamation. J'eus à me louer des comédiens italiens pendant les répétitions. Je me sou^dens que , remerciant Ravmond de ce qu'il avait bien voulu se charger du petit rôle de Mélidore : c'est un mauvais rôle, lui dis-je; il me répondit fort obligeamment : Le rôle eut fort court , mais il n'y a pas de mauvais rôle dans une jolie pièce comme la vôtre.

« La première représentation fut fort applaudie, et les journaux du tems s'accordèrent à donner des éloges à cet opuscule , dont ils louèrent particulièrement le sty^le. Quelques uns tirent cette remarque critique, qu'il y a ime trop forte invraisemblance à ce qu'Aspasie ne reconnaisse pas son tuteur, lorsqu'il lui parle en sortant du temple des Grâces. Mais, sans compter le changement des habits, des manières, du langage, changement déjà suffisant pour tromper la jeime pupille qui est loin de s'y attendre et de le soupçonner, ne doit-on rien accorder à l'intervention des déesses ? N'est-il pas évident qu'elles ont voulu faire, tt qu'elles ont fait un miracle?

SUR ANAXIMANDRE. Gi

'< Il n'y avait pas assez long-tems que j'étais sorti du collège pour ne pas me souvenir de ce beau passage du sixième livre de l'Odyssée :

« Alors la fille de Jupiter, la sage Pallas, fait paraître Ulysse '< d'une taille plus grande et plus majestueuse ; elle embellit '1 ses cheveux bouclés et tournés en anneaux semblables à ceux « de la fleur d'Hyacinthe, comme un habile ouvrier, à qui « Vulcain et Minei've ont enseigné tous les secrets de son art , '< mêle l'or à l'argent et fait des ouvrages qui charment tous « les yeux ; ainsi la déesse répand la gi'âce et la beauté sur la '< tête et les épaules du héros. »

" J'avais aussi pi'ésente l'imitation que Virgile en a faite :

Restitit jEneas, clarâque in luce refulsit, Os hiimcrosqiie deo similis; namque ipsa decoram Caesarieni nato genitrix, liimenque juvenlœ Purpureiïin , et Iretos oculis afflârat honores. Quale manus addunt eliori decus , aut ubi flavo Argenturu Pariusve lapis circumdatur auro.

iE>EiD., lib. 1, V. 588.

'< Si les Grâces se sont mêlées de la métamorphose d'Anaximandre, si elles ont daigné l'épandre sur lui leurs dons les plus aimables, est-il étonnant qu'on ne reconnaisse pas le triste philosophe ? Ce n'est plus le même homme; tout le monde doit s'y tromper comme Aspasie. »

Lorsque cette pièce a été reprise en i805, c'est M. Damas qui a rempli le l'ôle d'Anaximandre; mademoiselle Volnais a joué celui d'Aspasie, et mademoiselle Bourgoin celui de Phrosine.

D'ANAXIMANDRE

OPINION DE GEOFFROY

« OACRiFiER aïix Grâces, selon M. Andrieux, c'est faire sa barbe et sa toilette, et parler en madrigaux; c'est à cela que se réduit le sacrifice d'Anaximandre. Je ne vois pas pourquoi la sensible Aspasia est choquée de la barbe de son amant; Aspasia n'est pas une petite -maîtresse de la Chaussée-d'Antin ; c'est une Grecque dont les yeux doivent être accoutumés à la barbe , puisque dans son pays la barbe est à la mode. Je ne crois pas que la belle duchesse d'Étampes en aimât moins le galant François I^{er} , parce qu'il avait une longue barbe.

« Rien n'est plus arbitraire et plus local que l'élégance et la grâce : les yeux s'accoutument à la mode même la plus étrange. Les énormes perruques des courtisans de Louis XIV feraient enfuir nos élégantes d'aujourd'hui, et une femme de la cour de Louis XY aurait mal au cœur en voyant un de nos agréables. Anaximandre ne pouvait donc pas déplaire à la modeste Aspasia , parce qu'il avait une longue barbe et un manteau brun. A-t-on besoin de sacrifier aux Grâces pour changer de costume ? C'est pour changer de ton , de manière et d'esprit que le secours des Grâces est nécessaire.

EXAMEN D'ANAXIMANDRE

« Anaximandre revient du temple des Grâces, non seulement rasé et paré, mais doux et galant; il a changé son ton grondeur et chagrin en un ton mielleux et fade; ce n'est pas là se corriger, c'est changer de défauts. Je ne sais même si l'humeur que lui

donnait un amour malheureux et involontaire n'est pas plus faite pour plaire à l'ohjet qui 1 inspire , qu'une insipide langueur et une idolâtrie servile. Ce ne sont pas les Grâces qui ont dicté au philosophe Anaximandre le jargon romanesque dont il régale la tendre Aspasia :

Ah ! pour céder à des charmes si doux , Qu'est-il besoin d'être connu de vous ? Dès qu'on a pu vous voir ou vous entendre, Il faut aimer , même sans rien prétendre. De la beauté tel est Viieux pouvoir, Elle séduit souvent sans le savoir :

D'amans cachés une foule l'adore ; Simple et modeste, elle seule l'ignore.

A ce portrait vous vous reconnaissez ; Oui, c'est ainsi que vous nous séduisez.

Voulez -vous donc vous contenter de plaire.

Belle Aspasia ? et le plus pur amour

N'obtiendra-t-il de vous aucun retour?

Hélas! je viens d'implorer la puissance

Des déités qu'en ces lieux ou encense :

Tous leurs attrait , admirés des mortels ,

N'eussent jamais obtenu des autels.

On rend hommage à leurs douces faiblesses ,

Et l'Amour seul en a fait des déesses.

Imitez-les, vous avez leur beauté.

Ayez encor leur sensibilité.

Au rang des Dieux vous monterez comme elles ;

L'Olympe attend les héros et les belles.

' Si l'amour faisait les déesses , l'Olympe ne serait pas

assez grand pour contenir tant de divinités. Feu Céladon parlait moins ridiculement que cet Anaximandre qu'on prétend inspiré par les Grâces. Aspasia, qu'on nous donne cependant comme une fille sensée, se laisse enivrer d'un encens si grossier, et se dit à elle-même :

Cet amai)t-là, sans mentir, est charmant.

<> Elle ment sans doute, ou plutôt sa vanité la trompe, mais du moins elle est polie, et ne demeure point en reste d'éloges avec son philosophe :

Je l'avouèrai , vous louez joliment ;

Vos discours ont des grâces que j'admire.

« Les flatteries les plus outrées séduisent l'amour propre, je le sais; mais il est contraire au caractère d'Aspasia de se laisser ainsi duper, et de prendre de fausses louanges pour l'expression d'un amour véritable : elle est bien sotte si elle croit, sur la parole d'Anaximandre , qu'elle va devenir déesse en devenant amoureuse, et que V Olympe l'attend parce qu'elle est belle.

« Lorsque Phrosine l'espiègle conseille au philosophe de s'habiller à la mode pour plaire à l'Agnès Aspasia :

Défaites-vous de celte barbe énorme

Qui vous déguise et qui vous rend difforme ;

Ce manteau brun vous vieillit de dix ans.

Quittez cela : voyez nos élégans :

C'est un habit qu'il faudra qu'on vous brode;

Je vous dirai la couleni' à la mode.

Tous ces points-là, chez vous autres savans,

Semblent des riens : ces riens sont iniportaus,

Ils font valoir la taille, la figure;

Adonis même eut besoin de parure.

D'ANAXIMANDKE. 65

" Est-ce une jeune grecque élevée sous la tutelle d'un philosophe, qui peut parler ainsi à son tuteur? N'estce pas plutôt une de nos grisettes, une de nos marchandes de modes ? L'amour d'Anaximandre n'est- il pas celui d'un Gassandre , lorsque ce philosophe répond que, pour plaire à son Aspasic, il braverait le ridicule et se ferait volontiers chançonner par la 7>ille P Les grâces ne consistent point dans une toilette peu convenable au caractère et à l'état du personnage, dans des propos extravagans d'une fade galanterie dont on n'avait pas ridée dans la Grèce et même en France j toutes les femmes sensées se moquent de cet impertinent jargon et de cette affectation d'élégance; une honnête simplicité , un ton naturel et vrai , leur plaisent davantage dans un homme, et leur inspirent plus de confiance. Gomme un auteur, aussi délicat et aussi galant que M. Andrieux, n'a-t-il pas craint d'offenser le beau sexe en supposant qu'il n'est sensible qu'à des

dehors frivoles ? Il n'y a que des folles et des sottes que la fatuité séduit. Mais M. Andrieux peut rejeter une partie de la faute sur une romance qui lui a fourni l'idée de sa pièce. Il est vrai que la galanterie langoureuse est plus à sa place dans une romance que dans une pièce de théâtre, qui doit peindre les mœurs. Le refrain de cette romance est d'une morale un peu relâchée ;

L'esprit et les talens font bien ; Mais , sans les Grâces , ce n'est rien.

« Il s'agirait de savoir lequel vaut le mieux des grâces sans esprit et sans talent, ou de l'esprit et des talens sans les grâces; car il est un peu hardi de dire que l'esprit et les talens ne sont rien sans les grâces, sur-

Aut. contemp. ^

tout sans cette espèce de grâce extérieure que les sots possèdent beaucoup plus que les gens d'esprit. Il faut donc que l'Institut se mette à la mode , pour que son esprit et ses talens soient quelque chose. Plaire à des coquettes, avoir des]Donnes fortunes, ne point trouver de cruelles , n'est pas le bonheur suprême d'un philosophe et d'un honnête homme; et, si ce n'est que pour cela qu'il faut sacrifier aux Grâces, on peut se dispenser du sacrifice.

i^J Atiaximandre de M. Andrieux est écrit avec esprit et facilité. »

Geoffroy, qui prenait à tâche de déprécier M. Andrieux, comme il dépréciait beaucoup d'autres auteurs dramatiques , a jugé sa jolie petite pièce avec une grande sévérité ; et , s'il eût été de bonne foi , il n'eût pas pris si au sérieux une binette agréable. Avec un rigorisme comme celui qu'il a mis dans sa critique, on

condamnerait toutes les pièces de notre théâtre, et on n'en trouverait pas une qui ne fût contre la vraisemblance et la morale. Lui-même s'est montré bien plus indulgent quand il a été question des anciennes pièces, et il a souvent approuvé, dans les grands maîtres, ce qu'il a blâmé dans les auteurs contemporains.

On pourrait réfuter aisément la plupart de ses assertions, et spécialement celles sur la mode et les costumes. La barbe n'était point de nécessité chez les Grecs, comme il le prétend; les jeunes gens, les gens du bel air, les petits- maîtres ne la portaient point. Alcibiade était toujours rasé avec soin ; et il n'eût point été le Lovelace d'Athènes, s'il eût eu le menton barbu. Quelques

D'ANAXIMANDRE. 67

vieillards, quelques savans, quelques philosophes la conservaient, il est vrai; mais, parce qu'elle n'était point proscrite, elle n'était point l'objet d'une coutume obligée : les médailles et les sculptures en font foi.

L'élégance et la grâce ne sont point arbitraires comme il le dit. Elles ne consistent point sans doute dans les usages, ou dans tel costume exclusivement à tous les autres , mais dans une modification de l'usage ou du costume du tems. Le plus ou moins d'ampleur ou la coupe d'un vêtement fait qu'il est plus ou moins élégant. Tout ce qui drape mieux , qui est plus favorable au dessin des formes, qui enrichit la taille, est toujours plus gracieux, soit dans le genre antique, soit dans le genre moderne. Quelle que soit l'espèce de parure qu'on choisisse, ou anglaise, ou espagnole, ou française, du quinzième, du dix-septième, ou du dix-neuvième siècle, les modifications qu'on y fera, les ornemens qu'on y ajoutera lui donneront de l'élégance et de la grâce. C'est donc une chi-

cane de la part de Geoffroy, que de prétendre que les Grâces ne président point au costume.

Il est encore moins heureux dans ses raisonnemens, quand il dit qu'il n'est point dans le caractère (VAspasie de se laisser duper par de fausses louanges y qu'il n'y a que des folles et des sottes que la fatuité séduit ; qu'une honnête simplicité, un ton naturel et vrai , plaisent davantage aux femmes. Le nombre des folles et des sottes est donc alors bien grand, et on pourrait le mesurer sur celui <les fats et des sots qui ne cessent d'abonder. Parmi les femmes vertueuses il aurait eu raison, mais aujourd'hui nous sommes au siècle des femmes aima-

blés, et l'on sait combien elles aiment à être flattées. La louange la plus grossière ne leur déplaît pas, et c'est ce qui rend raison de la bizarrerie qu'elles mettent quelquefois dans leurs choix. Dans un certain monde, dans la classe où le bon ton et la galanterie sont l'esprit dominant, l'homme naturel et vrai serait bientôt dupe. Nous conviendrons à cette occasion que, puisque M. Andrieux donne un but légitime à Anaximandre, il aurait dû lui donner aussi un langage grave et plus sensé; on ne parle point à celle dont on veut faire sa femme, comme à celle dont on ne veut faire que sa maîtresse. Certes, quand il engage Aspasie à imiter les Grâces, et à avoir comme elles de douces faiblesses ^\\ donne des conseils contre lui-même; et comme il n'y a point de faiblesses dans l'amour qui accompagne l'hymen , puisque tout y est légitime, il l'excuse d'avance de celles qu'elle pourrait avoir à l'avenir ; en un mot il s'annonce plutôt comme un mari commoile que comme un amant passionné. La romance de M. François de Neufchâteau ne présente point cette contradiction , car elle ne parle que d'un Anaximandre qui faisait la cour aux coquettes

d'Athènes, et qui, après avoir été initié dans les mystères des Grâces, qui sans doute n'étaient autres que des courtisanes, revient couronné de fleurs, et ne trouve plus de cruelles. Après cela il devient l'homme du jour, l'homme à bonne fortune d'Athènes. Mais l'Anaximandre de M. Andrieux, avec ses intentions conjugales , est bien assez aimable pour des femmes qui ne veulent qu'un mari, et qui ont déjà, quoique encore en puissance de tuteur, le goût (hi grand monde et de tous les plaisirs.

D'ANAXIMANDRE

Au surplus, il faut considérer que le mariage n'est dans la comédie de M. Andrieux, comme dans les trois quarts de nos pièces de théâtre, qu'un but de convention. Qu'on fasse bien attention que le théâtre n'est point une école de morale; qu'il n'est destiné qu'à exciter des sensations, et à intéresser tantôt les sens et tantôt le cœur. Les comédies de Molière, de Dancourt et de Marivaux n'ont jamais inspiré de goût pour la vie domestique, ni augmenté le nombre des bonnes mères de famille.

Pour bien juger d'ailleurs une pièce de théâtre, comme tout autre ouvrage littéraire , il faut l'envisager principalement sur les rapports relatifs et sur l'effet qu'elle doit produire en raison des circonstances où elle a paru. Lorsque la comédie de M. Andrieux fut jouée, le parti philosophique et le parti mondain étaient encore aux prises , le premier avec le parti théologique , le second avec le parti savant ; et ils les combattaient avec des armes différentes des leurs. On opposait les petits -maîtres aux pédans, comme on opposait les incrédules aux fanatiques. Une comédie , où tout serait dans la juste mesure, où les caractères ne seraient point un peu exagérés, où les tableaux ne seraient point chargés, ne produirait point d'effet; les vices, les travers , les ridicules ne

se détruisent que par leurs contraires, contraria contrariis cii-rantnr. Sans doute elle est trop frivole, la maxime qui établit que Vesprit et les talens ne sont rien sans les Grâces; et l'on en a abusé souvent; mais il est peut-être bon aussi que l'esprit et les talens ne prennent pas trop d'ascendant. C'est luie aristocratie, comme une autre, qui dégénère

EXAMEN D'ANAXIMANDRE

quelquefois en une tyrannie furieuse. Les révolutions politiques de nos derniers tems l'ont trop fait voir. A coup sûr nous n'avons pas manqué d'hommes qui avaient de l'esprit et du talent, et nous ne nous en sommes pas mieux trouvés. En obligeant le mérite à être gracieux, nous le dépouillons de son âpreté, et nous lui otons ce qu'il peut avoir de choquant pour les amours-propres. Il y a mieux : les gens d'esprit mêmes, obligés d'être aimables, ôtent par là aux sots tout moyen de rivaliser avec eux ; et tout en se soumettant à plaire aux autres hommes , ils sont plus sûrs de conserver leur empire sur eux.

M. Andrieux a montré beaucoup de talent dans le dialogue et dans le style. On n'a guère manié mieux que lui , depuis Voltaire , le vers de dix syllabes ; et ce qui ne contribuera pas peu à faire rester cette petite pièce, c'est le rythme des vers dans lesquels elle est écrite. Il serait à souhaiter que toutes les pièces du genre gracieux fussent variées de cette manière , qui est bien préférable à celle des vers libres.

ou

COMÉDIE EN TROIS ACTES

KEPRàsENTÉK , POUR LA PREMIERE FOIS, AU THEATRE - ITALIEN , LE 4 DÉCEMBRE 1787, ET REPRISE, AU THEATRE - FRANÇAIS , BN 1792.

PERSONNAGES

M. DAIGLEMONT, oncle.

DAIGLEMONT, son neveu.

FOLLEVILLE , ami de Daiglemont.

DESCHAMPS, valet de Daiglemont.

JOURDAIN,! ,

T»TF^ ^TTT-T 1 créanciers de Daifflieniont.

MICHEL,]

JULIE, fille de Daiglemont.

SCÈNE PREMIERE

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT.

FOLLEVILLE

X L le faut avouer, depuis huit jours entiers, Nous vivons sagement, grâce à nos créanciers. Nous ne sortons jamais; une raison très forte T'empêche de passer le seuil de cette porte : Dans mon

hôtel garni tu vins très prudemment Occuper la moitié de mon appartement.

Je te tiens , en ami , fidèle compagnie ; Comment te trouves-tu de ce genre de vie?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE

Pourquoi ? Caché sous le nom de Derbain ,

Les huissiers, les recors, te chercheront en vain;

Leur meute est en défaut; tu lui donnes le change.

Oui ; mais , parbleu ! l'ennui qui m'assomme, les venge. Si je pouvais sortir!...

FOLLEVILLE

Tu le pourrais, vraiment.

Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant, Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence. Tu fis cette méchante affaire en mon absence : Où diantre ton esprit était-il donc alors? C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps. Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange; Des billets tant qu'on veut ; point de lettres de change'.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé, A Dortis, mon cousin, je me suis adressé. Je le prie en deux mots de me prêter la

somme Dont j'ai besoin...

FOLLEVILLE

Tu vas recourir à cet homme Que tu ne vois jamais? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur; c'est un dernier moyen Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

I. Il n'est peut-être pas inutile de dire ici , pour les étrangers ou pour les personnes qui ignorent les affaires , qu'une lettre de change entraîne la contrainte par corps pour tous ceux qui la souscrivent, même sans être commercans.

ACTE I, SCENE II

FOLLEVILLE

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

Ta bourse? elle est à sec.

FOLLEVILLE

Elle va se remplir; J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir!... L'idée en est hardie, et fortement conçue.... Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FOLLEVILLE, déclamant.

Non : « Pour être approuvés, « De semblables desseins veulent être achevés *.

SCÈNE IL

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, DESCHAMPS

entrant nne lettre a la main.

DAIGLEMONT.

Ah, ah! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce.

(A Deschamps.)

Cette lettre à la mienne est-elle une réponse?

DESCHAMPS

Non , monsieur.

(A Folleville, en lui dounaut la lettre.)

C'est pour vous.

* Mitliriiiite , acte III, scène i.

FOLLEVILLE, ayant rejjardé le timbre de la lettre.

De Nantes ? Ah ! ma foi , Peut-être...

DAIGLEMONT, a Deschamps.

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS

Il n'était pas chez kii; j'ai laissé votre lettre: Sitôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, qui a décacheté la lettre, dit avec joie.

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont; Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE

Mais embrasse-moi donc.

Les effets, avec moi, répondent aux paroles. Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles? Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger. Ne me refusez pas, ce serait m'affliger. Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change! et d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE, eu lui donnant la lettre de cliange.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle!

Oui , sans doute, de lui.

ACTE I, SCENE IL

DAIGLEMONT

Elle est de mille écus, et payable...

FOLLEVILLE

Aujourd'hui, A vue. Oh ! nous n'aurons joint à souffrir d'es-compte. J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS

Il paraît que mon plan a très bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi! Deschamps est au fait?

FOLLEVILLE

Sans doute : en tout ceci Ses secours m'ont été vraiment très nécessaires.

DESCHAMPS

Oui, monsieur. Connaissant l'état de vos affaires.

J'ai déployé mon zèle en ce besoin urgent;

Et c'est moi qui procure à monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment?

DESCHAMPS

Devinez, je vous le donne en mille.

Je veux bien t'épargner une peine inutile Tiens, de l'énigme ici
tu trouveras le inof. Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit?

FOLLEVILLE.

C'est u)ousieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui? le vieux factoton de mon oncle?

FOLLEVILLE

Lui-même.

DAIGLEMONT preud la lettre, et lit.

« Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême

« A causée à Monsieur la mort de son neveu ,

« Votre ami... » Votre ami ! Mais dis-moi donc un peu :

Parlerait-il de moi, par hasard?

FOLLEVILLE

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort?

Que sait-on? Lis; avance.

DAIGLEMONT, continuant de lire.

« Vous avez très-bien fait , dans un si grand malheur, « De m'écrire d'abord cette triste nouvelle ; « J'ai su de mon cher maître adoucir la douleur <' Par les ménagemens que m'a dictés mon zèle. »

FOLLEVILLE

Oh ! monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT, lisant.

« Monsieur approuve fort que , dans ces circonstances , « Vous n'ayez épargné ni les soins ni l'argent. « Il faut vous rembourser de toutes vos avances.

FOLLEVILLE

Mais c'est fort juste.

ACTE I, SCENE II

DAIGLEMONT, lisant.

« Ici VOUS trouverez inclus

« Un bon effet de mille écus ; « C'est , suivant votre état général de dépenses , « Ce que vous ont coûté médecin , chirurgien , « Gens qui font très souvent plus de mal que de bien ;

« Et la garde et l'apothicaire , « Les frais de sépulture et ceux du luminaire. « Il en coûte bien cher pour mourir à Paris ; « Et les enterremens, monsieur, sont hors de prix.

FOLLEVILLE.

Oh! c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

Je te suis obligé; la ressoiu'ce est unique.

FOLLEVILLE

Lis donc jusqu'à la fin.

DA.IGLEMONT, lisant.

« Le défunt, dites-vous, « Laisse quelques petites dettes :

« Voyez les créanciers , avertissez-les tous

« De tenir leurs quittances prêtes ; « J'irai , sous peu de jours , à Paris les payer.

« Adieu , monsieur : de tous vos soins mon maître «Me charge, encore un coup, de vous remercier; « Il vous aime toujours; et moi, j'ai l'honneur d'être...»

FOLLEVILLE

Très bien; je suis charmé d'être à temps averti.

De ce voyage-là nous tirerons parti;

Nous ferons bien payer tes dettes au bonhomme, .

80 LES ETOURDIS.

Et nous accrochierons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait. On me croit mort?

FOLLEVILLE

Un peu.

Mais comment as-tu fait Pour prouver...?

FOLLEVILLE

J'ai fourni la preuve la plus claire; Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi! ce coquin a fait un faux?

FOLLEVILLE

Bien entendu.

El) mais, ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu? Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose...

DESCHAMPS

A mes dépens toujours monsieur s'amuse et glose. Je pense qu'il me fait, en cette occasion, L'honneur d'être jaloux de mon invention. Dans ce tour peu commun éclate mon génie, Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMOWT, à FoUeville.

As-tu pu te servir d'un semblable moyen? Tromper ainsi mon oncle! Oh! cela n'est pas bien. Tu sais, pour son neveu, jusqu'où

va sa tendresse.

ACTE I, SCENE II. 8i

FOLLEVILLE

Oui, plains-toi; j'aime assez cette délicatesse.

Imbécile! sens donc ce que l'on fait pour toi.

De Nantes à Paris tu vins, ainsi que moi,

Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole :

Nos parens comptaient bien qu'en une bonne école,

Tous les deux avec fruit nous ferions notre droit;

Mais comment travailler dans un si bel endroit,

Parmi les agrémens dont cette ville abonde?

On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde.

On y trouve à choisir mille plaisirs divers :

Mais tous ces plaisirs-là , par malheur, sont fort chers ;

Nous le savons trop bien par notre expérience.

Nous n'avons nullement épargné la dépense;

Et, depuis dix-huit mois que nous sommes ici.

Nous avons bien mangé de l'argent. Dieu merci.

Aussi, pour en avoir, que de ruses ourdies!
Combien n'avons-nous pas compté de maladies.
Tandis que nous étions en parfaite santé;
Et des cours où jamais nous n'avions assisté;
Et le maître d'anglais, les mois d'académie;
Et de ce droit surtout la dépense infinie!
Notre rare savoir devrait être envié.
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé,
DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affaiblies.
Si nos parens encore ignorent nos folies ,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses...
Aiiit. conlemp. 6

Su LES ETOURDIS.

FOLLEVILLE

Oui; l'argent ne venait plus; Nous étions mal : Descliamps ni a
fourni cette idée De supposer ta mort : moi, je l'ai hasardée: l.e
tour nous réussit , et je trouve plaisant Que tu touches les frais de
ton enterrement.

DAIGLEMOWT.

Cet argent vient très bien pour me tirer de gêne; Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine...

FOLLEVILLE

Bon! bon! songe plutôt au plaisir qu'il aura Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra : Quelle douce surprise!

DAIGLEMOÏVT.

Et ma pauvre cousine, Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine! Comme elle va pleurer !

FOLLEVILLE

Mais, en revanche aussi.

Comme d'autres riront ! Tiens , je crois voir d'ici Plusieurs de tes parens qui, pensant qu'ils héritent. D'une si prompte mort tout bas se félicitent : Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien; Mais ils te le rendront.

Ma foi, je n'en sais rien.

Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence; Ils me chicane-
ront, tu verras.

ACTE I, SCENE IL

FOLLEVILLE

Oui ; sentence Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer Mort ,
et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvait, contre toute espérance. De mes quinze cents francs me faire encor l'avance!

FOLLEVILLE

Oh! tu n'en serais pas long-temps embarrassé; Ce serait, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMOJVT.

C'est assez discourir; permets que je te dise D'aller au plus pressé; va toucher sans remise Les mille écus.

FOLLEVILLE

J'y vais : toi , tandis que je sors Et que je réglerai les choses au dehors. Travaille ici ; revois l'état de tes affaires ; Fais pour tes créanciers des billets circulaires; Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux. Puisqu'on va les payer et finir avec eux; Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables. Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié. Il n'en est pas un seul qui ne fût trop pavé.

Allons, tout ira bien; sois sans inquiétude. Je suis plus las que toi de notre solitude;

Il est temps d'en sortir et de nous dissiper. Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper. Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort

subite; L'argent comptant revient, et je te ressuscite. Adieu, je vais courir: dans deux heures au plus Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.

Bonjour, dépêche-toi.

(Follerille sort.)

SCÈNE III

DESCHAMPS, DAIGLEMONT.

DAIGLEMONT.

Jusqu'à ce qu'il arrive, A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive...

(Il s'assied devant la table, et se met à écrire.) DESCHAMPS.

Ecoutez donc, monsieur; mon esprit attentif Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc?

Vous allez très fort vous contredire; Quand on est mort , je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort? Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

ACTE I, SCENE

DESCHAMPS

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre...

DESCBAMPS.

Quoi?

DAIGLEMONT.

Que , dans l'autre monde étant près de me rendre, Moi, je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux, Partir pour si long-temps sans prendre congé d'eux. Il faut des procédés.

DESCHAMPS

Ma foi , c'est très honnête ; Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.

Laisse faire; mon style énergique et concis Amollira leurs cœurs dans l'usure endurcis : Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires. Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mé-

moires. Parbleu! si j'en allais faire d'honnêtes gens. Gela serait bien beau! Ne perdons point de temps; Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie. Tout de suite...

DESCHAMPS

Allons; c'est une plaisanterie, Monsieur; vous n'avez point de papiers, entre nous, A moins que ce ne soient quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires. Je n'ai pas des papiers importants, nécessaires, Griffonnés presque tous de la main des huissiers, Et dont m'ont fait présent messieurs mes créanciers; Des assignations, des comptes, des mémoires?...

Ah! j'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires; Cela doit faire un beau recueil.

(Il entre dans le cabinet.)

ACTE I, SCENE V

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS

Monsieur a-t-il encor besoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non pas pour le moment; j'écirai bien sans toi.

DESCHAMPS

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme , De l'hôtesse?

DESCHAMPS

Ma foi, monsieur, n'en riez pas, Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas Aient au moins quarante ans , ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement?

DESCHAMPS

D'honneur, j'en perds la tête.

La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien; Et moi, je suis garçon, monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah ! tu dois l'adorer , je n'en suis plus en peine.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du Bas-Maine; J'ai du ciel, en naissant, reçu pour tout avoir Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir. J'épouserai, j'en ai par-devers moi les preuves. Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

(Il sort.)

SCÈNE VI

DAIGLEMONT, assis

Faisons notre travail. Justement, c'est Jourdain Dont le compte d'abord me tombe sous la main. Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline, « Trente aunes de basin : cent vingt de toile fine. » Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir; J'achetais le matin pour revendre le soir... « Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles ! C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles... Allons; mettons-nous bien en situation; Prêchons à mon voleur la restitution.

(11 parle, en écrivant.)

Bon! superbe début! c'est un trait de génie! Ecrivons gravement : je suis à l'agonie. L'écriture tremblée... Il n'aura nul soupçon... Mon épître vaudra celles de Cicéron.

Cela va bien... Oui... c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. Quel ton persuasif!... Mons Jourdain doit s'y rendre. Relisons. « Vieux coquin , dans une heure au plus tard , « Je serai mort; adieu. Toute rancune à part, « Je veux bien te donner des avis salutaires. « Amende-toi; renonce à tes gains usuraires; « Sorige qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui, « On est fort mal reçu, chargé du bien d'autrui. « Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme, a Do ton mémoire au moins retrancher la moitié :

ACTE I, SCÈNE VU

« Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié, » Et pour le salut de ton âme.

« De ton mémoire ainsi réduit » Mon oncle recevra copie; \$t « Il te paîra sans scandale et sans bruit; « Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie « De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou, « Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

SCÈNE VIL

DESCHAMPS, DAIGLEMONT, assis.

D E S C Î A M P S.

Dans cet hôtel garni, monsieur, un homme arrive, Qui porte une figure assez rébarbative; Il demande monsieur Folleville.

DAIGLEMONT, se levant.

Et sais-tu Qui c'est?

9 DESCHAMPS

Non; il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire. Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire; Puis tu porteras l'un au bonhomme Jourdain, Et l'autre au bijoutier, à M. Valentin. Dis-leur bien qu'elle était depuis long -temps écrite.

Oui, monsieur. Allez- vous recevoir la visite Du quidam?

DAIGLEMONT.

Non; il vient demander de l'argent^ C'est quelque créancier, si ce n'est un sergent. Parbleu! tu devais bien tâcher de le connaître.

DESCHAMPS

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être : Je crois qu'il vient; passez dans ce cabinet-ci, D'oii l'on entend très bien ce qui se dit ici.

SCÈNE VIII

DESGHAMPS, DAIGLEMONT; M. DAIGLE- MONT, oncle, dehors.

M. DAIGLEMONT, derrière le théâtre.

Entrons dans la maison.

DAIGLEMONT.

Eh ! maisj^ je crois entendre..

Oui , c'est lui... c'est sa voix. . . O ciel ! quel parti prendre?
C'est mon oncle!

DESCHAMPS

Votre oncle?

DAIGLEMONT.

Eh ! vite, cachons-nous.

(Ils emportent les papiers, et se sauvent dans le cabinet.)

M. D AIGLEMONT

Monsieur de FoUeville est sorti, dites-vous?

Oui, monsieur; mais il doit revenir tout-à-l'heure.

M. n AIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,

J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,

Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement?

l'hôtesse.

Certainement, monsieur; et j'ose vous répondre Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre : Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici Il ne vient que des gens comme il faut. Dieu merci.

M. DA.IGLEMO]\T.

J'en suis persuadé. Le jeune FoUeville,

Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville?

l'hôtesse.

Mais, monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens. Il ne demeure ici que depuis peu de temps; Rarement je l'ai vu. Puis,

de mes locataires Je ne dois ni savoir ni conter les affaires. Les gens de notre état sont bavards, curieux; Grâce au ciel , je n'ai point ces défauts-là.

9a LES ETOURDIS.

M. D AIGLE MO NT

Tant mieux.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire. Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire : Je ne peux pas souffrir les indiscretions De ces gens qui toujours vous font des questions. Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense?

M. DAIGLEMONT.

Oui , par voir Folleviile il faut que je commence.

C'est monsieur votre fils. ^

Non.

l'hôtesse.

Ou \otre neveu?

JULIE

Hélas! non.

l'hôtesse.

Je trouvais... Il vous ressemble un peu... Il vous connaît du moins?

M. D AIGLE M ont.

Oh! beaucoup, et je l'aime De tout mon cœur.

l'hôtesse.

Ici chacun en fait de même.

Et c'est qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien Qu'il s'amuse à Paris; est-on jeune pour rien? Le plaisir à cet âge est l'importante affaire. Depuis huit jours au reste il est fort sédentaire;

M. D AIGLE M ON T

Ne puis-je pas le voir?

l'hôtesse.

Vous en êtes le maître; Il est là.

M. DAIGLEMONT.

Je serais charmé de le connaître; Je vais le saluer et lui dire bonjour. De Folleville ainsi j'attendrai le retour.

(Il s'approche avec l'Hôtesse de la porte du cabinet.)

l'iiÔtesse.

La clef est à la porte.

M. DAIGLEMONT tourne la clef, et ne peut pas ouvrir.

Eh bien donc?

LU o T E s s E.

Poussez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(On met un verrou en dedans.)

Ah ! l'on s'enferme.

l'hôtesse.

C'est qu'il est occupé; je vous l'avais bien dit. Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEJMONT.

Allons, cela suffit.

(n crie a travers la porte.)

Ne vous dérangez pas, monsieur, je vous supplie; J'en serais désolé; j'aime qu'on étudie...

(A l'Hôtesse.)

Je ne sais pas pourquoi nos gens ne viennent pas; Je vais, pour les chercher, retourner sur mes pas.

(A Julie.)

Toi, reste avec madame. Allons, ma bonne amie. Tâche ici d'oublier ton chagrin, je t'en prie. Adieu.

(Il l'embrasse et sort.)

JULIE, L'HOTESSE

l'hôtesse.

Mademoiselle, à ce que je (^onçois, Voit Paris aujourd'hui pour la première fois?

JULIE

Oui, madame.

l'hôtesse.

Et sans doute elle en est bien joveuse?

JULIE

Pas beaucoup.

Quoi! si jeune, et si peu curieuse! Savez-vous bien qu'il n'est au monde qu'un Paris? Chaque étranger qui vient est enchanté, surpris;

ACTE I, SCENE X

Kleii n'est si beau!... Partout c'est un bruit ! une foule! Sans des plaisirs nouveaux aucun jour ne s'écoule. Tl faut aller tout voir, comédie, opéra.

JULIE

Qui? moi? j'irai partout où mon père voudra.

l'hôtesse.

Comment donc? aux plaisirs êtes -vous insensible?

JULIE

Les goûter à présent me serait impossible.

l'hôtesse.

Pauvre enfant! Quelle est donc sa situation? Aurions-nous par hasard quelque inclination, Quelque tendre penchant qu'un père désapprouve? Ah! je sais bien alors quel chagrin l'on éprouve; Moi, j'ai passé par là. Pour vous mieux désoler, D'un vieux mari peut-être on veut vous affubler. Car voilà comme on fait... Les malheureuses filles! Toujours on les marie au gré de leurs familles, „Jamais au leur... Je vois... vous venez à Paris Acheter des bijoux, des étoffes de prix, Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage, Le trousseau?... N'est-ce pas?... A quand le mariage?

JULIE

Mon père n'est pas homme à me sacrifier. Et c'est moi qui jamais ne veux me marier.

Ah! jamais; ne jurons de rien, mademoiselle. Mais, enfin, d'où vous vient cette peine cruelle? Je crois le deviner: soyez de bonne foi;

c)6 LES ETOURDIS.

.le m'y connais un peu; vous aimez? je le voi.

J T T L r E , soupirant.

Ail ! Dieu î

l'ii ô t e s s e.

Là, faites-moi la confidence entière; Je suis fort indulgente en pareille matière. Au fait, est-ce pour rien que nous avons un cœur? Puis, si vous aimez, c'est en tout bien, tout honneur. Dites-moi, votre amant est-il jeune et sincère? Vous écrit-il? A-t-il l'aveu de votre père? Yiendra-t-il à Paris? Est-il un peu jaloux?

JULIE

Hélas! il pouvait bien être connu de vous.

l'hôtesse.

Bon! comment? Il a donc habité cette ville?

JULIE

C'était l'intime ami de monsieur FoUeville. Plus d'une fois, sans doute, il est ici venu.

l'hôtesse.

Comment le nommait-on?

JULIE. ^'

Daiglemont.

Je n'ai vu Personne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure 4 Paris?

JULIE

Il n'est plus; c'est sa mort que je j)leurf. Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;

ACTE I, SCENE X

Je l'aimai le premier; je n'aimerai que lui. l'hôtesse.

Quoi ! votre amant est mort ! Quel malheur effroyable ! D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE

Ensemble dès l'enfance élevés tous les deux,

Nous avons mêmes goûts, mêmes soins, mêmes jeux :

Je le voyais sans peine adoré de mon père ;

Ce n'était qu'un cousin , je l'aimais plus qu'un frère...

Je n'ai plus rien au monde , et n'y veux point rester.

l'hôtesse.

Mademoiselle, aussi c'est trop vous attrister; L'usage de Paris est différent du votre : Quand on perd un amant , on se pourvoit d'un autre.

JULIE

Ma douleur est réelle, et durera toujours.

l'hôtesse.

Bon ! bon ! soyez ici seulement quinze jours...

JULIE

J'ai besoin de repos; je me sens un peu lasse; Faites que l'on me donne une chambre , de grâce.

l'hôtesse.

Dans votre appartement je vais vous installer.

Aut. conicnip.

SCÈNE XL

L'HOTESSE, JULIE; DESCHAIVIPS, sortant du cabinet.

l'hôtesse.

Pardon ; je vois quelqu'un qui voudrait me parler : Je m'en vais dire... Holà ! viendra-t-on quand j'appelle?

(Un valet paraît.)

Au grand appartement menez mademoiselle.

(A Julie.)

Excusez-moi, bientôt j irai vous retrouver.

JULIE

Restez; seule chez moi je vais lire ou rêver.

(Le valet conduit Julie dans l'appartement qu'elle doit occuper.)

L'HOTESSE, DESCHAMPS

DESCHAMPS.

Ah ! vous voilà , ma reine. A la fin on vous trouve. Lisez-vous dans mes yeux le transport que j'éprouve ? De joie, en vous voyant , mon cœur est chatouillé.

l'hôtesse.

Le plaisir près de vous tient le mien éveillé.

DESCHAMPS

Çà, quand épousons-nous? Car chez moi cela presse.

Et moi, je crains; je vais n'être plus ma maîtresse.

ACTE I, SCENE XII

DESCHAMPS

Pourquoi donc ? Nous ferons un ménage si doux Que dans votre maison... La maison est à vous,

N'est-ce pas ?

l'hôtesse.

Oui , vraiment.

DESCHAMPS

Ah! vous êtes charmante.

Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

e'hôtesse.

Oh ! trente , Tout au moins.

deschamps.

Les beaux yeux ! Qu'ils sont vifs et perçans !

l'hôtesse.

Vous me flattez.

deschamps.

Qui ? moi ? je dis ce que je sens.

Votre mobilier paraît considérable?

l'hôtesse.

11 vaut dix mille francs.

DESCHAMPS

Vous êtes adorable.

J'ai beaucoup travaillé; Dieu merci, j'ai du bien.

Parle-t-on de cela ? Fi donc ! N'eussiez-vous rien ,

Je vous préférerais, belle comme vous êtes,

Aux pins riches partis... Vous n'avez point de dettes?

,oo LES ÉTOURDIS.

l'hôtesse.

Très peu; d'ailleurs, bientôt je compte rembourser. J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, en embrassant.

Je veux vous embrasser.

Je ne puis résister au désir qui me brûle.

l'hÔT ESSE.

Finissez donc, monsieur.

DESCHAMPS

D'où vous vient ce scrupule?

l'hôtesse.

Eh ! mais...

Ne suis-je pas votre futur époux?

l'hôte ss F.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS

Eh bien ! que craignez-vous ?

Au point où nous voilà , vos refus sont bizarres ; Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

l'hôtesse.

Non. Femme qui les donne assez souvent les perd ; Et je ne suis déjà que trop à découvert.

Quoique cette pudeur à mes vœux soit contraire. Je l'aime. Adieu , cher cœur. J'ai des courses à faire : L'amour cède au devoir; mais bientôt de retour, Je reviens, à vos pieds, du devoir à l'amour.

(H conduit l'Hôtesse jusqu'à la porte du fond, et rentre dans le cabinet.)

SCÈNE PREMIERE

r OEEJii V lEEili , gaîment, une bourse à la main.

J AI touché notre argent !.. Ménageons cette bourse. On n'use pas deux fois d'une telle ressource... Mille écus !... A présent, attendons Guillemot. Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt. On nous l'envoie exprès... Ce cher oncle ! Je l'aime. Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même; Heureusement pour nous , il est très loin d'ici.

(Il appelle du côté du cabinet.)

Tout va bien... Daiglemont !,.. Daiglemont !,..

SCÈNE IL

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, entrant tout d'un coup par le fond.

Me voici.

Comment , monsieur , c'est vous !

lou 1^ LES ETOURDIS.

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE

Est-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONfT.

D'où vient cette surprise extrême?

Vous me saviez ici, vous m'appeliez.

FOLLEVILLE

jNIoi? non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE

Vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

J'en suis sûr.

FOLLEVILLE

Cela se peut, sans doute; C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte; Bien souvent je le nomme, et, malgré son trépas, In-

sensé! je l'appelle; il ne me répond pas.

D'une vive amitié c'est la marque certaine.

Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine !...

Vous ne m'attendiez pas, je pense?

FOLLEVILLE

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me suis, à venir, décidé tout d'un coup;

Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reste.

Je loge en cet hôtel.

ACTE II, SCENE II. ro

FOLLEVILLE

Je suis, je vous proteste, Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous. J'aimerais tout autant que vous fussiez chez vous. Risquer votre santé! Voyager à votre âge!

M. DATGLEMOJVT.

J'avais chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE

Il fallait qu'il le fît; et je suis affligé. Par intérêt pour vous...

M. DAIGLEMONT.

Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE

Vous serez mal ici; la maison est mesquine.

Je serai près de vous : cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah!... Vous avez reçu Une lettre, un effet?

FOLLEVILLE

Oui, tout m'est parvenu.

Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre Cette misère-là? Je pouvais bien attendre; Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu: Cela ne valait pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous était dû;

104 LES ETOURDIS.

C'étaient des déboursés, et qui, par leur nature...

FOLLEVILLE

Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

o , M. DAIGLEMONT.

Oh! ça, je vais un peu voir mon appartement; Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

Non, non; restez, mon cher; point de cérémonie.

(Il sort.)

ACTE II, SCENE IV. io

DAIGLEMONT.

Est ici. Tu nous mets clans une peine extrême , Et qu'y gagnons-nous?

FOLLE VILLE

Mais, d'abord mille écus, Qu'en fort beaux louis d'or, à l'instant, j'ai reçus. Hé ! Deschamps ; veille un peu que l'on ne nous surprenne.

DESCHAMPS

J'ai l'œil bon. Dieu merci; ne soyez point en peine; Si quelqu'un vient, j'aurai soin de vous avertir.

(Pendant cette scène. Deschamps sort et rentre plusieurs fois, afin de guetter si personne ne survient.)

OÙ ton adresse enfin pourra-t-elle aboutir?

Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire.

FOLLEVILLE

Il n'est pas trop aisé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il?

FOLLEVILLE

Ma foi, c'est de te laisser mourir.

Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre; Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre^ Ni moi non plus; cela nous met tous en repos. Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

LOG LES ETOLRDIS.

DAIGLEMONT.

Ris; dis-nous des bons mots d'un air plaisant et leste. Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'esprit de reste, Pour en vouloir fourrer partout, comme tu fais? Je vais tout avouer à mon oncle; je vais Me jeter à ses pieds...

FOLLEVILLE

Oui , je te le conseille :

Prends-moi le ton pleureur, il te sied à merveille; Va faire le nigaud; tu n'as donc pas de cœur? Je te demande où sont les sentimens, l'honneur?

DAIGLE₃IOIVT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je fasse?

FOLLEVILLE

Je vais te l'indiquer; car un rien t'embarrasse.

Notre projet enfin, jusqu'ici bien conduit.

Pour être dérangé, n'est pas encor détruit.

Ton oncle ne sait pas le fin de notre histoire;

Il te croit toujours mort : eh bien ! laissons-le croire.

Toi, dans ce cabinet, renferme-toi sans bruit;

N'en sors pas un instant; sitôt qu'il fera nuit

Tu partiras, miini d'une bourse assez ronde,

Et, dans quelque retraite agréable et profonde,

Tandis que ton trépas causera nos soupirs.

Tu vivras à ton aise au milieu des plaisirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras paver mes dettes?

FOLLEVILLE

Je l'espère.

ACTE II, SCÉINE IV. J

DAIGLEMONT.

C'est que c'est là le point important de l'affaire.

Eu as-tu fait l'état? Peux-tu me le donner?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE

Avant tout il faut le terminer.

Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le soin d'écrire Qu'on leur paierait moitié.

FOLLEVILLE

Fort bien... Mon cher Deschamps, Il faut nous seconder.

DESCHAMPS

Volontiers, j'y consens.

FOLLEVILLE

Fais autour de notre oncle exacte sentinelle; Entends, observe tout; sois prêt, si je t'appelle.

(A Daiglemont.)

De ton état passif allons nous occuper; Viens; le succès en vain semble nous échapper: J'en réponds; tu verras, en affaire pareille. Que j'exécute encor mieux que je ne conseille.

(Il rentre avec Daiglemont dans le calijuet.)

io8 LES ETOURDIS.

SCÈNE V

DESCHAMPS

Laissez-moi faire; allez; je ne suis pas un sot, Et je prétends ici vous aider comme il faut. Quelqu'un vient. C'est notre oncle. Il a tort. Comment diantre Là dedans à présent il ne faut pas qu'il entre; Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici... j

Il s'agit de mentir... C'est aisé... M'y voici. i

SCÈNE VI

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. r)AIGLE3IO]VT.

Folleville est chez lui? Sans doute il est visible. N'est-ce pas, mon ami?

DESCHAMPS

Que vois-je? Est-il possible?

Ah! monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu ?

D'oii nous connaissons-nous? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS

Oh! cela ne fait rien : je sais vous reconnaître. Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître! Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont : Oui , monsieur , c'est vous-même; et mon cœur m'en répond.

ACTE II, SCENE VI

Tu servais mon neveu?

DES CHAMP s.

Jugez de ma disgrâce; Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place : Il n'a pu me garder. Ah! quel événement! Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant, Qui menait à son âge une vie exemplaire; Qui, dès qu'il se montrait, était certain de plaire! Beau comme un ange.. Enfin, c'était votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me ressemblait fort; oui, chacun le disait. Mais adieu; je vais voir Folleville.

(Il va pour entrer dans le cabinet.) DESCHAMPS, le retenant.

Ah! j'espère Que vous compatierez, monsieur, à ma misère. Hélas! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

D E S C H A M P S , le retenant encore.

Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute, Qu'on les plaigne; et c'est là le service, sans doute. Qu'on rend plus volontiers, car il ne coûte rien.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

Monsieur, pour un moment, si je vous intéresse. Je suis content... Me voir si fort dans la détresse!...

iiio LES ÉTOURDIS.

Feu monsieur me disait: Deschamps, reste avec moi; Tu ne manqueras pas, je prendrai soin de toi; Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne Que jamais après moi tu ne serves personne, Et je n'oublierai pas de faire un testament. Afin de te laisser de quoi vivre aisément. Mais il est brusquement parti pour l'autre monde... En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde... Etre emporté si vite!... Ah! j'en perdrai l'esprit.

M. D AIGLE M ONT

Et Daiglemont devait en être bien content?

FOLLEVILLE

Daiglemont?... en faisait l'éloge à chaque instant.

M. DAIGLEMONT.

Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage. Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.

(A Descamps , en tirant sa bourse.)

Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS

En vérité.

Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes discours montrent une belle anu-. Va, va-t'en retrouver tes enfans et ta femme; Console-les; dis-leur qu'.i partir d'aujourd'hui, Je prétends devenir leur père et ton appui.

Je n'avais pas compté recevoir ce salaire;

Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Cà, parlons des motifs qui m'amènent ici.

Vous nous avez mandé que, dans ce pays-ci,

Mon neveu, que je plains, a laissé quelques dettes;

Moi-même, je verrai comment elles sont faites;

Je suis assez surpris qu'il ait pu s'endetter.

Puis de l'occasion j'ai voulu profiter

Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,

Et la distraire un peu de sa mélancolie.

Cette enfant se désole; elle aimait son cousin;

Je cherche les moyens d'adoucir son chagrin.

Et c'est pour elle aussi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE

Tout cela me paraît on ne peut pas plus sage.

Savez-vous à peu près combien doit mon neveu .^

FOLLEVILLE

Mais, monsieur, c'est selon; il doit beaucoup et peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous ?

FOLLEVILLE

Cela peut vous surprendre ; Mais , dans l'instant , je crois , vous allez me comprendre. Envers ses créanciers il a bien reconnu

M. D AIGLE MONT

Oui? comment?

FOLLEVILLE

J'ai sur eux de bons renseignemens ; Et Daiglemont lui-même, à ses derniers momens, A fait l'état au vrai de ses dettes passives. Dûment apostille de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez?

FOLLEVILLE

Très volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE

Ces messieurs aisément n'entendront pas raison; Mais, pour mieux parvenir à la leur faire entendre, Offrez de les payer comptant et sans attendre, Ils se décideront; ils sont gens à savoir

Aut. cnntomp. 8

ir₄ LES ETOURDIS.

Très bien ce que par lieure un écu peut valoir.

Plus tard on leur rendrait, plus il faudrait leur rendre.

M. DAIGLEMOWT.

Très grand merci des soins que vous voulez bien prendre.

Bon ! C'est avec plaisir et par pure amitié : Je voudrais que déjà vous eussiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela.

SCÈNE IX

JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Mais que nous veut ma fille?

JULIE

L'iiôtesse me fait fuir; sans cesse elle babille; Son caquet à la fin me lasse et m'étourdit.

M. DAIGLEMONT.

Mais, sans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit. Cela te distrairait, tu serais plus tranquille. Ma chère enfant, tu vois monsieur de Folleville; C'était le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE, saluant Julie.

Puis-je vous assurer de mon respect profond?

JULIE

Monsieur...

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute seule?

ACTE II, SCENE X. ii

JULIE

Mon père, Je vous fais de la peine; excusez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chère,

(A Folleville.)

Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE, à Julie.

Je suis loin de blâmer vos regrets , vos douleurs : De mon ami pour vous j'ai connu la tendresse; Mais on peut vaincre enfin la plus juste tristesse. Nous nous empresserons tous de vous consoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raison; on ne peut mieux parler.

(A Folleville.)

Allons voir nos messieurs... Ma fille , je vais faire En sorte de finir promptement toute affaire; Puis à tes moindres vœux tout prêt à consentir, Tu n'auras qu'à vouloir pour te bien divertir.

(Il sort avec Folleville.)

SCÈNE XL

JULIE , DAIGLEMONT son du cabinet, et (écoute Julie JULIE, se croyant seule.

Je le perds... pour toujours... Cette idée est affreuse. Je ne le verrai plus... Ah! pleure, malheureuse. Pleure... Oh! si je pouvais, une fois seulement. Le revoir, lui parler! Ne fût-ce qu'un moment!... Pour un moment si doux, je donnerais ma vie...

(Daiglemont fait remuer un siège ; à ce bruit Julie se retourne, l'aperçoit, et jette un cri de frayeur et de surprise.)

JULIE

Ah! grand Dieu! Me trompé-je?

DAIGLEMONT.

O ma chère Julie!

JULIE

11 me parle?... Est-il vrai?... Daiglemont, est-ce toi?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah! n'aie aucun effroi.

JULIE

Je ne t'ai point perdu?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.

Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même Sur un récit trompeur cesse de me pleurer.

JULIE

Mais explique-moi donc...

SCÈNE XII

JULIE, L'HOTESSE, DAIGLEMONT.

l'hôtesse.

Ah! ah! monsieur Derbain, je vous rencontre ici?

JULIE

Monsieur Derbain?... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui, c'est moi qu'on nomme ainsi , Mademoiselle.

l'hôtesse, à Julie.

Et vous, pourquoi donc, je vous prie, Nous fuir pour vous livrer à votre rêverie? Mais monsieur votre père, en sortant, m'a prescrit De chercher les moyens d'égayer votre esprit. Je ne vous quitte plus.

JULIE

C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à mademoiselle

En entrant tout d'un coup; j'ai mal pris mon moment.

JULIE

Oui ; vous m'avez causé beaucoup d'étonnement ; Mais je ne m'en plains pas.

ii8 LES ETOURDIS.

l'hôtesse.

Ah! vous êtes si bonne!

(A Daiglemout.)

Je cherche à consoler cette jeune personne; Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux, Cela l'amusera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur; je le veux.

Hé! tenez, je m'en vais vous conter une histoire Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

l'hôtesse.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous savez comme les jeunes gens.

Pour dépenser ici , rançonnent leurs parens ; Ils ont pour les tromper des ruses incroyables.

l'hôtesse.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT.

Or, écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis.

Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.

L'autre suppose un jour que son cher camarade

Est mort après avoir été long-temps malade;

A l'oncle du défunt il écrit tristement;

Lui conte avec détails la mort, l'enterrement;

En réclame les frais; l'oncle, honnête et brave homme,

S'empresse d'envoyer une assez forte somme...

l'hôtesse.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé '.

ACTE II, SCENE XII

DAIGLEMONT,

Un conte?... Point du tout; le fait est arrivé.

JULIE

Tant pis; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez; mon ami n'en était point complice; Il n'a même à la ruse en rien contribué ; C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE

Ces deux messieurs menaient une belle conduite !

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la suite. L'oncle arrive; jugez quel embarras cruel! Pour mon ami surtout un chagrin bien réel Vint de ce qu'il aimait, et de toute son âme, Une jeune beauté bien digne de sa flamme; .Dès l'âge le plus tendre il en était épris.

JULIE

Et peut-être il l'avait oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'est pas de celles qu'on oublie. Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie: Aussi, sans désespoir, il ne pouvait songer Qu'elle allait de sa mort peut-être s'affliger; Et, quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagème. Il se le reprochait, s'en voulait à lui-même Du chagrin qu'elle avait senti... Mais, par boidieur, Il trouva le moyen de la tirer d'erreur. Lui peignit son amour, son repentir sincère.

Pensez-vous qu'elle fut bien long-temps en colère? Que fit-elle? Voyons; claignez le deviner.

JULIE

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

l'hôtesse.

Oh! je le gagerais. Voilà comme nous sommes! On ne nous passe rien ; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JJLTE.

Hé! quoi donc? Pour le coup...

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvait beaucoup; Elle avait de l'esprit, une grâce adorable; Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable; Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE

Ah ! vous brodez , monsieur.

J'aime fort cette histoire.

JULIE

Oui; mais au dénoûment je n'ose guère croire. Jugez, en apprenant comme tout s'est passé, A quel point l'oncle doit se trouver offensé. La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire, Si vpus vous en mêliez.

ACTE II, SCENE XIIL lai

JULIE

Je n'ose m'en flatter.

J'y ferais mes efforts; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon , mademoiselle , il faut que je vous quitte.

l'hôtesse.

Vous êtes bien pressé; pourquoi partir si vite?

DAIGLEMONT.

Oh! c'est bien à regret.

(Bas à Julie.)

Mon oncle peut venir.

JULIE

Monsieur, je ne veux point ici vous retenir. Pourtant à vos récits je prêterais l'oreille Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

Ah! si le dénoûment n'en était plus douteux, L'histoire que j'ai dite en vaudrait beaucoup mieux.

(Avant de sortir il baise la main de Julie , sans que l'hôtesse le voie ; elle se retourne , et il fait à Julie une profonde révérence.)

JULIE, L'HOTESSE

l'hôtesse.

Il vous a divertie; oui, la chose est certaine.

JULIE

Son entretien m'a plu, j'en conviendrai sans peine.

l'hôtesse.

Je m'en suis aperçue; et ce monsieur Derbain, Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

JULIE , souriant.

Mais je le crois aussi.

l'hôtesse.

Bon! cela vous fait rire?

Vous serez consolée; ai-je eu tort de le dire? Je mettais quinze jours; mais je vois maintenant, Grâce à monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT, JULIE

JULIE, à part.

Déjà quelqu'un? Combien cela me contrarie!...

M. DAIGLEMONT.

Entrez, messieurs, entrez; sans façons, je vous prie. Vous veniez pour me voir , et je sors de chez vous ; Ainsi, fort à propos nous nous rencontrons tous.

(Apercevant Julie.)

Ah! ma fdle, c'est toi?

JOURDAIN

Charmante demoiselle !

MICHEL

On est heureux d'avoir une fille si belle !

M. DAIGLEMONT.

Hé ! que faisais-tu là ?

JULIE

Qui ? moi ? je vous attends.

Avec ces messieurs-là serez-vous bien long-temps ?

M. DAIGLEMOJVT.

Je ne sais : nous avons des affaires ensemble ; Daiglemont s'est beaucoup endetté, ce me semble. Ce sont des créanciers qu'il me laisse à payer.

JULIE

11 faut finir cela sans vous faire prier. Ces messieurs sont des gens honnêtes, j'en suis silre; L'exacte probité se peint sur leur figure : Demandez-leur ; ils ont trop d'honneur , de vertu , Pour venir réclamer plus qu'il ne leur est dii.

JOURDAIN

Je dis... mademoiselle... Oh! vous êtes bien bonne.

MICHEL

Voilà ce qui s'appelle une aimable personne.

JULIE

Terminez promptement ; ensuite dans Paris Nous nous promènerons; vous me l'avez promis; Vous me ferez tout voir, les jardins, les spectacles. On dit que c'est ici le pays des miracles. Quant à moi , je conviens que je n'aurais pas cru , En arrivant , y voir ce que j'ai déjà vu.

ACTE III, SCENE III. i

M. D AIGLE M ONT, à FoUeviUe,

Eh mais ! comme elle est gaie! et comme elle babille ! Est-il rien si léger que l'esprit d'une fille ? Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a versés.

JULIE

Oh ! mes plus grands chagrins à présent sont passés ; Et même le moment n'est pas bien loin, j'espère, Où je n'en aurai plus du tout. Adieu , mon père. Bonjour, messieurs.

Bonjour.

{ Julie sort.)

**MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M.
DAIGLEMONT**

M. DAIGLEMONT.

Je serais enchanté Que cette chère enfant retrouvât sa gaîté.

(A Michel et Jourdain.)

Oh ! ça , messieurs, je suis à vous. Mais le jour baisse ; Holà ! de la lumière.

(Un valet apporte des bougies qu'il pose sur la table, et il avance des sièges.) M. DAIGLEMONT, au valet.

Il suffit, qu'on nous laisse.

(Le valet sort.)

Pour nous entendre mieux d'abord asseyons-nous.

(M. Daiglemont et Folleville s'asseyent; Michel et Jourdain de m^e.) MICHEL.

Bien mi.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, ça, commençons par vous.

Volontiers, mon objet n'est pas considérable: Puis je crois que monsieur est juste et raisonnable, Et qu'il ne voudrait pas qu'on perdît avec lui. Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui. Regardez :

(Il fait passer son mémoire à M. Daiglemont par les mains de Folleville.)

Du défunt voilà bien l'écriture, Et sa reconnaissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT, prenant le mémoire.

Vovons... « Six mille francs.)) — Vous vous moquez, je crois
Quoi 1 pour deux mille écus de toile en dix-huit mois ? Je vous
demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN

Je n'en sais rien , monsieur ; ce n'est pas mon affaire. J'ai ven-
du, j'ai livré, je ne sais que cela; Il faut que l'on me paie.

FOLLE VILLE , déployant un papier.

Ah! doucement; j'ai là Certains renseignemens qui doivent
nous apprendre Comment monsieur Jourdain a le talent de
vendre.

JOURDAIN

Monsieur , je suis svndic de ma communauté ' ,

Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.

Je suis connu , depuis quarante ans que j'exerce...

I. A re-poque on la pière fut donnée, les corporations de mé-
tiers existaient encore.

ACTE III, SCENE III

Oh ! monsieur le syndic sait le fin du commerce. Çà , ne nous fâ-
chons pas, mon cher monsieur Jourdain. De Daiglemont aussi
vous connaissez la main. Voici...

JOURDAIN

D'ailleurs, monsieur, l'article est sur mes livres.

FOLLEVILLE

(Lisant.)

Il est encore ici ; tenez : « Six mille livres. —

« Il est vrai que Jourdain m'a vendu sur ce pie;

« Mais Durand , son voisin et son associé ,

« M'a racheté le tout avec deux tiers de perte ;

« Par ce moyen, pour moi leur hourse s'est ouverte;

« J'ai reçu l'argent , mais la toile et le basin

« N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magasin. »

JOURDAIN

Monsieur, à tout cela je ne dois rien entendre; Quand on se fait marchand, je crois que c'est pour vendre. Les temps sont durs , monsieur , et tout n'est pas profit : L'on vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE

Hé! oui, c'est fort bien dit.

Monsieur Jourdain raisonne en père de famille; Aussi dit-on qu'il vient de marier sa fille Avec un procureur : il a donné comptant Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE

On VOUS en donnera; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMOIVT.

Et vous, monsieur Michel, serez-vous raisonnable? Voyons, que vous faut-il ?

MICHEL

\ous l'allez voir bientôt.

Mon affaire est très simple, et cela n'a qu'un mot. C'est de l'argent prêté; j'ai le billet en poche. Le voici.

(Il fait passer le billet à M. Daiglemont.]

J'ai long-temps attendu, sans reproche.

11 est de cent louis , que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE

Ah ! vous nous permettrez d'abord de consulter Nos notes ; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL

Monsieur...

FOLLE VILLE

(Lisant.)

Tenez... « Michel... » — C'est l'article où vous êtes. « Cent louis, par billet, que j'ai dans peu de temps «Trois fois renouvelé; j'ai

reçu neuf cents francs.»

M. DAIGLEMOIVT.

Ohl cVst trop fort; vit-on jamais pareille usure?

MICHEL

Monsieur, je ne crois pas mériter cette injure Pour avoir obligé monsieur votre neveu; Je l'aimais chèrement...

ACTE III, SCENE III

M. DAIGLEMONT.

Il y paraît, parbleu!

Quel métier faites-vous?

MICHEL

Monsieur, je fais la banque, Et j'avance au public des fonds quand il en manque. Vous entendez fort bien, lorsque l'on fait un prêt, Qu'il faut en retirer un certain intérêt. N'est-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je serre. Je pourrais l'employer en de bons fonds de terre, En maisons, en contrats? J'en recevrais des fruits. Qu'importe la façon dont ils me sont produits?

M. DAIGLEMONT.

Vous savez employer au mieux votre fortune, Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL

Oui; mais les non-valeurs, les risques que je cours...

M. DAIGLEMONT.

Or ça, messieurs, tranchons d'inutiles discours; Je vous offre à chacun moitié de vos créances; Voyez; l'argent est prêt, faites-moi vos quittances.

JOURDAIN

Cela ne se peut pas.

MICHEL

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOIJ R O AIN.

Très fort.

Aut. contemp. 9

i3o LES ÉTOURDIS.

M. D AIGLEMON T, se levant en colère.

Quittons cet entretien;

(Folleville se lève , ainsi que Michel et Jourdain.)

Messieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile.

(Il rend leurs titres à Michel et à Jourdain.)

Je vous laisse. — Venez, suivez-moi, Folleville.

MICHEL

Ce n'est pas avec moi qu'on devrait marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce soir il faut vous décider. Adieu. Retenez bien ma dernière parole : Aujourd'hui , la moitié ; demain , pas une obole.

(Il sort avec Folleville.)

MICHEL, JOURDAIN

Quel parti prendrez-vous ?

MICHEL

Eh! mais, il est tout pris; A ces manières-là nous sommes aguerris.

Vous verrez qu'on doit faire une avance très forte. Sans que l'argent vous rentre, et sans qu'il vous rapporte!

JOURDAIN

Et s'ils vont nous plaider?

MICHEL

Quoi ! cela vous fait peur, Tandis que vous avez un gendre procureur?

ACTE III, SCENE IV. i3i

JOURDA ÎN.

J'entends mal les procès.

MICHEL

Oh ! qu'à cela ne tienne , Mon ami ; je suivrai votre affaire et la mienne : En nous réunissant, il en coûtera moins; Vous en ferez les frais; j'y donnerai mes soins.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire, En justice ils auront grand soin de le produire.

MI CPIEL.

Hé! que fait cet écrit? On ne le croira pas.

Pensez-vous que le mort revienne de là-bas,

Tout exprès pour plaider contre nous, pour se plaindre?

Mais, non; je ne crois pas que cela soit à craindre. Il m'en avait pourtant menacé.

MICHEL

Bon ! Comment?

(Tl remet une lettre à Michel.)

Par ce billet: lisez... à la fin seulement.

MICHEL, lisant.

« Tu peux compter qu'exprès je reviendrai...» — Folie! Vous sentez bien que c'est une plaisanterie : On n'est point effrayé d'un mot comme cela, Quand on a de l'esprit.

JOURDAIN

Oh! oui, quand on en a.

i3>, LES ETOURDIS.

MICHEL

Est-ce que vous croyez aux revenans?

JOURDAIN

Moi? guère.

MICHEL

Un peu?

Mais...

MICHEL

Bon î ce sont des contes de grand'mère : Chez les honnêtes gens personne n'y croit plus.

JOURDAIN

Ne badinez donc pas, de grâce, là-dessus.

MICHEL

On fait sur ce sujet bien des récits bizarres; Il faut s'en défier. Les esprits sont très rares...

DAIGLEMONT, daas le cabinet , en grossissant sa voix.

Vous t'tes un fripon.

M ICHEL.

Plaît-il, monsieur Jourdain?

JOURDAIN

Moi? je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT, de même.

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN

Vous dites...?

MICHEL

Pas un mot.

D A I G I- E M O N T , de même.

Vous apprendrez, canaille,

SCÈNE V

JOURDAIN, MICHEL, DAIGLEMONT.

(Ce dernier sort du cabinet, souffle les bougies, et le théâtre est dans l'obscurité.)

DAIGLEMONT.

Scélérats !

(Jourdain et Michel tombent par terre de frayeur.)
JOURDAIN.

Ah ! mon Dieu !

MICHEL

Pardon, mille pardons!

JOURDAIN

Oui, vous disiez bien vrai, nous sommes des fripons.

i34 LES ETOURDIS.

MICHEL

Qu'exigez-vous de nous? car je suis dans des transes..

DAIGLEMONT, derrière les deux créanciers.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

MICHEL

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN

Et moi, j'en fais le vœu.

MICHEL

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

(Il renverse leurs chaises sur eux , et rentre dans le cabinet.)

SCENE VIL

MICHEL, JOURDAIN, M. DAIGLEMONT.

(Le valet éclaire M. Daiglemont, pose le flambeau sur la table , et sort aussitôt.)

(Le théâtre est éclairé.)

M. DAIGLEMONT.

Ah! messieurs, ici je vous retrouve?..

Vous étiez sans lumière?

MICHEL

On nous en a défaits.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN

Monsieur, sans nuls délais.

Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié; l'acceptez-vous ?

MICHEL

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos sommes en or; je vais vous les payer.

JOURDAIN

Faites-nous le plaisir de nous expédier.

i36 LES ÉTOURDIS.

MICHEL

Je vous rends le billet.

JOURDAIN

Moi, la reconnaissance.

Tenez; j'avais au bas mis mon acquit d'avance. Nous avons fait; partons. S'il revenait?

M. DAIGLEMONT.

Eh ! qui ?

MICHEL

Votre neveu.

Comment?

JOURDAIN

Son âme en ce lieu-ci Revient; nous l'avons vue; elle était furibonde.

MICHEL

Pour nous faire du tort , venir de l'autre monde !

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL

Il n'en est pas besoin.

Adieu.

JOURDAIN

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, messieurs.

(Mioliel et Jourdain sortcut.)

SCÈNE VIII

M. DAIGLEMONT.

Hé! mais, qu'est-ce qu'ils veulent dire? Que mon neveu revient? Sont-ils clans le délire? Si je n'étais bien sûr de son trépas... Mais, quoi? Le remords peut chez eux avoir produit l'ef-

froi ; Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite. En tout cas...
Et de deux toujours dont je suis quitte.

SCÈNE IX

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

l'hôtesse.

Monsieur, c'est une lettre; elle est pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT, lisant.

« A monsieur Daiglemont. » — C'est mon nom; c'est pour moi;
Oui.

l'hôtesse.

Monsieur est toujours satisfait de son gîte?

M. DAIGLEMONT.

Très-satisfait.

l'hôtesse.

Pardon ; je me sauve bien vite.

11 m'arrive du monde; et notre état prescrit... Adieu ,
monsieur.

M. DAIGLEMONT. '

\dieu.

(L'Hôtesse sort.)

138 LES ÉTOURDIS.

SCÈNE X

M. DAIGLEMONT.

Qu'est-ce donc qui m'écrit?

Et qui diantre déjà me sait dans cette ville?

(Il lit la lettre.)

«Pour moi c'est un plaisir, cousin,

« De trouver à vous être utile.

« Votre lettre de ce matin « M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires, « Quinze cents francs vous seraient nécessaires. » Se moque-t-on de moi? Je n'ai besoin de rien. « On vous voit rarement, et cela n'est pas bien: « Ne négligez donc plus un parent qui vous aime. «Votre argent est tout prêt; si vous voulez l'avoir,

« Vous viendrez le cliercher vous-même; « C'est ma condition. Venez souper ce soir. « Votre cousin, Dortis... » Eh mais... Est-il possible? Oui, c'est pour mon neveu; la chose est très-visible... Mon neveu!... Ce matin... Il ne serait pas mort! J'en serais bien content ; mais le tour serait fort : Je saurais l'en punir d'une façon sévère. Ces messieurs qui l'ont vu ne m'étonnent plus guère.

(Apercevant Deschamps.)

Voici fort à propos le fripon de valet;

Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.

SCÈNE XI

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Viens, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS

Moi, monsieur? vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

La chose est éclaircie, Mon neveu n'est pas mort.

Il n'est pas mort , monsieur ?

En êtes-vous bien sûr? Se peut-il? Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT.

Tu le sais mieux que moi , coquin , qu'il vit encore.

DESCHAMPS

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer. Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS

Puisque vous vous fâchez, monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendar, il faut demeurer et tout dire. Je pénètre à présent votre complot caché. Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS

Monsieur, à deux genoux je vous demande grâce.

140 LES ÉTOURDIS.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS éloigne M. Daiglemont du cabinet, et parle alternativement très haut et très bas.

(Bas.) (Haut.)

Monsieur, écoutez-moi. — Monsieur, en vérité,

(Bas.)

Je ne sais rien du tout. — Venez de ce côté.

(Haut.) (Bas.)

Mon maître est bien défunt. — Il se porte à merveille. —

(Haut.) (Bas.)

Rien n'est plus vrai. — J'ai peur qu'il ne prête l'oreille, —

(Haut.)

Je dois bien le savoir; j'ai suivi son convoi. —

(^Bas.)

S'il entendait un mot, ce serait fait de moi.

(Haut.)

Faut-il, si jeune encor, ([ue la mort nous l'arrache!

(Bas.)

Ah ! — Dans ce cabinet , il est là qui se cache.

(Haut.)

Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain. —

(Bas.) (Haut.)

Parlez à votre tour. — Non, monsieur, c'est en vain,

(Bas.)

Je ne sais pas tromper. — Grondez-moi , je vous prie.

M. DAIGLE3rONT.

Fourbe !

DESCHAMPS, bas.

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin !

ACTE III, SCENE XL i4i

DESCJIAMPS, bas.

Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

(Haut.) (Bas.)

Je m'en vais t'assommer. — Pour mieux cacher ton jeu, N'est-il pas à propos que je te rosse un peu?

DESCHAMPS, bas.

Eh! non; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT.

(Bas.) (Haut, en le rossant.)

Si ; cela fera bien. — Tiens , voilà ton salaire.

DESCHAMPS

Aie! aie!

M. DAIGLEMONT.

Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS

Je ne vous cache rien.

Paix. Va-t'en me chercher Monsieur de Folleville; ici je vais l'attendre: Dis-lui que je le prie au plus tôt de s'y rendre.

DESCHAMPS

(Haut.) (Bas.)

Oui, mohsieur. — N'allez pas, trahissant mon secret, Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT, bas.

Non.

DESCHAMPS, bas.

Cîhassez-moi bien haut.

142 LES ÉTOURDIS.

M, DAIGLEMOIN'T.

Sors vite, ou je t'assomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu ! peut-on traiter si mal un honnête homme !

(Il sort.)

ACTE III, SCENE XIII. i

Il faut te dire un fait qui doit te réjouir : Je vais te marier à Paris.

JULIE

Moi, mon père?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, et dans peu; j'ai trouvé ton affaire. Ton cousin Daiglemont est mort, il a bien fait. Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait?

(En élevant la voix vers le cabinet.)

C'était un étourdi, sans règle, sans conduite;

Le drôle à la misère enfin t'aurait réduite;

C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.

Je te trouve un parti de trente mille écus;

Garçon prudent, rangé; d'ailleurs tout jeune, aimable.

Qu'en dis-tu? Ce plan doit te sembler agréable.

JULIE

Mais, mon père...

M. DAIGLEMONT.

Hein! cela paraît t'embarrasser.

Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrais m'embrasser. Est-ce que j'ai mal fait?

JULIE

Ces offres sont fort belles; Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles; Mais mon cousin et moi nous devons être unis : Je m'en flattais déjà ; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien; mais il est mort, et ce serait folie...

iZi4 LES ÉTOURDIS.

JULIE

Non, non, ne pensez pas qu'un instant je l'oublie : Mon cœur, toujours constant, lui jure devant vous Que jamais, non jamais , je n'aurai d'autre époux.

Ce serment-là, vraiment, est pathétique et tendre; On dirait qu'elle croit que ce mort peut l'entendre. Ma pauvre fille est folle, elle l'est tout à fait.

JULIE

Mais... s'il n'était pas mort?

M. D AIGLE MO J\"T, bas.

La friponne est au fait.

(Haut.)

Quoi! s'il n'était pas mort? Saurais-tu quelque chose Qui te fît soupçonner...?

Mais enfin je suppose...

Tu supposes très mal. Eh! mais, j'aimerais fort Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort. Quand nous l'avons pleuré, quand sa perte assurée M'a causé des regrets, et t'a désespérée! Et son enterrement que j'ai payé, parbleu! Et fort cher; selon toi, ce serait donc un jeu? Mon neveu m'aurait pu donner ce ridicule. Me traiter en Gêronte imbécile et crédule? Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué? Malheur à qui m'aurait de la sorte joué!

SCÈNE XIV

JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, à FoUeville.

(A Julie.)

Ah , ah ! c'est vous , monsieur ? — Tu sors ?

JULIE

Je me retire.

M. DAIGLEMOIN T.

(A FoUeville.)

Non, reste. — Ecoutez-moi; j'ai deux mots à vous dire.

FOLLEVILLE

A moi, monsieur?

M. DAIGLEMONT.

Il faut vous apprendre d'abord Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord. Ce que je voulais.

FOLLEVILLE

Oui?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais comment diable S'est opéré soudain ce prodige incroyable; Mais, en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons Convertis tout à fait, et doux comme moutons. Ils ont reçu moitié; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE

Tant mieux donc; et pour vous j'en ai l'ame ravie.

Aut. contemp. lo

i46 LES ETOURDIS.

De. mon côté, j'ai vu les autres créanciers;

Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers...

D AIGLEMOJNT.

Comment.^ Ils ont grand tort tiêtre si difficiles: La mort de mon neveu doit les rendre dociles; Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras: Vous m'avez en détail raconté son trépas; Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire, Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire; Vous êtes trop bonnête et trop franc pour cela.

FOL I,E VILLE, a part.

(Haut.)

Sommes-nous découverts? — A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois; mais peut-être. Mon cber,
vous entendrez un peu mieux cette lettre,

(Il lui présente la lettre qu'il a reçue. "

Et vous m expliquerez (car vous êtes très fin)

Comment mon neveu mort écrivait ce matin.

Cette explication sera facile à croire,

Et tournera surtout beaucoup ta votre gloire.

Eb bien! qu'en dites-vous? Ce matin, Daiglemonl

Écrivait à Dortis, et Dortis lui répond.

Par basard en mes mains cette lettre est venue.

Monsieur!...

^\. DAIGLEMONT.

Vous le vovez, la fraude est reconnue; 11 n'est plus temps ici
de rien dissimuler.

ACTE m, SCENE XIV. i

Je vous en veux beaucoup, je ne puis le celer; Et vous m'avoûrez bien que cette espièglerie, A parler franchement, passe la raillerie. Comment avez- vous pu vous faire un jeu cruel De me plonger ainsi clans un chagrin mortel? De supposer la mort de mon neveu que j'aime? Mais il est mille fois plus blâmable lui-même...

FOLLE VILLE, avec vivacité.

Lui, monsieur?...

M. DAIGLEMONT, l'interrompant.

A Paris il s'endette, se perd; C'est peu: pour m'affliger, avec vous de concert, Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse; Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse : Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat M'apprend trop qu'en l'aimant je n'aimais qu'un ingrat.

JULIE

Mon père, cette idée est injuste, et l'offense.

Eh! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense? Songez donc quel chagrin ceci vous a donné; Songez...

JULIE

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMOJVT.

Tant pis pour vous; mais moi, je suis inexorable.

FOLLE VILLE

Monsieur, écoutez-moi....

148 LES ETOURDIS.

M. D A I GLEMOIVT.

Non, il est trop coupable; A j'allier ses torts il ne faut point songer. Un jeune homme peut bien être étourdi, léger; Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce; Mais les ftuUes du cœur, jamais on ne les passe.

JULIE

jMon père, voidez-vous faire aussi mon malheur?

FOL LE VILLE

JMonsieur, vous m'accablez de honte et de donleui". Je dois justifier mon ami : c'est moi-même Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagème; 11 le sait d'aujourd'hui : ses plaintes m'ont appris Que, s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

Oui, lui-même tantôt il me l'a dit, mon père.

!• OLLEVILLL.

Ah! monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espère; Je vous ai, je le sens, vivement offensé; Je dois en convenir, je suis un insensé. Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite. Malheureux que je suis! Déjà, par ma conduite. Mes pareils contre moi doivent être irrités; Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés : Oui, que je sois puni, c'est moi qui vous en presse; Mais à votre neveu rendez votre tendresse. Si je puis avec vous le réconcilier.

Je me soumets à tout.

SCENE XV

JULIE, M. DAIGLEMONT, DAIGLEMONT

se présentait à son oncle d'un air humilié, r vJJ_j1jJ1/V lijl_i-Jl. DAIGLEMONT.

Ah! mon oncle, à vos yeux je craignais de m'offrir. Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir ! Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie; Vengez-vous, mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE

Au futur de Paris vous donnerez congé; Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLE3IONT.

(A Julie.) (A Daiglemont et à Folleville.)

Je me moquais de toi. — Qu'aucun de vous n'oublie. Messieurs, que je vous passe une insigne folie. Avec les créanciers nous allons terminer; Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.

(A Folleville.)

Je vous remettrai bien avec votre famille ; Daiglemont, j'y consens, épousera ma fille.

L'un et l'autre, en province, auprès de vos parens, Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens. Vous fûtes jeunes, soit; mais la raison exige Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

Voici ce que M. Andrieux lui-même rapporte :

" Quand je composai cet ouvrage , j'avais vingt-huit ans , je me portais bien, j'étais satisfait de mon sort, je vivais d'un travail assidu et assez pénible, mais qui ne me déplaisait pas; je voyais ma situation s'améliorer tous les jours, et je pouvais m'attendre à me faire un état honorable et indépendant ; toutefois je ne bâtissais aucun projet sérieux d'ambition ni de fortune; je vivais au jour le jour, sans dettes, sans privation, sans chagrin ; j'avais de bons amis à-peu-près de mon âge , avec qui je passais honnêtement et gaîment mes instans de loisir. L'idée de cette comédie me vint, et je m'y livrai, n'ayant d'autre objet que de m'en faire un amusement.

« Je n'y trouvais d'abord que la matière d'un petit acte. Ensuite, en y pensant, je vis mon sujet s'étendre. J'employai à-peu-près six mois à écrire cet ouvrage ; car je le commençai vers le mois de mars 1787, et je le finis dans le mois d'octobre suivant. Il est vrai que ce n'était pas ma seule , ni même ma principale occupation. Je faisais alors au barreau mon stage (c'est ainsi qu'on appelait et qu'on appelle encore un tems d'instruction et d'épreuve pour les jeunes avocats); et les mémoires et les écritures de palais allaient leur train , car il fallait vivre. Cependant, presque tous les jours, après mon dîner, j'allais me promener seul aux Tuileries et aux Champs-Élysées. J'y ramassais quelques vers , et je rentrais

chez moi pour déposer sur le papier la récolte faite pendant ma promenade.

« Le premier succès de cette comédie a été de me divertir beaucoup. Pendant que j'y travaillais , je me souviens qu'un de mes amis , auquel je survivis aujourd'hui (et à combien d'autres ai-je le chagrin de survivre !), vint me voir un matin; j'allai moi-même lui ouvrir ma porte en riant bien fort. Comme il me trouvait seul chez moi , il ne put s'empêcher de me demander ce qui me rendait si joyeux. Je venais de finir les deux premières scènes de la pièce ; je les lui lus , et il partagea ma gaiété. Il se plaisait depuis à rappeler cette circonstance, et à dire qu'il était peut-être le premier qui eût entendu des vers des Étourdis. Pendant tout le tems que je travaillai à cet ouvrage, je ne lisais, à mes heures de loisir, que les comédies de Regnard et les mémoires de Grammont. Ces lectures étaient excellentes pour me tenir en verve et pour m'inspirer des mots piquans et des vers comiques.

« La pièce, achevée en octobre 1787, reçue par les comédiens italiens au commencement de novembre , fut mise à l'étude presque aussitôt, et jouée à la fin de décembre.

n J'eus encore des obligations à M. Granger dans cette circonstance. Il se chargea du rôle de Folleville , et le joua à merveille. Il me donna aussi quelques bons avis sur la pièce.

'< A la fin du second acte, après la reconnaissance entre le jeune Daiglemont et Julie, la scène continuait entre eux. Le jeune homme faisait à sa cousine l'aveu du stratagème sur lequel l'intrigue est fondée. Elle le grondait un peu , et promettait ensuite de le servir. M. Granger me fit observer que la scène était trop

nue et de trop peu d'effet , et qu'il était bien important pour le succès de la pièce que ce second acte finît d'une manière plus vive. La remarque me fit rêver ; et je trouvai le moyen tout simple de faire rentrer l'Hôtesse dont la présence gêne Daiglemont , le force à recourir à nu

SIJk les ETOURDIS. i53

petit subterfuge, d'où il résulte une des plus jolies scènes de la comédie. Voilà comme, avec bien peu de chose, on peut quelquefois réveiller l'attention , ranimer l'intérêt.

« Je n'avais d'abord trouvé d'autre titre pour ma pièce que le Mort supposé , M. Granger m'engagea à changer ce titre. Il craignait, disait-il, que ce mot de Mort, sur l'affiche, ne parût triste. (Il y avait déjà pourtant le Mort marié , de Sedaine ; mais on n'est pas tenté de s'apitoyer beaucoup pour un Mort marié ; et ce titre est plus gai que celui de Mort supposé.^ Il me proposa les Etourdis , et c'est le titre qui est resté.

« La pièce eut un très-grand succès ; les acteurs purent en revendiquer une partie par le talent qu'ils mirent à la représenter. Madame Gonthier joua l'Hôtesse ; et l'on se souvient combien elle était naturelle , vraie et plaisante dans ces sortes de rôles. Une jeune actrice, mademoiselle Carline, emporta tous les suffrages dans le rôle de Julie. Je ne sais quels mots employer pour donner une idée de la grâce , de l'aisance , de la sensibilité, de l'esprit aimable dont elle l'embellit; mais je sais bien qu'elle m'étonna moi-même, qu'elle surpassa l'opinion que je m'étais faite de ce rôle, que j'aimais pourtant beaucoup , 'et que je dis de très bonne foi , après l'avoir vu jouer : « En vérité , je ne me doutais pas d'avoir fait un rôle « si joli. »

« On a fait quelquefois à cette pièce le reproche d'être immorale. Il me semble que cette critique est beaucoup trop sévère , et que j'y ai d'avance répondu par la contexture même de ma comédie. Le neveu n'est point dans le secret du mensonge qu'on a fait à son oncle , et du chagrin qu'on lui a causé. Il répète plusieurs fois , et l'on voit qu'il jjarle sincèrement , que jamais il ne se serait prêté à cette ruse. Le faux (car il faut avouer qu'il y en a un) est mis sur le compte du valet. Enfin , l'honnête homme d'oncle est trompé, à la vérité, mais il n'est pas rendu ridicule ; il prend lui-même assez bien sa

i54 NOTICE HISTORIQUE

revanche , quand il a une fois découvert le stratagème ; et les réprimandes qu'il fait à sa fille et à FoUeville sont d'un ton noble , élevé , tendre , qui range tout-à-fait le spectateur de son côté : aussi ne manquent-elles jamais d'être applaudies.

«■ Le titre même de la pièce répond à l'objection , ce sont des Etourdia ; et le toui" joué par l'un d'eux peut bien n'être regardé que comme une étourderie , un trait de légèreté.

« Cette donnée de deux jeunes gens , confidens réciproques de leurs folies , était neuve au théâtre , quand je m'en avisai. Elle a été très souvent imitée depuis , et plusieurs fois avec succès. Cette remarque a été faite par mon ami , M. Picard , dans sa préface de la Petite ville. Il a eu l'aimable modestie de se compter lui-même parmi mes imitateurs.

« Je viens de nommer un de mes amis ; j'en vais citer un autre. CoUin-d'Harleville aimait surtout l'exposition des Etourdis. Il a eu la bonté de me le dire plus d'une fois à moi-même ,

lorsque nous regardions jouer la pièce , assis à côté l'un de l'autre.

« Il n'aurait pas osé peut-être faire autant d'éloge du dénouement , car il lui appartenait un peu , et voici comment :

« Lorsque j'en étais à la fin de ma pièce , je cherchais à éviter les longueurs, à trancher court pour ne pas laisser refroidir le spectateur. Je consultai Collin , comme je faisais toujours. Je me souviens que nous marchions ensemble dans la rue ; je le conduisais chez lui , rue Saint-Benoît. Nous gagnions l'Abbaye par la petite rue des Ciseaux. Collin, avec sa vivacité ordinaire , s'était bien mis dans la situation de l'oncle Daiglemont. « Le neveu est là , caché , me disait-il , il écoute ' < la conversation de son oncle et de Julie ; celle-ci implore la « grâce du coupable ; M. Daiglemont s'attendrit ; que doit-il •(dire dans ce moment -là? — Mais, où est-il ce mauvais "Sujet?... quand le verra-t-on ? » Et puis tout-à-coup s'arrêtant et frappant de sa canne par terre, il jeta ces mots : Mais qu'on le \oie, au moins, s'il veut qu'on lui pardonne;

SUR LES ETOURDIS. i55

Et il se mit à marcher. « Mon ami , lui dis-je , bien obligé ; le « vers est très bon, et je le prends. »

« C'est ce vers qui fait le dénouement, qui le fait tout d'un coup de la manière la plus naturelle. Cette tendre impatience, (jue laisse échapper M. Daiglemont, de revoir son étourdi, fait sentir combien il l'aime , malgré ses torts ; et l'on ne doute pas un instant que le neveu ne soit bien repentant du chagrin causé à un oncle qui a tant de bonté et d'indulgence.

« Collin a bien voulu déclarer que j'avais fait une scène dans sa comédie de V Optimiste ; il est juste qu'il me la restitue un des meilleurs vers des Etourdis. »

Il est assez surprenant que La Harpe n'ait pas dit un mot des Étourdis, ni de M. Andrieux, dans son Lycée. Il est vrai que ce n'est ni le seul bon ouvrage ni le seul littérateur distingué qu'il ait passé sous silence; tandis qu'il a fait de longues mentions de beaucoup de productions oubliées et d'auteurs médiocres. MM. Etienne et Martainville ont omis, dans leur histoire, de parler de la représentation des Étourdis, qui eut lieu au Théâtre-Français, en 1792, pour la première fois. Cette pièce, comme beaucoup d'autres, a fait partie des dépouilles du Théâtre-Italien.

SENTIMENT DE GEOFFROY

« L'E dialogue de cet ouvrage est vif, enjoué, pénétrant ; mais il n'y règne pas toujours un choix de « plaisanteries assez délicat. La scène du valet avec la « vieille est d'un comique bas et usé ; celle du jeune « homme qui fait le revenant, sent un peu la farce, et « n'est pas non plus bien neuve, l'Esprit fort d'Hauterouche, et quelques autres pièces, offrent des situations à-peu-près semblables ; une ancienne comédie « de ce dernier, intitulée le Deuil, où un jeune homme « fait passer son père pour mort, afin d'escroquer de « l'argent à son fermier, renferme le fond de l'idée, et » même quelques détails des Etourdis. Au reste, l'en- « semble de cette pièce est amusant et d'une gaîté franche. ■ »

On peut remarquer que ce n'est qu'avec peine que Geoffroy s'est décidé à donner des éloges à M. Andrieux 5 mais ce qu'il dit

des Etourdis est beaucoup pour lui qui aime tant à prodiguer le blâme , et il faut qu'il ait jugé la pièce bien bonne pour n'en avoir pas dit plus de mal. En effet, il lui eût été difficile de la f'ondamner après le suffrage unanime de tout le

EXAMEIS DES ETOURDIS. i^n

monde. Depuis la première fois qu'elle a paru , elle a joui d'un succès constant , et a toujours été regardée comme une des meilleures comédies du second ordre ; elle est du petit nombre de celles qu'on jouera toujours, et qui ne seront jamais trouvées trop vieilles.

o\\ doit la classer parmi les comédies d'intrigue et de situations, sans peinttu'e de mœurs et de caractères. De l'esprit , du bon comique , de la vivacité , du naturel dans les détails, jamais d'affectation, d'efforts ni de tirades apprêtées ; voilà ce qui constitue son mérite.

La scène du second acte , où le jeune Daiglemont se fait reconnaître par son aimable cousine qui se désole, offre une charmante situation. On ne peut que féliciter l'auteur de l'adresse avec laquelle son étourdi sait éviter le contre-tems que fait naître l'arrivée de l'Hôtesse bavarde qui vient les rejoindre mal-à-propos; contre-tems qui lui suggère l'idée ingénieuse de raconter devant elle sa propre histoire, sur l'invitation qu'elle lui fait de l'aider à consoler cette jeune personne.

l'h OTF. SSF..

Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux. Cela l'amusera,

DAIGLEMONT.

De bon coeur je le veux.

Hé ! tenez , je m'en vais vous conter une histoire Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

Les réflexions que Julie fait sur le récit auquel elle ne se méprend pas , sont pleines d'une naïveté charmante.

On trouve aussi, dans cette comédie, beaucoup de vers qui sont ou passés en proverbe , ou restés dans la ménagerie de tout le monde; tels sont ceux par les-

158 EXAMEN DES ÉTOURDIS.

quel un usurier répond à l'interrogation : Quel métier faites-vous ?

Monsieur, je fais la banque, Et fournis au public des fonds quand il en manque.

Molière n'aurait rien trouvé de mieux.

Et ceux-ci qui expriment une maxime de morale :

Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce , Mais les fautes du cœur jamais on ne les passe.

Il y a peu de défauts dans les Étourdis. A toute rigueur, on pourrait blâmer la scène des créanciers, où il y a un peu de bouffonnerie , et où l'auteur pouvait tracer le caractère des marchands fripons et des usuriers avec plus de sérieux , et même y mettre un genre de comique plus fort et plus nouveau.

On pourrait critiquer aussi la légèreté avec laquelle Folleville s'est servi d'un acte mortuaire supposé , fabriqué par son valet. Lui et Daiglemont , qui sont des étudiants en droit , devraient être

plus pénétrés de la gravité des suites d'un faux de cette importance , et un pareil moyen appartient peut-être plutôt au mélodrame qu'à la bonne comédie. L'auteur pourrait s'appuyer sans doute de l'autorité dca Légataire de Regnard. Comme lui, il fait oublier, par l'excellence du comique, la hardiesse de l'idée. Il y aurait du danger, pour des auteurs inférieurs en talent , à suivre ces exemples.

CHAPELLE, LA FORÊT

LA FORÊT

JjONSoiR , monsieur Chapelle.

CHAPELLE

Eh ! bonsoir, La Forêt.

LA FORÊT

Vous venez de bonne heure , et rien encor n'est prêt. Monsieur même est dehors.

CHAPELLE

Où donc est-il , ton maître ?

LA FORÊT

Après son dîner, chaque jour, Dans le bois de Boulogne il s'en va faire un tour; Il y rêve; il travaille en cet endroit champêtre :

Nous aimons bien Auteuil : le village est charmant ; Et puis, nous y vivons librement et sans gêne...

Aut. contemp. 1 1

Nos amis ne sont pas venus?

LA FORÊT

Jusqu'à présent Je n'en ai vu qu'un seul , monsieur de La Fontaine , Qui, depuis plus d'une heure, au jardin se promène; Voulez-vous l'aller joindre?

CHAPELLE

Hé! non, ma chère enfant.

Le bonhomme n'a pas l'entretien fort brillant. Je vais attendre ici. Depuis une semaine Molière est mieux portant ?

LA FORET

Beaucoup mieux , Dieu merci ; Dame ! nous avons eu pour lui bien du souci.

CHAPELLE

Ce soir , pour sa convalescence , En signe de réjouissance , Ici nous souperons ; nous traiteras-tu bien ?

LA FORÊT

N'ayez pas peur; allez, je ne vous plaindrai rien.

Mon pauvre maître, hélas! je l'aime et le révère,

Entendez-vous ? autant que si c'était mon père;

Et tant que je vivrai , me vînt-il des trésors ,
Je resterai chez lui , s'il ne m'^en met dehors.
Mais je n'en ai pas peur, car je sais bien qu'il m'aime;
Aussi voilà seize ans, arrive le carême.
Que je suis chez Monsieur, et ce n'est pas un jour;
Ce soir, de sa santé pour fêter le retour.

SCENE I. t

Je vous ferai donc bonne chère.

CHAPELLE

Je promets au souper de faire honneur , ma chère. Aujourd'-
hui je n'ai pas dîné.

LA FORÊT

Ah! mon Dieu!... si vous vouhez prendre Quelque chose?...

CHAPELLE

Moi? non, je crois pouvoir attendre.

LA FORÊT

Comme vous entriez, six heures ont sonné.

CHAPELLE

Oui; mais jusques à cinq nous avons déjeuné.

LA FORÊT

Ah ! vous me rassurez.

CHAPELLE

Sais-tu, ma chère amie.

Qu'au cabaret j'étais en bonne compagnie? Un comte, deux marquis, à la cour bien venus!... Nous avons fait gageure à qui boirait le plus.

LA FORÊT

Et vous l'avez gagnée ?

CHAPELLE

Assurément , ma chère ; Et tu vois qu'il n'y paraît guère.

Prêt à recommencer.

LA FORÊT

Oh! vraiment, aujourd'hui, A souper, vous allez faire encor pis, je gage.

i64 MOLIERE AVEC SES AMIS.

CHAPELLE

Tu dis comme ton maître!... Il veut me gêter!... Oui!

Me rendre sobre comme lui !

Il est toujours au lait! c'est un triste breuvage! Un poète!... du lait! fi donc! fi! quel travers! Ce n'est que dans le vin qu'on trouve les bons vers. Ma dernière chanson ! elle est vraiment charmante.

(Il prélude.)

Tiens ; veux-tu que je te la chante ? Ton maître n'a point fait de vers plus délicats.

LA FORET

Vous ! égaliser mon maître ? Ah ! ne l'espérez pas. Vous y brûleriez tous vos livres.

Je m'y connais, allez, et j'ai le sens commun. Il fait de meilleurs vers à jeun , Que vous tous, quand vous êtes ivres.

CHAPELLE

Eh! ne te fâche pas; je sais tout ce qu'il vaut; Oui; qu'il devienne ivrogne, il sera sans défaut.

LA FORÊT

Comme vous , n'est-ce pas ?

CHAPELLE

Mais à propos, ma bonne, N'est -il encor venu personne Me demander ici ?

LA FORÊT

Pourquoi faire?

CHAPELLE

Entre nous,

SCENE I. i

Si j'arrive sitôt, c'est que j'ai rendez-vous Avec certaine dame ;
elle est de mes amies ,

Toute jeune et des plus jolies.

Tu la feras entrer en grand secret...

LA FORÊT

Nenni, Nous attendons ce soir messieurs Mignard, Lulli, Des-préaux , La Fontaine , et vous enfin. Mon maître Avec ses bons amis uniquement veut être.

CHAPELLE

Mais cette dame-ci...

LA FORÊT

N'entrera pas, ma foi.

Voyez donc ! on ne peut être maître chez soi. Etant seul avec vous, Monsieur comptait vous lire Cette pièce qu'il vient d'ache-ver pour le roi : Le Bourgeois gentilhomme]... attendez-vous à rire; Il m'en a déjà lu des passages , à moi ! Il vous met là dedans des mots qui sont si drôles , Il arrange si bien ses scènes et ses rôles. Qu'on croirait bien souvent que c'est tou"t<le bon , da !... Je ne sais pas oii diable il trouve tout cela.

CHAPELLE

Comment donc ! La Forêt... mais tu deviens savante ! Il te lit quelquefois ce qu'il fait?

LA FORÊT

Je m'en vante !

Il ne met rien au jour que je n'aie approuvé, Et même il vous dira qu'il s'en est bien trouvé.

i66 MOLIERE AVEC SES AMIS.

Vous verrez le Bourgeois!... Nicole la servante!... Mais enfin avec vous c'est assez babiller. Il faut à mon souper que j'aïlle travailler. Adieu, monsieur Chapelle.

CHAPELLE

Adieu, ma bonne amie.

Au moins, tu laisseras entrer ma compagnie.

LA FORÊT

Je ne crois pas cela.

CHAPELLE

C'est moi qui t'en réponds.

LA FORÊT

La bonne caution !...

Tu verras.

LA FORÊT

Nous verrons

(Elle sort.)

SCÈNE II

CHAPELLE

La pauvre La Forêt ne sait pas qui j'amène. Et Molière lui-même est loin de le penser; Mais il ressent dans l'âme une secrète peine

Dont je veux le débarrasser.

Il se tourmente ! il s'inquiète !

Isabelle est un peu coquette,

Il faut l'avouer franchement; Mais elle l'aime au fond , et très sincèrement.

CHAPELLE, MOLIERE

MOLIERE, à part, saus voir Chapelle.

Pour le coup , je vous tiens , et vous serez tancés , Messieurs les courtisans, cœurs faux, intéressés,

Qui, sous des dehors agréables,

Etes cent fois plus méprisables Que mon pauvre Bourgeois,
dont les airs peu sensés Ne couvrent pas du moins des vices
haïssables.

CHAPELLE, à part, de son côté.

Qui diantre à ce front soucieux, A cet air de mélancolie, Pren-
drait cet homme sérieux Pour un faiseur de comédie?

MOLIÈRE, toujours à part.

Nous aurons, pour finir, un ballet ture; Lulli

Sera bouffon sous l'habit de muphti.

L'imagination est tant soit peu fantasque; Mais elle fera rire: il
faut bien quelquefois,

i68 MOLIERE AVEC SES AMIS.

Comme disait maître François, Habiller la raison en masque,
Surtout quand on la veut faire entrer chez les rois.

(Apercevant Chapelle.)

Ah! te voilà!... bon soir, Chapelle.

Pardon ; je ne te voyais pas.

CHAPELLE

Tu t'occupais, je crois, de ta pièce nouvelle?

MOLIÈRE

Il est vrai; j'y songeais et j'en parlais tout bas. Demain matin je
veux vous en faire lecture,

Vous en demander vos avis; Car vous restez ce soir; vous me l'avez promis.

CHAPELLE

Moi? de tout mon cœur, je t'assure.

Puis, je compte si bien enivrer nos amis, Qu'ils demandent un lit plutôt qu'une voiture.

MOLIÈRE

On m'a conté, comme un de tes exploits nouveaux. Que tu fis l'autre jour trop boire Despréaux?

CHAPELLE

C'était pour me venger. Toujours prompt à médire, Ce Boileau des buveurs me faisait la satire.

Et gravement me pérerait.

Je l'ai tout doucement conduit au cabaret. Là, tout en l'écou- tant, et sans le contredire, Je lui versais à boire, et mon homme à la fin, Toujours grondant, buvant, et se donnant carrière.

SCENE III. JG

Se coiffa le cerveau de la bonne manière, En déclamant contre le vin.

MOLIÈRE

C'est la mode à présent!... Yoilà comme vous êtes!...

CHAPELLE

Toi-même je t'ai vu quelquefois en goguettes.

MOLIÈRE

Mais jamais jusqu'au point de perdre la raison.

Va; tout homme la perd, chacun à sa façon.

Le vin est mon penchant; le tien c'est la tendresse.

Isabelle est l'écueil fatal à ta sagesse.

MOLIÈRE

Isabelle !

CHAPELLE

Oui , la petite Béjart.

Vous boudez maintenant, chacun de votre part; Mais elle en est fâchée, et tu l'es autant qu'elle.

MOLIÈRE

Non, non; je suis guéri, crois-moi.

Et je n'aime plus Isabelle.

CHAPELLE

Allons donc ! sois de bonne foi ; Isabelle est charmante, et toujours applaudie; Elle est pour ton théâtre un sujet excellent.

Dans ta dernière comédie

Elle a foit preuve de talent!

MOLIÈRE

Certain duc espagnol va toujours chez sa mère!

CHAPELLE

C'est là ce qui t'occupe!... Hé! mais quelle chimère

Vas-tu te mettre dans l'esprit? Chez madame Béjart, oli l'on se divertit,

La bonne compagnie abonde, Et ce seigneur y va comme tout le beau monde.

MOLIÈRE

La mère le reçoit; la fille lui sourit.

CHAPELLE

Pourquoi non?... Cela te chagrine?

Pour te plaire, faut-il qu'elle fasse la mine?

MOLIÈRE.

Elle est coquette.

CHAPELLE

Un peu; doit-on s'en étonner?

C'est un tort de son âge, et qu'on peut pardonner. Pourquoi donc t'affliger ?... La sotte fantaisie! Tu nous as tant fait rire aux

dépens des jaloux. Et tu serais toi-même atteint de jalousie!... Je le vois aux soupçons dont ton âme est saisie; L'amour fait, d'un grand homme, un homme comme nous.

MOLIÈRE

Ah! si j'étais enclin à cette frénésie,

Isabelle souvent tourmenterait ma vie!

Je ne le vois que trop, et je crois qu'il vaut mieux

Eviter des chagrins...

CHAPELLE

Ma foi ! mon cher Molière , Tu prends la chose aussi d'un ton trop sérieux.

SCENE IY

Traitons lamour gaîment, et tenons-nous joyeux. Tâche de m'imiter : ma vie est régulière ; Moi, je m'enivre tous les jours;

De belle en belle je cours;

Le changement me réveille;

Je suis volage en amours

Et fidèle à la bouteille.

MOLIÈRE, souriaut.

Allons; je prendrai soin de me régler sur toi. Ta morale est fort douce.

CHAPELLE

Et c'est la véritable.

Tu te crois plus sage que moi; Mais...

MOLIÈRE

Grâce au ciel , voici quelqu'un de raisonnable. Bonsoir à notre cher Mignard.

MOLIÈRE, CHAPELLE, MIGNARD

MIGNARD

Je crains d'arriver un peu tard.

J'étais à l'atelier. Quand je m'y sens en veine, J'y dois à mes pinceaux les momens les plus doux; J'y reste avec plaisir, et j'en sors avec peine, Si ce n'est pour chercher des amis tels que vous.

MOLIÈRE

Nos convives encor ne sont pas venus tous.

Sans doute ils ne tarderont guère.

Ta santé se soutient, j'espère?

MOLIÈRE

Oui, je suis beaucoup mieux.

Grâce à ton médecin?

MOLIÈRE

Il ne m'a pas tué : pour la peur j'en suis quitte.

MIGJVAR.

Contre la faculté toujours un trait malin! Mais ton docteur Bernier a vraiment du mérite.

MOLIÈRE

C'est un homme des plus instruits;

Il a vu les lointains pays ; Il lit les vieux auteurs , les commente , les cite.

Quand il vient me faire visite , Nous causons tous les deux comme de bons amis; Il me laisse, en sortant, son ordonnance écrite;

Je n'en fais rien, et je guéris.

MIGNARD

C'est prendre un parti sage, et je t'en félicite.

3IOLIÈRE.

Je me suis tout entier remis à mes travaux. Mais voici l'ami Despréaux.

CHAPELLE

Le fléau, la terreur de quiconque rimaille, Grand-prévot du Parnasse...

MOLIÈRE, CHAPELLE, DESPRÉAUX, MIGNARD

DESPRÉAUX

Eh! bonsoir, mes amis.

MOLIÈRE

Bonsoir. Que dit-on à Paris?

DESPRÉAUX

Je n'en viens pas. J'arrive de Versaille.

CHAPELLE

Ah! tu te mêles donc d'être aussi courtisan?

DESPRÉAUX

Je viens de faire une visite A madame de Montespan; J'ai vu le roi chez elle...

CHAPELLE

Et sans doute, bien vite.

Saisissant le moment favorable au succès. Tu viens de demander quelque grâce nouvelle?

Justement. Car j'étais allé là tout exprès. J'ai fait une demande importante.

MIGNARD

Laquelle?

DESPRÉAUX

Comme le dit l'ami Chapelle,

Profitant de l'occasion , J'ai supplié, mais avec grande instance. Sa Majesté d'avoir la complaisance

De supprimer ma pension, De vouloir bien m'oter trois mille francs de rente.

CHAPELLE

Vraiment?... la faveur est plaisante!

On ne fait pas souvent au roi Pareille demande, je croi.

DESPRÉAUX

Aussi l'ai-je surpris, et s'est-il mis à rire,

D'un air tout rempli de bonté.

Qu'est ceci, Despréaux? est-ce un trait de satire? M'a dit le roi. Non; mais c'en est un, sire.

De justice et de probité.

Tout le Parnasse est attristé.

D'un commis ignorant sottise sans pareille!

On vient, sire, de supprimer La pension de Corneille.

Et moi, qu'auprès de lui j'ose à peine nommer,

Moi, qui n'ai point son sublime génie, Je reste sur la liste? Oh! non, je vous supplie; Cela ne se peut pas , foi d'hoimête rimeur ; La pension me fait sûrement grand honneur; Mais avant qu'à Corneille on retranche la sienne. Pour être juste, sire, il faut m'oter la mienne.

MOLIÈRE

Bien. Qu'a dit le roi, s'il vous plait?

SCÈNE V

DESPRÉAUX

Demandez-moi plutôt ce qu'il a fait.

La pension est rétablie ; Et Sa Majesté vient encor, Dans une bourse en broderie.

D'y joindre deux cents louis d'or, Qu'elle envoie au vieillard, Sophocle de notre âge. Mon neveu, qui m'avait là-bas accompagné. Avec plaisir s'est chargé du message :

A Paris il est retourné; Et, dans quelques instans, Corneille qui l'ignore, Du monarque bienfaisant Va recevoir un présent Qui tous les deux les honore '.

MOLIÈRE

Il vous honore aussi; le trait est généreux. Et montre bien ce que vous êtes!

Ce Despréaux , qui fait trembler tant de poètes , Il est bon-homme, au fond.

Cet acte courageux Vaut mieux que de bons vers, et me plaît davantage.

DESPRÉAUX

Cela ne devrait pas s'appeler du courage. J'ai dit la vérité.

I. Tout ce que vient de raconter Despréaux est historique. L'argent que le roi envoya à (Corneille fut porté par un nommé Hessel de la Chapelle, inspecteur des beaux arts, ami particulier de Boileau et de Racine.

lyG MOLIERE AVEC SES AMIS.

MrCN ARD.

Métier fort dangereux!

DESPRÉAUX

Je ne tiendrai pourtant jamais d'autre langage.

Il faut dans mes discours que mon cœur se soulage.

Mais à la probité toujours assujéti,

C'est ma seule raison qui règle mon suffrage.

A l'envie, à l'intrigue, à l'esprit de parti

Jamais je n'ai prêté l'oreille.

M I G r f A R D.

Racine est son meilleur ami;

Mais il rend hommage à Corneille.

CHAPELLE

Hé! mais.... n'entends-je pas Lulli?

M I G i S A R D.

Oui, vraiment. Le voici qui s'avance en musique.

DESPRÉALX.

Ecoutons. Sa démarche est gravement comique.

SCENE VI

V Se non sabir, « Tazir, tazir. »

(Il parle avec un accent italien très marqué.)

Hé! comment trouvez-vous ce chant-là, je vous prie? Dis-moi, caro Molière, avons-nous terminé

Notre petite comédie?

Déjà pour la cérémonie.

Mon ballet turc est dessiné.

MOLIÈRE

Je m'attends à quelque folie.

LULLI

Tu pourras te vanter que Baptiste Lulli, 11 aura fait pour son ami Molière Quelque chose de bien joli.

DESPRÉAIJX.

N'allez pas nous donner de farce trop grossière.

LULLI

Je serai, je vous le promets.

Un superbe muphti; je me fais faire exprès

Une barbe des mieux fournies; La casaque traînante, à manches élargies; Un grand turban pointu; puis, pour son ornement, J'allume tout autour douze rangs de bougies; L'illumination marchera gravement; La voyez-vous d'ici? L'effet sera charmant; Et puis, je chanterai, sur le ton des prières:

(Il chante.)

« Mahameta, per Giourdina, « Mi pregar sera è mattina. »

Ant. contemp. l'i

CHAPELLE

Quoi! tu comptes jouer toi-même?

LULLI

Assurément.

•■ (Ici La Forêt entre.)

CHAPELLE

Baptiste, mon ami, que diront tes confrères, Les secrétaires du roi?

Leur vanité va se plaindre de toi.

LULLI

Hé! tout comme ils voudront; il ne m'importe guères. J'amuserai le maître; et, s'ils étaient sincères,

Ils conviendraient tous, par ma foi, Que, s'ils savaient le faire, ils feraient comme moi.

MOLIÈRE

Il dit vrai. — Du souper l'heure est, je crois, prochaine; Il ne nous manque plus que le bon La Fontaine.

LA FORÊT

Il est là bas, dans le jardin.

Allant, venant le long de notre treille; Dans sa distraction, dont rien ne le réveille. Il suit au hasard son chemin.

DESPRÉAUX

Hé! oui, la poésie est son unique affaire;

Il néglige le reste; indolent et distrait,

« Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire;

« Il se promène, il va sans dessein, sans objet;

« Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire

SCENE VI

« Ce que dans le jour il a fait'.«

MIGNARD.

Parbleu! voilà bien son portrait!

CHAPELLE

Ajoutez-y la façon singulière Dont il est mis souvent; l'habit mal attaché,

Le rabat sens devant derrière, Et les bas à l'envers...

Oui; c'est là sa manière.

Dans son extérieur il n'est point recherché; Ce sont de petits soins dont il est peu touché;

Mais sous l'apparence grossière

Un esprit divin est caché.

DESPRÉATJX.

Ah! divin, en effet; vous dites vrai, Molière.

Mais je pense qu'aujourd'hui Du malheureux Fouquet la disgrâce soudaine Doit affliger notre cher La Fontaine.

Il perd un généreux appui!...

MOLIÈRE

Eh bien! pour adoucir ou partager sa peine,

Allons tous au-devant de lui.

T^a soirée est riante et fraîche, ce me semble;

I. Ces quatre vers sont de Vergier, ami de La Fontaine, devenu, depuis 1729, commissaire de la marine, et auteur de contes en vers d'un genre assez libre ; mais dont le style naturel et facile n'est pas sans agrément, quoique l'auteur soit bien loin d'avoir approché de La Fontaine.

t8o MOLIÈRE AVEC SES AMIS.

Nous pourrons au jardin nous promener ensemble,

Tandis que La Forêt prépare ce qu'il faut

Pour le souper.

Allons.

LA FORÊT, bas à Chapelle.

Monsieur Chapelle, un mot.

(Tous sortent, excepté CLapelle et La Forêt.)

SCÈNE VII

SCÈNE VIII

LA FORÊT

J'augure bien aussi , moi , de son entremise.

A leurs projets je suis d'humeur à me prêter;

On veut faire la paix; ma foi! j'en suis ravie!

Mon pauvre maître avait tant de chagrin!... Labrie,

Lesbin, allons, ici qu'on mette le couvert.

De la glace et du vin!... j'aurai soin du dessert!...

(Pendant ce petit monologue de La Forêt, on apporte la table et le souper.)

Mais quelqu'un vient!... ma surprise est extrême!

Hé! c'est monsieur La Fontaine lui-même. Tandis que ces messieurs le cherchent au jardin, Il en sera sorti par un autre chemin.

i82 MOLIERE A\EC SES AMIS.

LA FONTAINE, LA FORÊT

LA. FOIVTAINE entre eu rêvant , et sans voir La Forêt.

Mon élégie est faite, et mon âme affligée. En exhalant ces vers , s'est au moins soulagée !

LA FORÊT

Par où donc avez- vous passé?

Monsieur!... peut-on sans vous distraire...?

LA FONTAINE, toujours sans voir La Forêt.

Devait-il éprouver la fortune contraire.

Celui que si long-temps elle avait caressé?

Ce grand surintendant , lui qu'admirait la France ,

Voit tomber tout d'un coup ses honneurs, sa puissance !

Un jour, un seul jour l'a perdu.

Le vent frappe et détruit l'arbre qui lui résiste;

L'humble roseau plie et subsiste.

Par sa faiblesse défendu.

LA FORÊT, à part.

Je sais ce qui le rend si triste; Il plaint monsieur Fouquet; il en a bien sujet.

LA FONTAINE

Vous parlez de monsieur Fouquet?

Qu'en dit-on? que fait-il? Souffrez que je réclame...

LA FORÊT

Hé! quoi donc?...

SCENE IX. i

LA FONTAINE

Vous prenez à lui de l'intérêt; Auriez-vous à la cour quelque crédit, madame?

LA FORÊT

Moi?... moi?... mais je suis La Foret.

Regardez donc.

LA FONTAINE, revenant un moment de sa distraction.

Ah!... ah!... c'est vrai.

(Il retombe dans sa rêverie.)

Dans sa détresse Je dois me souvenir de ce qu'il fit pour moi. Et lui rendre aujourd'hui tendresse pour tendresse. Si je puis le servir, oh, Dieu! quelle alégresse! On a souvent besoin d'un plus petit que soi '. Mais que tenter? que faire? espérance trop vaine! Dans le monde je ne puis rien, Moi qui n'ai ni crédit ni bien, Moi qui suis, quoi? Jean La Fontaine... J'aurai beau m'efforcer et prendre de la peine; J'ai bien la volonté; mais je n'ai nul moyen... Que ce faible talent, que j'obtiens en partage. Paie au moins son tribut au malheur d'un ami ! Il fait assez d'ingrats!... La fortune volage Ne peut me détacher de cet objet chéri; Je lui donne des vers, ne pouvant davantage...

LULLI, MIGNARD, DESPRÉAUX, LA FONTAINE, CHAPELLE, LA FORÊT

Ah! le voici lui-même!... où s'était-il caché?

CHAPELLE

Tu nous as fait courir.

LA FONTAINE

Vraiment?... j'en suis fâché.

De quelque autre côté j'étais allé sans doute. De Paris jusqu'ici j'ai fait à pied la route; J'ai passé ma journée à composer des vers. Une triste élégie où ma plaintive muse De son cher bienfaiteur déplore le revers ; L'ouvrage est assez bon , si l'orgueil ne m'abuse.

DESPRÉAUX

Montrez-le; nous verrons.

LA FONTAINE

Non , ce n'est pas l'instant D'occuper vos esprits d'un objet attristant; Moi-même j'ai plutôt besoin de me distraire, Et je veux être à vous entièrement ce soir. Mes amis!

CHAPELLE

C'est bien dit; pourquoi broyer du noir Et s'affliger, lorsque Ton peut mieux faire?

SCENE X. i

LULLI.

Je suis pour qu'on s'amuse.

MIGNARD

Et moi, j'en dis autant. Nous voyons, grâce au ciel, Molière mieux portant! Quel bonheur pour la comédie!

DESPRÉAUX.

Ajoutez-y pour ses amis.

Pour son siècle et pour son pays,

Dont il est le plus beau génie.

CHAPELLE

Ma foi , je suis de ton avis.

C'est notre maître, à tous; sous sa plaisanterie Que de raison souvent et de philosophie!

Le chef-d'œuvre le plus divin Qui soit jamais éclos du cerveau d'un humain; C'est Tartuffe.

LA FONTAINE

Messieurs, j'ai lu ces jours passés, Le prophète Baruch; je goûte sa manière; Dites-moi donc un peu, si vous le connaissez?

DESPRÉAUX.

Oui.

LA FONTAINE

Croyez-vous qu'il eût plus d'esprit que Molière ? Ou bien Molière en a-t-il plus que lui ?

i) E s P R É A U X , lui frappant sur l'épaule, et lui faisant apercevoir qu'un de ses bas est à l'envers.

Mon cher monsieur de La Fontaine,

i86 MOLIERE AVEC SES AMIS.

Vous avez mis un bas à l'envers aujourd'hui.

LA FOIVTAIIVE.

Mais répondez-moi donc.

DESPRÉAUX.

Non; ce n'est pas la peine.

CHAPELLE

Laisse là ton Baruch... Le bonhomme, ma foi, Souvent dans ses propos est moins sensé que moi.

**MOLIÈRE, LULLI, MIGNARD,
DESPRÉAUX, LA FONTAINE, CHAPELLE,
LA FORÊT**

MOLIÈRE

Me voici, mes amis; allons, que la soirée A la joie, au plaisir,
soit toute consacrée.

LA FORÊT

Messieurs, le souper est tout prêt, Et vous pouvez vous mettre
à table.

CHAPELLE, bas à La Forêt.

Tu songes à notre projet?

LA FORÊT, bas à Chapelle.

Laissez faire. J'attends le moment favorable.

LULLI

Mettons-nous donc à table, et restons-y long-temps.

(Ils s'asseyent à table dans l'ordre suivant, en commençant par
la droite : Molière , Chapelle , Mignard , LuUi , Despréa«x , La
Fontaine.)

D'être ici réunis nous sommes tous contents.

SCENE XL

Je vous porte d'abord une santé; c'est celle Du maître de la
maison.

De tout mon cœur.

DESPRÉAUX

Verse, Chapelle.

LULLI

Verse tout plein.

LA FONTAINE.

Je ne dirai pas non.

CHAPELLE

A Molière!

TOUS, excepté Molière.

A Molière!

MIGNARD

Ah! si nous pouvions boire Ensemble , aussi long-temps que durera sa gloire !

MOLIÈRE

Je ne vous ferai pas raison, Mes amis, car le lait est ma seule boisson.

Mais de vos vœux qu'il apprécie ,

Mon cœur ému vous remercie.

Vous allez tout à fait me rendre la santé !

CHAPELLE

S'il ne faut que de la gaîté, L'amitié la plus tendre, un peu d'ivrognerie...

LULLI

A me griser ce soir je suis bien résolu.

i88 MOLIERE AVEC SES AMIS.

LA FONTAINF.

Quand on est entre amis, on peut boire sans craindre ;

On n'a rien à cacher ; le cœur est tout à nu ;

On peut penser tout haut, et se parler sans feindre.

MOLIÈRE

Vivons toujours de la sorte entre nous. Mes bons amis , et
malheur aux jaloux Que notre union peut surprendre !

Nous sommes faits pour nous entendre, Pour nous estimer,
nous chérir, Pour jouir franchement des succès l'un de l'autre.

CHAPELLE

Oui, vers un noble but ensemble on peut courir. Si mon ouvrage est bon , doit-il gêner le vôtre ? De la gloire d'autrui ce qu'on pouvait ôter, A la sienne jamais on ne peut l'ajouter. C'est vainement qu'on y travaille.

LULLI

Sans doute; chacun a sa taille; Il faut savoir s'en contenter.

LA FONTAINE

C'est un pays fort grand que le Parnasse; Chacun y peut trouver sa place; Le tout est de la mériter.

DESPRÉAUX

Ces poètes fameux nos maîtres, nos modèles.

Furent des amis vrais , fidèles ; A Virgile , à Tibulle , Horace
était lié ;

SCENE XI

Si nous ne ressemblons à ces grands personnages

Par les talens, par les ouvrages,

Ressemblons-leur par l'amitié.

molière:.

Assuré de votre tendresse, Je dois vous demander des avis
éclairés;

Demain matin , vous entendrez ,

Mes amis , ma nouvelle pièce , Le Bourgeois gentilhomme ^ et
vous la jugerez.

Mais surtout point de complaisance.

DESPRÉAUX

Oh ! ce n'est pas là mon défaut , Tu le sais; tu seras critiqué
comme il faut. On attend cet ouvrage avec impatience.

LA FONTAINE

On parle aussi beaucoup du nouvel opéra De notre ami Lulli.

LULLI.

Bientôt on le jouera.

Ah ! per Dio ! c'est là , de la musique.

Vous l'entendrez; c'est un chef-d'œuvre unique. Enfin c'est du Lulli; c'est tout dire, cela. Vous mourrez de plaisir d'entendre mon Armide.

CHAPELLE

Et comment ? tu l'as donc refaite depuis peu ? On nous avait conté qu'un conseil trop rigide T'avait persuadé de la jeter au feu ?

LITLLF.

Au feu? mon bon ami! j'aurais brûlé ma gloire!

igo MOLIERE AVEC SES AMIS.

Mais tu ne sais donc pas l'histoire?

CHAPELLE

Non. Qu'est-ce?

LULLI

Hé! carinol je vais te la conter.

CHAPELLE

Soit. Mais commence-la par boire, Et nous boirons aussi, nous, pour mieux t'écouter.

LULLI

C'est la vérité pure ici que je vais dire.

MOLIÈRE

Allons, Baptiste, fais-nous rire.

LULLI

Rien n'est plus sérieux, ne crois pas plaisanter.

Tu sais que, par la maladie, J'ai manqué, l'autre hiver, de n'être plus en vie. Il vint un homme noir , tout auprès de mon lit , Me parler doucement; voici comme il me dit : Mon bon ami , pensez qu'il est bien nécessaire De faire voir à tous que vous êtes fâché

De tout le mal que vous avez pu faire; Se mêler d'opéra , c'est un très grand péché ; Le bon Dieu , voyez-vous ? s'en offense et s'en pique. Il veut que pour lui seul on fasse la musique.

On m'a conté que vous êtes l'auteur D'un opéra nouveau, superbe et magnifique;

Mon bon ami, c'est un malheur:

Ce qui s'est fait est fait, et je le dissimule; Mais, du moins, il n'est pas encor représenté.

SCENE XI. J

Donnez-le-moi, que je le brûle, Afin que vous mouriez avec tranquillité.

CHAPELLE

Eli bien ? tu l'as donné ?

LULLI

Sans cloute.

Pouvais-je refuser ?

CHAPELLE

Voilà ce qu'on m'a dit.

Et j'avais donc raison.

LULLI

Ecoute :

Je n'ai pas fini mon récit.

La santé me revint , mais non pas tout de suite. Quand je fus un peu mieux, le prince de Conti, (Comme il me fait l'honneur d'être mon bon ami) Son altesse un matin vint me faire visite.

Il me dit : Baptiste , entre nous , Avec ton beau talent tu me semblés bien bête

De t'être laissé mettre en tête De brûler ton Armide; hé! nous y perdons tous; Pauvre homme!... ils t'ont fait faire une grande

folie; Le roi même a daigné témoigner des regrets...

Paix, monseigneur, lui dis-je, paix;

Ne me grondez pas, je vous prie;

J'ai bien su ce que je faisais;

J'en avais une autre copie.

LA FONTAINE

Ah ! le fourbe !

MIGNARD

Le tour n'est pas mal inventé.

CHAPELLE

Allons, buvons à sa santé.

LA FONTAINE.

A la santé d'Armide.

MIGNARD.

Et de l'ami Baptiste.

DESPRÉAUX

Quel malheur c'eût été, si nous l'eussions perdu!

LULLI

Eh ! oui, si j'étais mort, cela m'aurait rendu Le caractère bien plus triste.

CHAPELLE

Eh ! sois triste plutôt d'en être revenu.

LULLI

Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

CHAPELLE

Aurais-tu ki manie.

Imbécile, dis-moi, de tenir à la vie?

LULLI

Hé I mais , dans ce moment, je l'aime assez , vois-tu !

SCENE XII

MOLIÈRE

Que me veut-on ?

LA FORÊT

C'est une jeune fille Qui voudrait vous parler.

CHAPELLE

Est-elle un peu gentille ?

LA FORÊT

Est-ce (ju'on prend garde à cela ?

Mais gentille ou non, elle est là Qui montre un chagrin véritable.

C'est la fille du jardinier , De Thomas, que Monsieur chassa le mois dernier...

MOLIÈRE

Mais ce n'est pas l'instant, quand nous sommes à table...

CHAPELLE

Au contraire, vraiment : tu seras plus traitable.

Plus indulgent; il faut la recevoir; Et d'ailleurs, nous serons fort aises de la voir.

Va, La Forêt, amène-la bien vite.

LA FORÊT

Vous l'ordonnez?... Entrez, petite.

Aut. contemp.

LULLI, MIGNARD, DESPRÉAUX, LA FONTAINE, CHAPELLE, LA FORÊT

ISAJJELLE déguisée en jarditière.

ISABELLE., avec beaucoup de timidité.

Messieurs... pardon... je n'ose... aurez-vous la bonté...?

LA FONTAINE

Elle tremble comme la feuille !

MIGNARD

Cette belle enfant-là mérite qu'on l'accueille !

LULLI

Elle est jolie, en vérité !

MOLIÈRE

Approchez-vous.

(Il se lève de surprise, et dit à part. }

C'est Isabelle!....

ISABELLE

Monsieur me reconnaît , j'espère ?

MOLIÈRE

Assurément.

Que voulez- vous , mademoiselle ?

Vous prenez mal votre moment !

ISABELLE

Etes-vous encore en colère ?

MOLIÈRE

Oui sans doute, j'y suis; j'y dois être toujours.

SCENE XIII

ISABELLE

C'est un malheur pour nous d'avoir pu vous déplaire; Ce n'est pas notre faute.

MOLIÈRE

Ah ! trêve de discours.

Quand j'ai pris mon parti, moi, je n'en reviens guère. Tout est dit entre nous.

CHAPELLE

Molière , qu'est cela ?

Est-ce ainsi qu'on reçoit cette belle enfant-là ?

MOL [ÈRE

De grâce, mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

CHAPELLE

Ne te fâche donc pas ; voyons , écoutons-la.

(Il se lève de table.)

Ma petite, comment vous nomme-t-on?

ISABELLE

Charlotte , A vous servir, monsieur.

LITLLI.

Elle n'est pas tant sottre.

CHAPELLE

Moi, je veux arranger l'affaire que voilà. Elle vient pour rentrer en grâce !

Son père eïit-il des torts, il faut qu'on les lui pass(\

ISABELLE, à Molière.

On vous a tourmenté de soupçons odieux Et de craintes imaginaires; Les médians et les (Mivieux,

Du bonheur qu'ils n'ont pas éternels adversaires, Pour nuire, pour brouiller font toujours de leur mieux.

MOLIÈRE

Non, non; ce qu'on m'a dit n'est que trop véritable.

Et j'ai sujet d'être fâché; Pour prix d'un sentiment qui ne fut point caché. Je prétendais de vous un sentiment semblable!

Votre cœur n'était point touché!

ISABELLE

O ciel !... pouvez-vous dire une chose pareille!

CHAPELLE

Allons ; prouvez-lui qu'il a tort.

MOLIÈRE

Mais.... la reconnais-tu d'abord?

C'est Isabelle.

CHAPELLE

Hé! oui, je le sais à merveille.

MOLIÈRE

Ah! tu le sais! vous êtes donc d'accord?...

ISABELLE, à Molière.

De ce duc espagnol qu'on croit si redoutable J'ai reçu ce matin le billet que voici;

Lisez. Vous serez éclairci ; Vous verrez de nous deux quel est le plus coupable.

MOLIÈRE

Que vois-je? De quels traits mon esprit est frappé! Ah ! combien l'on m'avait trompé !

Pardon , pardon , mon Isabelle.

SCENE XIII

MIGNARI).

Isabelle , dit-il !

MOLIÈRE

Oui , mes amis , c'est elle , Et que j'aime plus que jamais.

(Tous les convives se lèvent de table, et s'approchent de Molière et d'Isabelle.) MIGNARD.

Eh bien ! tout bas je me disais :

Mais j'ai vu quelque part cette aimable figure !

DESPRÉAUX

Vraiment! le tour n'est pas mauvais !

Bonsoir, mademoiselle.

LA FONTAINE

Oui, je la reconnais!

Toujours jolie, avec la plus simple parure !

LULLI

Molière, mon ami, tu n'es pas malheureux !

Us étaient brouillés tous les deux.

Grâce à mol, voilà la paix faite.

MOLIÈRE

Et pour toujours.

CHAPELLE

Je le souhaite.

Mais il faut me récompenser.

Belle Charlotte, oh! ça, peut-on vous embrasser?

MOLIÈRE

Le fripon songe à lui!

CHAPELLE

Voyez! j'ai tort peut-être?

ISABELLE

Ce m'est bien de l'honneur; je ne puis balancer.

(Chapelle s'avance pour l'embrasser ; mais elle se tourne du côté de Molière.)

Mais je croirais, autant que je puis m'y connaître.

Que ce serait plutôt par notre maître, S'il nous le permettait, qu'il faudrait commencer.

CHAPELLE

Ah ! c'est juste.

MOLIÈRE, en embrassant Isabelle.

Entre nous, jamais aucun nuage.

MIGNARD

Le meilleur de la fête est bien ce moment-ci , N'est-il pas vrai, Molière?

CHAPELLE

Et c'est là mon ouvrage.

LA FONTAINE, à Isabelle.

Mais vous, ne souffrez plus qu'ainsi Sur des soupçons il vous tourmente:

C'est votre directeur, il faut le respecter; Mais quelquefois aussi sachez lui résister. Si de lui désormais vous n'êtes pas contente. Vous avez des talens et vous êtes charmante. Ailleurs, quand vous voudrez, je vous fais débiter.

ISABELLE

Non, non, je vous suis obligée; Je n'aime pas le changement.

Je suis avec Molière à présent engagé^'.

SCENE XITI

Et je ne veux jamais rompre l'engagement.

MOLIÈRE

Non, non; jamais, après ce raccommodement.

ISABELLE

Je voudrais à ma mère en porter la nouvelle. Elle est dans la maison.

MOLIÈRE

Votre mère est ici?

ISABELLE

Oui ; je suis venue avec elle.

MOLIÈRE

Allons donc la trouver; je veux la voir aussi, Lui dire qu'entre nous il n'est plus de querelle. Venez.

ISABELLE

Adieu, messieurs.

CH APELLE

Hé! dites donc, la belle!

Et ce baiser qui doit me revenir?

ISABELLE

Oh ! je n'ai pas le temps , mon cher monsieur Chapelle ; Une autre fois faites-m'en souvenir.

CHAPELLE

La friponne! morbleu! qu'elle a de gentillesse!

(Isabelle sort avec Molière.)

lloo 3IOLIERE AVEC SES AMIS.

LA FONTAINE, : \IIGNARD, LULLI, CİL \PELLE, DESPRÉAUX, LA FORÊT

CHAPELLE

Notre souper n'est pas fini.

Molière est plein de sa tendresse.

Mais nous , buvons.

(Ils se remettent à table.)

Je suis fâché pour notre ami.

De voir qu'il perd du temps à cette fantaisie. De quoi s'avise- t-il d'être un amant transi? Est-on fait pour aimer, quand on a du génie?

LA FO >'TAI >E

Hé! mais, assurément, qui croirait vos propos Penserait que l'amour ne convient qu'à des sots.

Vous bornez beaucoup sa puissance; Quoique ce dieu souvent m'ait assez mal traité.

Ce n'est pas ainsi que je pense :

J'applaudirais à l'alliance

Du génie et de la beauté.

D ESP RÉ AUX

Cher La Fontaine, en vérité,

Vous avez peu de prévoyance!

Vous voulez qu'il l'épouse?... Hé!... ce sera bien pis; Songez combien l'hymen apporte de soucis.

SCENE XIV. *aoi*

CHAPELLE , qui commcDce à être ivre'

Despréaux n'a pas tort; cependant La Fontaine

A bien quelque raison aussi.

D'abord, remarquez bien ceci:

C'est que, quelque parti qu'on prenne, Dans le monde toujours
on est sûr d'enrager; On y trouve partout matière à s'affliger;
Garçon ou marié, même veuf, que de causes

De chagrin !

LULLI

Tu deviens profond.

LA FONTAINE

Mais seulement tu vois les choses Bien en noir.

CHAPELLE

Je les vois alors comme elles sont.

Car enfin, lorsqu'on songe aux misères humaines,

N'est-il pas vrai, mes chers amis?

Cela forme un tableau qui cause tant de peines!... Qu'en pensez-vous?

MIGNARD

Peut-on être d'un autre avis?

On ne voit qu'accidens.

LULLI

Qu'horreurs, que tragédies.

DESPRÉAUX

Que ridicules! que travers!

MIGNARD

Les complots des hommes pervers!

LA FONTAINE

Et des femmes les perfidies!

Les créanciers !

LULLL

Les maladies !

LA FONTAINE

Les médecins!

DESPREAUX.

Les mauvais vers!

LULLI

Le vin console un peu.

CHAPELLE

Sans lui pourrait-on vivre?

LULLI

Eh bien ! buvons - en donc.

MIGNARD

Versez, versez tout plein.

CHAPELLE

On n'a de bons momens que ceux où l'on est ivre.

LULLI

Hors le temps des repas, je suis toujours chagrin.

CHAPELLE

Moi, par exemple, puis-je avoir l'âme contente?

Nul travail obligé ne gêne mes loisirs;

Je fais des vers, je bois, je chante;

Je n'ai point à l'hymen asservi mes désirs; J'ai vingt mille
livres de rente, Bons amis, maîtresse charmante;

SCENE XIV. 20

Est-ce là du bonheur? sont-ce là des plaisirs?

LULLI

Je suis le dieu de l'harmonie!

Eh bien ! des mirmidons critiquent mes accords.

DESPRÉAUX

Et moi, morbleu, je vois, malgré tous mes efforts. Triompher le faux goût, la sottise ennemie! Et Cotin, près de moi, siège à l'Académie!

CHAPELLE

Je le dis franchement: je suis las de la vie.

LULLI

C'est une chose indigne, et qu'on ne peut souffrir.

CHAPELLE

Et cependant, voyez!... on a peur de mourir?

MIGNARD

Ah! si l'on avait du courage!

LA FONTAINE

Mais on est lâche, et l'on enrage.

Quand on pourrait sitôt de ses maux se guérir!

MIGNARD.

Ma foi!... ce serait le plus sage!

LA FORÊT, à part.

Quel diable de propos!... Parlent-ils tout de bon?

CHAPELLE

Si je trouvais un compagnon, Un seul, là, qui voulût me suivre!...

ai I G N A R D.

ïu n'en manqueras pas; moi, morbleu!

204 MOLIERE AVEC SES AMIS.

CHA.PELLE

Toi?

MIGNARD

Oui, moi.

Vous voilà déjà deux!... nous serons trois, ma foi. Touchez là.

LA FONTAINE

Mes amis, pourrais-je vous survivre?

LA FORÊT, a part.

Des gens d'esprit comme eux î ce que c'est que d'être ivre! Si je ne l'entendais, je ne le croirais point.

CHAPELLE

Sommes-nous des amis? moi, je pars de ce point. Si nous le sommes, il me semble Qu'il nous faut finir tous ensemble.

LA FORÊT, a part.

Je commence d'avoir, vraiment, quelque frayeur.

TOUS, à la fois.

Oui , tous ensemble.

LA FORÊT, a part.

Allons vite avertir Monsieur.

(Elle sort.) LA FONTAINE.

Vous savez qu'aux vivans on conteste leur gloire; Sont -ils morts? on devient juste envers leur mémoire. Faisons taire l'en-vie; et de notre destin Jouissons au plus tôt, tous tant qu'ici nous sommes; Soyons tous morts demain matin; Demain matin nous serons de grands honnnes.

SCÈNE XV. 20

DESPRÉAUX

La Fontaine a raison. Il a bien péroré.

CHAPELLE

S'il faut qu'un de nous s'en dédisse.

Je le tiens |3our déshonoré.

LULLI

Pour déshonoré , soit.

MIGNARD

La nuit nous favorise.

LULLI

La rivière n'est qu'à cent pas.

Allons exécuter cette noble entreprise; Je marche le premier.

LA FONTAINE

Nous ne te quittons pas.

CHAPELLE

Pour la dernière fois, encore une rasade.

LULLI

Oh! nous ne risquons rien de boire à nos santés. Aucun de nous jamais ne sera plus malade.

LA FONTAINE, MIGNARD, LULLI, CHAPELLE, DESPRÉAUX, MOLIERE, LA FORÊT

MOL! KRE.

Mes amis, on m'apprend ce que vous projetez.

206 MOLIERE AVEC SES AMIS.

DESPRÉAUX

Molière nous manquait; bon! il sera des nôtres.

MOLIERE

Mais devais-je être instruit par d'autres?

CHAPELLE

Nous comptons bien l'aller chercher!

Vraiment, nous aurions eu trop à nous reprocher De ne pas
t'emmener dans un pareil voyage, Mon bon ami!...

Comment! je vous en voudrais fort!...

Je dois partager votre sort.

MIGNARD

Moi, je l'ai toujours dit: Molière a du courage.

CHAPELLE

Vous voyez bien qu'il est de notre avis.

MOLIÈRE

Comment donc! si j'en suis?... il n'est rien de plus sage. Rien de plus admirable... Ecoutez, mes amis; Je sais un bon moyen d'assurer notre gloire,

De vivre à jamais dans l'histoire; Mourons avec éclat; mourons en plein midi; Demain, aux yeux de tous, faisons ce coup hardi;

Laissons l'exemple mémorable De poètes, d'amis, morts ensemble à dessein; Et terminons une vie honorable

Par la plus honorable fin.

LTFLLI.

A mourir en public j'ai quelque répugnance.

SCENE XV

Bon ! tu n'y penses pas; cela vaudra bien mieux.

Vois notre troupe qui s'avance Le calme sur le front, la gaîté dans les yeux,

Parmi les flots d'un peuple immense, Fixant sur nous ses regards curieux !

I^a scène sera magnifique.

CHAPELLE, à Molière.

Ce sera la dernière, ami, que tu joLİras.

Elle sera, parbleu! dans le genre héroïque.

MIGNARD

Il a, ma foi! raison; et nous n'y pensions pas.

DES PRÉ AUX

Nous perdions tout le fruit d'un si noble trépas.

MOLIÈRE

N'est-ce pas? A demain remettons la partie.

CHAPELLE

A demain.

OESPRÉ AU X.

A demain.

L U L L I , .i Molière.

Tu saurais bien prêcher.

En attendant le jour, souffrez que je vous prie.

Mes bons amis, d'aller tous vous coucher. Alexandre dormait la nuit d'une bataille.

LU LLL

C'était un bon vivant, et qui faisait ripaille.

uo8 MOLIERE AVEC SES AMIS.

CHAPELLE

C'était un très grand homme! il aimait le bon vin.

MI GN AR D

Imitons Alexandre.

DESPRÉAUX

Adieu, jusqu'à demain.

MOLIÈRE

Allez vous reposer... Holà! Lesbin, La Brie, Conduisez ces messieurs dans leur appartement.

CHAPELLE

Fort bien. Allons tout doucement.

Car je me trouve un peu la visière obscurcie. Bonsoir, Molière.

DESPRÉAITX.

Adieu.

LULLI

Bonsoir, mon cher ami.

(Ils sortent tous quatre, avec La Forêt et les domestiques qui les éclairent.)

SCENE XVI. ^h>.Of

Il faut que pour Mignard j'achève cet ouvrage. Je lui sais des char-
grins... Près de monsieur Colbert, Il soupçonne en secret que
quelqu'un le dessert; Quelque rival jaloux que son talent efface,
Plus courtisan que lui, s'occupe à lui ravir Les faveurs, les
travaux... Je voudrais le servir.

Consoler au moins sa disgrâce.

Pour cela je songe à finir

Mon poème du Val-de-Grâce.

Reprenons-le. — Voyons. — De mon illustre ami J'ai peint les
nobles traits dans des vers que voici : « Les grands hommes , Col-
bert , sont mauvais courtisans, « Peu faits à s'acquitter des de-
voirs complaisans; « A leurs réflexions tout entiers ils se
donnent, « Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent. « L'é-
tude et la visite ont leurs talens à part. « Qui se donne à la cour se
dérobe à son art. « Un esprit partagé rarement s'y consomme; «
Et des emplois de feu demandent tout un homme '.» Monsieur
Colbert, je pense, entendra ce discours; Je lui pourrai donner ces
vers sous peu de jours; Là, du dôme nouveau j'ai vanté la
merveille.

Surtout la fresque de Mignard, Admirable travail, vrai chef-
d'œuvre de l'art...

LA. FONTAINE, qui s'est éveillé.

M'y voici. Je les tiens.

La Fontaine s'éveille !

Vers du popiie du Val-clc-Crdce , de Molière

Aut. contemp. i4

LA FONTAINE

Je me sens inspiré.

MOLIÈRE

Je crois qu'il fait des vers!

LA FONTAINE

Hier dans les grandeurs, aujourd'hui dans les fers! « L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste. « Le sage v vit en paix, et méprise le reste; « Content de ses douceurs, errant parmi les bois, « Il regarde à ses pieds les favoris des rois...

(La Fontaine se tait un moment.) MOLIÈRE.

Ah! ne laissons pas échapper Ces vers que sa facile veine Produit sans travail et sans peine ; Je ne crois plus mes vers dignes de m'occuper. Quand je peux recueillir ceux que fait La Fontaine.

(Il met de côté son poème , et copie les vers que La Fontaine récite.)

LA FONTAINE, dans l'enthousiasme , et comme un poète qui compose.

« Content de ses douceurs, errant parmi les bois,

« Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;

« Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
« Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
« Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
« Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour '. »

r. Vers de Philémon et Baucis , de La Fontaine, ainsi que les quatre jirécédens qui sont guillemettés.

SCENE XVII

M O L I È R E j après avoir copié ces vers.

Ah! mon ami, quels vers!... quel dieu te les inspire?

LA FONTAINE

Ah! te voilà, Molière?... eh! oui, dans cet instant^ J'ai fait là quelques vers.

MOLIERE, lui offrant le papier sur lequel ils sont écrits.

Très beaux ; veux-tu les lire?

Je les ai copiés moi-même, en t'écoutant.

LA FONTAINE, après avoir lu.

Mais ils ne sont pas mal ; j'en suis assez content,

MOLIERE

Assez content?... pas mal?... et moi, je les admire. On redira long-temps, mon ami, ces vers-là. On les perdait sans moi. Je suis fier de cela.

LA FONTAINE

Tu te moques de moi, je pense, ou tu veux rire.

Je ne me moque point, mon cher ami; crois-moi, Tous tes imitateurs resteront loin de toi.

SCÈNE XVII

MOLIÈRE, LA FONTAINE, ISABELLE qui a quitté son habit de jardinière.

ISABELLE

Mais quelle est donc cette folie.

Et que nous a dit La Forêt?

Comment peut-on former un semblable projet?

■lia MOLIERE AVEC SES AMIS.

MOLIÈRE

Ah î chose qu'on projette est loin d'être accomplie.

LA FO]SrTAI]\E.

Où sont tous nos amis?

MOLIÈRE

Mais ils dorment, je croi, En attendant l'instant fatal, l'heure
dernière... LA F o :y T A 1 > E.

Hél quel ton prends-tu là, Molière?

Ton air me cause de l'effroi.

MOLIÈRE

Tu ne te souviens pas de leur projet?

LA F O :N T A I ZV^ E.

Hé! quoi?...

Ah! oui, je me rappelle, il est vrai, quelque chose; Le propos
n'était pas sérieux, je suppose,

MOLIÈRE

Pourquoi non, s'il vous plaît? Quant à moi, j'ai promis De ne
pas quitter nos amis.

Je les suivrai.

MOLIÈRE, LA FONTAINE, ISABELLE, LA FORÊT

LA FORÊT

Entendez-vous, monsieur, ces longs éclats de rire? Monsieur
Lulli saute, chante, s'admire; Il réveille tous vos amis Qui

n'étaient qu'à peine endormis; Les uns sommeillaient sur des chaises.

Un autre sur un lit, l'autre dans un fauteuil;

Monsieur Lulli leur conte cent fadaises, Et ne veut pas souffrir qu'ici l'on ferme l'œil.

MOLIÈRE

Eh! bien, allons les voir; mais les voici, je pense.

SCÈNE XIX

MOLIÈRE , LA FONTAINE , ISABELLE , LA FORÊT, CHAPELLE, LULLI, MIGNARD , DESPRÉAUX.

LULLI

Oui, ma foi, je vous dis que le séjour d'Auteuil Me donne de génie une grande abondance;

J'ai fait en impromptu les plus beaux airs de danse !

Que diable!... voulez-vous dormir jusqu'à demain?

(Il chante , et danse comiquement.) CHAPELLE.

Comment dormirions-nous, quand tu nous fais un train..

MOLIÈRE

Hé quoi! déjà, messieurs? vous faites diligence.

CHAPELLE

Que dit-il?

MOLIÈRE

Venez-vous accomplir vos projets?

La Fontaine et moi, sommes prêts.

LA FONTAINE

Doucement.

MOLIÈRE

Cependant l'heure n'est pas venue; Nous devons attendre le jour.

DESPRÉAUX

Ah! oui, vraiment!... Tantôt d'une âme résolue Nous parlions de finir tous nos maux sans retour... Qui nous a pu donner une idée aussi folle?... C'est Chapelle, c'est lui.

CHAPELLE

Moi? non. Sur ma parole.

De cet affreux conseil je ne suis point l'auteu'r. Finir mes jours dans l'eau!... je l'ai trop en horreur!..

LULLI

Seulement d'y penser je tremble.

MIGNARD.

c'est un grand bonheur, ce me semble,

SCENE XIX. II

De nous être à temps ravisés!

MOLIÈRE

Un court sommeil vous a quelque peu dégrisés ; Je le vois.

CHAPELLE

Sur ma foi, ce serait grand dommage Que des gens comme nous prissent un tel parti! Quel chagrin au Parnasse on en eût ressenti!

Molière a pour nous été sage!

LULLI

Hé! sans lui la musique allait faire naufrage!

LA FONTAINE, à Lulli.

Fripon, tu nous aurais quittés dans le chemin.

CHAPELLE

Ne nous pressons pas trop de faire le voyage; Remettons le départ, toujours, au lendemain.

LULLI

Mais surtout le trépas nous serait bien précoce, Quand nous sommes tout près de danser à la noce.

MIGNARD

A la noce? et de qui?

LULLI

La voyez-vous rougir.

Notre petite jardinière?

C'est elle qui, bientôt, nous donne ce plaisir.

Il est vrai, mes amis; au gré de mon désir, La mère d'Isabelle, accueillant ma prière.

liG MOLIERE AVEC SES ^VMIS. SC. IX. Vient de combler mes vœux, et veut bien consentir...

LA FONTAINE

Je fais mon compliment à madame Molière.

ISABELLE

Avec transport je le reçois.

Je sens combien ce nom est glorieux pour moi; Et de le porter je suis fière.

DESPRÉAUX

Nous voilà réveillés, et pour toute la nuit; Tiens, Molière, à présent, lis-nous ta comédie.

MOLIÈRE

Non, mes amis, non pas à présent, je vous prie;

Allons ce soir nous mettre au lit.

Demain vous serez mieux en état de m'entendre. Mais de cette soirée au moins souvenez-vous. Gardez- vous par le vin de vous laisser surprendre, Et de former jamais des projets aussi fous.

LA FONTAINE

Il est vrai; c'est une folie Dont peut-être après nous un jour on parlera.

Mais voici ce qu'on en dira :

Molière avait souffert cruelle maladie;

Heureusement il s'en tira;

Ses meilleurs amis le fêtèrent;

En le fêtant, ils s'enivrèrent.

L'amitié nous excusera.

SUR LE SUJET ET SUR LA PIECE

« vj'est, dit M. Andrieux, un pi'oblème historique qui ne sera jamais décidé, de savoir si le fameux souper d'Auteuil est un événement réel ou un conte fait à plaisir.

« Grimarest, dans la *Pie de Molière*; Monchesnai, dans son *Bolœana*, rapportent cette anecdote comme très certaine. Voltaire la rejette parmi ces historiettes qui ne méritent aucune créance. Racine le fils, qui, dans son enfance et dans sa jeunesse, avait beaucoup vu et connu Boileau, dit positivement dans ses mémoires sur la vie de son illustre père : « Ce " fameux souper, quoique peu croyable, est très véritable.... ' < Mon père heureusement n'en était pas... Boileau a raconté « plus d'une fois cette folie de sa jeunesse. »

« Ce témoignage de Racine le fils doit paraître de quelque poids. On peut croire, et il est probable, quoiqu'il ne le déclare pas expressément, qu'il avait lui-même entendu de la bouche de Boileau le récit de cette extravagance. Il n'y avait point alors de cafés; les bourgeois honnêtes, et même les jeunes gens des plus nobles familles, allaient au cabaret; on y contractait l'habitude de boire avec profusion; s'enivrer n'était point une honte; au contraire, ou en faisait gloire: c'était la mode.

" Il n'est donc pas impossible que des hommes, même du

218 NOTICE HISTORIQUE

]icmier ordre , aient donné une fois dans ce travers commun de leur tems; et, une fois ivres, qui peut dire jusqu'où l'absence de la raison a pu les entraîner ?

« Mais on peut prendre sur la vérité de l'aventure le parti qu'on voudra. Il suffisait que l'histoire ou le conte fût venu jusqu'à nous par tradition, pour qu'il fût permis de s'en emparer, et de mettre cette folie sur la scène.

« Le public s'est prêté à la supposition , si c'en est une. Il faut donc que la représentation n'ait rien offert de trop invraisemblable. Ce sujet présentait de grandes difficultés par le contraste entre le burlesque de l'aventure , et la dignité des principaux personnages; mais il me semble, et je crois pouvoir le dire, d'après le succès qu'a obtenu ce petit ouvrage; il me semble que j'en suis venu à bout assez heureusement.

« Un critique, qui ne se piquait pas de politesse, imprima qu'en voyant ma comédie , il avait cru voir une orgie faite aux Porcherons par des crocheteurs et des cochers de place. Je demande comment le public aurait supporté un pareil travestissement des hommes qu'il est accoutumé à révéler et à admirer le plus? de Molière, de La Fontaine, de Boileau? y aurait-il eu assez de sifflets pour punir l'auteur qui se serait permis une semblable profanation ?

« La plupart des autres journalistes remarquèrent , au contraire, que le mérite de la pièce consistait dans la vérité. « Ce « n'est plus une comédie , disait l'un d'eux ; c'est l'action elle-même dont on croit être témoin. » Je me suis en effet appliqué surtout à produire, si je le pouvais, cette illusion; j'ai voulu montrer aux spectateurs quelques-uns de nos plus grands hommes tels que je me les suis souvent représentés. Molière, grave, sérieux, fo«;fwy;/a?t7/;- , homme d'une raison

profonde, d'une âme élevée; La Fontaine, simple et bon, tendre et reconnaissant, nourri de la lecture de Platon, et aussi philosophe que son ami, le premier des poètes comiques; Boileau , sévère , quelquefois cruel aux mauvais auteurs , mais franc et loyal , poli dans la conversation , et imitant de bonne grâce la manière de la cour, où il était bien accueilli par le roi lui-même.

Un de ses intimes amis avait mis cette inscription au bas de son portrait : Moriim lenitate et versiaun dicacitatc œquè insi^nis.

» J'ai voulu peindre dans Chapelle l'aimable épicurien, l'homme amoureux de son indépendance, et ne songeant qu'à se divertir; d'ailleurs sincèrement attaché à Molière qu'il admirait. Il y a une lettre de Chapelle dans laquelle il écrit à son ami : Grand homme ! titre que ceux qui le méritent le mieux reçoivent rarement pendant leur vie. Dans cette même lettre, en lui parlant de la peine qu'avait Molière à maintenir la bonne intelligence entre trois femmes qui vivaient chez lui, il le compare à Jupiter tourmenté par les querelles des déesses.

« Quant à LuUi, il est le comique de la pièce. Sa gaîté bruyante est poussée jusqu'à la charge; il était, en effet, le bouffon de cette illustre société ; c'était lui à qui Molière disait : J lions , fais-nous rire ; et l'on sait que, tout secrétaire du roi qu'il était, il joua et chanta, dans les intermèdes du Bourgeois gentilhomme , le rôle du muphti , et se fit inscrire parmi les acteurs et chanteurs , sous le nom factice de il signor chiacchievome (/e hâbleur, le diseur de balivernes.)

« ■ J'ai rapproché l'un de l'autre différens événemens qui , dans la réalité , ont été séparés par un intervalle de plusieurs années. Ainsi, la disgrâce de Fouquet est plus ancienne de dix ans que la composition du Bourgeois gentilhomme , etc.... Mais on sait «pie ces légers anachronismes sont permis au liiéâtre.

'< J'ai fait usage, pour écrire cette comédie, de vers libres , ou de toute mesure, et voici le motif qui m'a déterminé.

" J'avais à faire parler des poètes, et de grands poètes. Si j'avais employé des vers alexandrins , on aurait pu croire que

j'avais eu la prétention de les faire parler comme ils ont écrit; et en m'accusant de présomption, on n'eût pas manqué d'ajouter qu'on ne retrouvait point du tout leur style dans mes vers. D'un autre côté, quelle apparence qu'on puisse mettre en scène de pareils hommes et les faire dialoguer en simple prose! La folie même du sujet, l'exaltation des têtes pendant le souper, et les détails convenables à la situation, semblaient appeler la poésie. Dans cette alternative, quoique le maître de philosophie dise fort bien à M. Jourdain qu'il n'y a, pour s'exprimer, que le vers ou la prose, j'ai pris un parti moyen, j'ai choisi un rythme qui n'est ni le grand vers (j'y trouvais trop de danger), ni l'humble prose qui ne me semblait pas assez relevée pour de tels personnages.

'< En m'occupant de ces grands hommes qu'on aime presque autant qu'on les admire, en essayant de les peindre, pour ainsi dire, en déshabillé, j'écrivais les voir; je me croyais moi-même sous leurs yeux; j'éprouvais un sentiment de respect, et je cherchais si je pourrais mériter qu'ils daignassent sourire à ces faibles esquisses de leurs figures vénérables.

« J'ai cru faire une chose utile et honorable aux lettres, en montrant, par de si grands exemples, qu'il n'est pas vrai, quoi qu'on en dise, que la jalousie et la haine divisent toujours les hommes qui courent ensemble cette noble carrière. Les génies supérieurs aiment à se rendre justice réciproquement; ils s'honorent l'un l'autre, parce qu'ils s'apprécient; et ils sont au dessus de ce vice trop ordinaire de l'humanité, parce qu'ils sont au dessus du commun des hommes.

SUR MOI-JERE AVEC SES AMIS. uui

'< Cette comédie m'a valu des éloges auxquels j'ai été très sensible ; plusieurs jeunes gens m'ont dit qu'ils en avaient été vivement émus; qu'elle leur avait fait une impression assez forte pour qu'ils crussent voir en effet , vivans et agissans , les poètes fameux qui y sont représentés.

« Un de nos meilleurs littérateurs, écrivain et orateur distingué, homme qui a montré dans les fonctions publiques, un caractère respectable de sagesse, de modération et de désintéressement qui ne s'est jamais démenti, a mis pour moi le comble au succès de ce petit ouvrage, en disant, dans les notes historiques qu'il a placées en tête de son édition de Boileau , la meilleure qu'on ait donnée jusqu'à présent des œuvres de ce classique : « Ce Souper cV Auteuil a été mis sur la scène fran- « çaise par un héritier du bon goût et du bon esprit de ces « convives. »

En effet, comme le dit M. Andricux, Grimarest rapporte , avec beaucoup de détails , l'anecdote du suicide projeté de compagnie à un souper qui eut lieu à Auteuil, chez Molière, par quelques-uns de ses amis , qui étaient Chapelle , Jonsac , Nantouillet, LuUi, Despréaux, et quelques autres; La Fontaine ni Mignard n'en faisaient pas partie comme la pièce le suppose. Molière, voyant qu'ils voulaient se divertir toute la nuit, s'excusa sur l'état de sa santé qui ne lui permettait pas une semblable veillée, et il voulut se retirer avec Baron encore enfant. Mais ils l'obligèrent à le leur laisser; et après avoir pris son lait devant eux, il alla se coucher.

«Les convives se mirent à table, dit Grimarest ; les commencemens du repas furent froids : c'est l'ordinaire entre gens qtii savent ménagerie plaisir; et ces messieurs excellaient dans cette étude; mais le vin eut bientôt l'éveillé Chapelle et le

tourna du côté de la mauvaise humeur. Chapelle se plaignit de Molière, sur ce que celui-ci était de l'opinion qu'il était obliجي de venir s'enivrer tous les jours chez lui. La troupe, continue Grimaire, presque toute ivre, approuva les plaintes de Chapelle; on continua de boire; insensiblement on changea de discours. A force de raisonner sur les choses qui font ordinairement la matière de semblables repas , entre gens de cette espèce, on tomba sur la morale vers les trois heures du matin. Que notre vie est peu de chose! dit Chapelle, qu'elle est remplie de traverses ! etc. Ici il fit un discours pour prouver les inconvénients de la vie. Les compagnons l'approuvent, et tous acceptent la proposition qu'il leur fit d'aller se jeter dans la rivière pour que leur mort fasse du bruit. Baron courut avertir du monde et réveiller Molière qui fut effrayé de cet extravagant projet, parce qu'il connaissait le vin de ses amis. Pendant qu'il se levait, les convives avaient gagné la rivière, et s'étaient déjà saisis d'un petit bateau pour prendre le large , afin de se noyer en grande eau. Des domestiques et des gens du lieu furent promptement à ces débauchés qui étaient déjà dans l'eau, et les repéchèrent. Indignés du secours qu'on venait de leur donner, ils mirent l'épée à la main , coururent sur leurs ennemis, les poursuivirent jusque dans Auteuil , et les voulaient tuer. Ces pauvres gens se sauvent la plupart chez Molière, qui, voyant ce vacarme, dit à ces furieux : '< Qu'est-ce « donc, messieurs, que ces coquins-là vous ont fait? Comment, « morbleu, dit L..., qui était le plus opiniâtre à se noyer, ces « malheureux nous empêcheront de nous noyer? Écoute, mon « cher Molière, tu as de l'esprit; vois si nous avons tort : fati- « gués des peines de ce monde, nous avons fait dessein de passer dans l'autre pour être mieux; la rivière nous a paru le « plus court chemin pour nous y rendre; ces maraudeurs nous

SUR MOLIERE AVEC SES AMIS. uaS

« l'ont bouché. Pouvons-nous faire moins que de les en punir? » — Comment! vous avez raison, répondit Molière. Sortez << d'ici, coquins, que je ne vous assomme, dit-il à ces pauvres '< gens, paraissant en colère. Je vous trouve bien hardis de « vous opposer à de si belles actions. » Ils se retirèrent marqués de quelques coups d'épée.

'< Comment! messieurs, poursuivit Molière, que vous ai-je « fait pour former un si beau projet sans m'en faire part ! Quoi ! « vous voulez vous noyer sans moi ? Je vous croyais plus de « mes amis. — Il a , parbleu ! raison , dit Chapelle; voilà une '< injustice que nous lui faisons. Viens donc te noyer avec '(nous. — Oh! doucement, répondit Molière, ce n'est point " ici une affaire à entreprendre mal à propos ; c'est la dernière « action de notre vie, il n'en faut pas manquer le mérite. On « serait assez malin pout lui donner un mauvais jour, si nous « nous noyions à l'hcTire qu'il est ; on dirait à coup sûr que n nous l'aurions fait la nuit, comme des désespérés, ou comme «des gens ivres ; saisissons le moment qui nous fasse le plus « d'honneur , et qui réponde à notre conduite. Demain , sur les « huit à neuf heures du matin , bien à jeun et devant tout le « monde, nous irons nous jeter, la tête devant, dans la ri- « vière. — J'approuve fort la raison, dit N..., et il n'y a pas « le plus petit mot à dire. — Morbleu ! j'enrage, dit L..., Mo- '< Hère a toujours cent fois plus d'esprit que nous. Voilà qui « est fait, remettons la partie à demain, et allons nous court cher , car je m'endors. " Sans la présence d'esprit de Molière , il serait infailliblement arrivé du malheur , tant ces messieurs étaient ivres et animés contre ceux qui les avaient empêchés de se noyer.

»

On voit, par ce récit, que cette orgie des amis de Molière n'était point nue débauche de Porcherons digne des croche-

i-ili NOTICE HISTORIQUE

teurs , comme l'a dit Geoffroy. Nous avouons que l'autorité de Grimarest ne nous paraîtrait pas suffisante pour la vérité de cette aventure , si Racine le iils ne l'avait appuivée. Peut-on au juste savoir ce qui est vraisemblable ou ce qui ne l'est pas? Et n'avons-nous pas mille exemples de l'exaltation des idées produite par l'ivresse du vin? L'opinion de Voltaire sur ce sujet ne nous paraît pas suffisante pour révoquer la chose en doute, et M. Andrieux a dû se croire autorisé à prendre l'événement pour constant. Seulement il serait à désirer qu'il eût fait durer l'action plus long-tems. Il suffit poiui' un auteur dramatique qu'un fait soit possible pour qu'il ait droit de s'en emparer. Le théâtre n'est pas obligé à la vérité rigoureuse comme l'histoire.

M. Andrieux a fait plus d'honneur à Lulli qu'il ne l'a mérité, en lui faisant jouer un rôle important dans sa comédie. Sans parler de ses mœurs qui étaient très mauvaises , il aimait à l'excès le vin et l'argent. Ses opéras sont tout à fait oubliés depuis près de cent cinquante ans, et l'on s'en moquerait s'ils paraissaient aujourd'hui. On prétend que c'est lui que Boileau avait en vue dans ces vers énergiques.

Eii vain . par sa grimace , un bouffon odieux

A table nous fait rire et divertit nos yeux ;

Ses bons mots ont besoin de farine el de plâtre :

Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,

Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

Cependant ce personnage est toujours celui qui divertit le plus l'assemblée quand on joue la pièce. A la vérité , M. Andrieux , comme de raison , s'est bien donné de garde de laisser soupçonner qu'il eût tant de vices. L'anecdote du confesseur, qui lui avait fait brûler une double copie d'opéra , est vraie et attestée.

Mignard était un célèbre peintre de portraits, né à Troyes, et qui fit un long séjour à Rome. Il fit dans cette ville le portrait de saint Charles-Uorromée , au moyen du cadavre d'un capucin qu'on lui procura. Son talent consistait à saisir, non seulement la ressemblance, mais encore à faire connaître le caractère des personnes qui se faisaient peindre : c'est le comble de l'art. Louis XIV lui ayant fait faire son portrait, lui dit : « Vous me trouvez vieilli ? » Mignard , naturellement courtisan et habitué à ne laisser échapper aucune occasion de dire des choses flatteuses ou ingénieuses , lui répondit : « Il est vrai , » Sire , que je vois quelques campagnes de plus sur le front de « votre majesté. » Une autre fois Louis XIV ayant entendu un seigneur appeler cet artiste Mignard tout court, lui dit : « Je «l'appelle monsieur Mignard. » — Sire, repartit celui-ci qui « était présent, je ne m'offense point de la suppression du mot « de monsieur ; "voilà trente ans que je cherche à le faire oublier. » Mignard fut nommé premier peintre du roi après la mort de Lebrun. Il avait une douceur de caractère attirante, un esprit agréable ; et ces qualités , jointes à des talens supérieurs, lui firent d'illustres amis, tels que Chapelle, Boileau, Molière et Racine. Ainsi, c'est bien à tort que Geoffroy a dit que ce peintre était déplacé dans sa société de gens de lettres. Mignard avait quatre enfans, dont

une fille fort belle, nommée Catherine, qui lui servait de modèle quand il voulait peindre une grâce ou une muse. Cela n'était guère convenant ni moral. Cette même fille n'épargna rien pour illustrer la mémoire de son père, à qui elle fit élever un superbe mausolée.

Nous ne dirons rien des autres personnages , Chapelle et Boileau , qui sont assez connus.

La demande que fait La Fontaine , scène lo , relativement à Bnruch ; l'avertissement qu'on lui donne sui- un de ses bas qui

Aut. conteinp. 1 5

226 NOTICE HIST. SUR MOLIERE, etc.

est à l'envers, même scène; le trait de la copie d'opéra dont Lulli n'a point pai'lé à son confesseur, scène ii : tout cela est historique ou anecdotique.

Lorsque Molière avec ses amis fut joué pour la première fois , ce fut Fleurv qui remplit le rôle de Molière ; M. Saint- Fal repré-senta La Fontaine; M. Damas, Boileau; M. Baptiste aîné. Cha-pelle; Caumont, Mignard; M. Michot, Lulli; mademoiselle Vol-nais , Isabelle ; et mademoiselle Devienne , La Forêt.

VJTEOFFROY a beaucoup maltraité cette petite pièce, et l'in-décence de sa critique nous empêche de la rapporter en entier. Il prétend i[\il fallnit laisser an vaudeville Vanedocte dont M. An-drieux s'est emparé. Et nous pensons, nous, au contraire, qu'on ne devrait jamais permettre que nos grands hommes littéraires ou politiques fussent mis sur la scène du vaudeville. C'est peut-être, dit-il encore, manquer d'égards pour les héros de notre litté-rature que de nous les présenter ivres. C'est un spectacle plus hu-

miliant que comique, de voir les cojyphées de la redson humaine déraisonnant comme une troupe d'ii'rognes. Il ne faut pas beaucoup de jugement et de délicatesse , pour sentir l'indécence de transformer la retraite de Molière à Auteuil , en un cabaret des Porcherons. *

D'abord Geoffroy aurait du dire seulement, quelquesuns des héros de notre littérature et des coryphées de la raison humaine , puisqu'il n'y a dans le Souper d' Auteuil que Molière, La Fontaine et Boileau de remarquables, et que Molière même ne s'enivre pas; Mignard, Chapelle et LuUy ne sont pas des personnages véné-

' V'ovcz le reste de la phrase dans la notice Instoriaue.

râbles , ni à mettre sur la même ligne que les .lutres , ' ensuite il n'y a pas un si grand mal à ce que des hommes que , malgré leurs talens , la religion ni l'ordre social n'obligent pas à révéler, soient représentés dans une circonstance particulière de leur vie et dans leur intimité.

Quant à l'ivrognerie , elle était de leur siècle , et c'était un reste des habitudes privées de nos ancêtres ; elle était presque une marque de la bonhomie des mœurs et des caractères ; et si l'élégance et la recherche lui ont succédé, nous n'en sommes pas devenus meilleurs pour cela. Dans le tems où l'on s'enivrait , il y avait moins de dissimulation et de fausseté. Alors on était buveur et gai , aujourd'hui nous sommes gourmands et politiques ; nous donnons de grands repas à grands frais apprêtés , où l'on est gêné par la contrainte de la représentation. Les hôtes et les convives s'y tiennent dans une réserve diplomatique, qui ne se dément pas même au dessert, et qui ne paraît s'éclipser quelques

momens que pour faire place à une gaîté de commande. Le Champagne et le Frontignan, versés à petits verres, n'y font pas même naître une pointe d'abandon.

Au siècle de Louis XI\ , l'ivrognerie n'était point incompatible avec un rang élevé ni un grand talent. Pour remonter plus haut , nous la voyons chantée dans toute l'antiquité ; et qu'était-ce qu'Anacréon et Horace, sinon des ivrognes pleins de génie, qui devaient peut-être même leurs inspirations au A'in ? Galien a établi en précepte de s'enivrer au moins une fois par mois : or, pourquoi quelques grands poètes ne l'auraient-ils pas suivi ? Et , si le proA^erbe in viuo ve-

rit as est juste, peuvent -ils perdre à être représentés ivres ? Leur esprit n'en a que plus de brillant , • ils nous montrent alors leur âme toute entière , et leur génie n'en est pas abruti.

S'il fallait encore chercher d'autres exemples, nous en trouverions chez nos voisins. Ne sait -on pas que les plus grands hommes de l'Angleterre sont, depuis des siècles, dans l'habitude de se livier de tems à autre à des excès bachiques ? Fox et Pitt se délassaient des débats parlementaires et des travaux ministériels et oratoires , en vidant presque tous les soirs , avec leurs amis , nombre de bouteilles de Bourgogne et de Champagne ; mais leur ivresse n'était point gaie , c'était là ce qu'elle avait de fâcheux.

D'ailleurs ce souper d'auteurs n'est point une orgie préméditée , et les célèbres personnages qui s'y sont rassemblés ne s'enivrent que par entraînement.

Geoffrov dit aussi que le peintre Mignard et le musicien Lulli sont déplacés dans une société de gens de lettres. 11 faut bien avoir envie de chicaner un auteur pour faire une pareille observa-

tion , comme si des hommes supérieurs dans divers genres d'arts, de sciences, ou de littérature ne pouvaient pas se trouver ensemble! Au total , Geoffi'oy convient que la pièce de M. Andrieux renferme des mots heureux , Ae jolis -vers agréablement tournés, de Xesprit et toujours de Vesprit, et il s'écrie: Quel pauvre éloge pour un poète comique!... Hélas ! c'est beaucoup encore que de l'esprit dans une pièce de théâtre , et il y a aujourd'hui beaucoup d'auteurs qui n'ont ni esprit ni comique. Chénier, dans son Tableau de la littérature , juge ainsi la pièce. <■ C'est à

230 EXAMEN

« Molière que M. Andrieux rend hommage; une intrigue « légère , mais intéressante, anime la pièce, égayée sou- « vent par les distractions du bon La Fontaine, et par « les saillies plaisantes de Lulli. Le ton de cet ouvrage « et du précédent, et le choix heureux du sujet, de- » vraient éclairer quelques auteurs modernes , qui , « n'ayant pas étudié les convenances du théâtre , y pré- « sentent des écrivains médiocres comme des talents su- « périeurs , ou, ce qui est pire encore , y travestissent, « sans le vouloir, des hommes supérieurs en hommes « médiocres , et vont jusqu'à leur prêter l'ignoble esprit « des calembours. »

Pour nous , nous pensons qu'on peut quelquefois faire une jolie comédie sans qu'on y trouve positivement un plan , une intrigue , des situations et des caractères. Il ne faut considérer celle de M. Andrieux, que comme un enchaînement de scènes épisodiques , dont le mérite consiste principalement dans la richesse des détails qui sont liés ensemble par un fil léger. L'auteur a esquissé avec beaucoup de grâce quelques-uns des principaux traits appartenant aux grands écrivains du siècle de Louis XI\.

Il a rappelé , par exemple , la conduite héroïque de Boileau, lorsque, par une injustice inconcevable, sous le règne d'un roi protecteur des lettres , on supprima la pension du grand Corneille. Il a peint avec de nobles couleurs le courage et la franchise du satirique illustre qui disait si sévèrement son avis. Un second trait non moins beau, placé dans cette comédie, est relatif à l'attachement et à la fidélité admirables de La Fontaine pour son bienfaiteur Fouquet , tombé dans l'adversité.

DE MOLIÈRE AVEC SES AMIS. aSi Nous désirerions que M. Andrieux eût donné plus de développement à la partie qui concerne la brouillerie et le raccommodement de Molière avec la jeune Béjart. Cette petite fable ferait plus d'effet , si elle n'avait pas l'air un peu cousue au souper des célèbres personnages. Nous trouvons aussi que la scène de l'ivresse n'est pas amenée avec assez de gradation, que cette bizarre résolution des amis de Molière , de s'aller jeter à la rivière, est prise trop rapidement, et qu'il ne se passe pas assez de tems entre leur sommeil et leur réveil. Tout cela aurait nécessité deux actes. Pour être deux fois plus longue , la comédie n'en eut paru ni moins, amusante, ni moins agréable j et, certes, M. Andrieux n'eût pas été embarrassé de remplir un cadre si modérément agrandi.

Par J. g. F. DE LA DOUCETTE,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES

Xjouis-Jean-Bernard-Étienne VIGÉE, lecteur du roi, chevalier de la Légion- d'honneur, et secrétaire du cabinet de Madame avant la révolution, naquit à Paris, le i décembre 1758, de Louis Vigée, peintre de l'académie de Saint-Luc, et de Jeanne Maissin, sa femme. Il fit, à Sainte-Barbe, des études brillantes. Lorsqu'il eut terminé sa rhétorique, on s'empessa de le placer chez un procureur. Mais, dans sa vive imagination, qu'étaient les Cujas et les Barthole, près des Racine et des Voltaire? Au lieu de grossoyer, il se mit à composer des vers qu'il cachait sous sa pancarte, aussitôt que l'homme à robe noire venait inspecter l'étude. Il en adressa, à peine âgé de dix-sept ans, à Dorât qui, dans des poésies tantôt faciles, tantôt maniérées, cherchait à tracer l'image des moeurs et de l'esprit du jour. Les encouragemens et les conseils de Dorât exercèrent sur Vigée une in- Huence qui se remarque dans la marche et le

a34 NOTICE

style de ses comédies. Notre jeune homme quitta le barreau pour le Parnasse : frère de la célèbre madame I.e Brun , il voulut offrir une preuve nouvelle que la poésie est sœur de la peinture. Il commença par jouer la comédie de société; et mademoiselle Doligny, dont, jusqu'à son dernier jour, il resta Tami le plus fidèle, lui apprit ce qu'il appela lui-même « le talent de prononcer, d'accentuer, de lire, en un mot, de manière à craindre peu de ri-vaux. » A vingt ans, Vigée donna Colin et Colette^ et cette imitation du Devin du village eut un succès qui surpassa ses espérances. Peu après, il présenta au comité de la Comédie française

une pièce en vers et en un acte, intitulée, le Jeune Homme corrigé^e où il n'y avait pas d'action , dont le dénouement était faible , qu'on ne soumit point au jugement du public , mais qui fut reçue, et qui, à cause de quelques tirades bien versifiées, de quelques situations intéressantes, valut à Vigée ses entrées au théâtre. Il composa ensuite les Aveux difficiles ; La Harpe a imprimé que cet ouvrage fut un chef-d'œuvre de représentation; on le croira sans peine aux seuls noms de Mole, Préville, Fleury, mademoiselle Doligny et madame Bellecourt. Dans la Fausse Coquette, en vers et en trois actes , Mole fut charmant. On reconnaissait déjà, dans mademoiselle Contât, l'attrait d'un talent admirable. Mais elle prit de l'ombrage , lorsque Vigée voulut confier le rôle principal de la Belle-Mère, comé-

die en cinq actes, à mademoiselle Yestris, puis à mademoiselle Raucourt. (Jbligé d'en venir à mademoiselle Devienne , sa pièce n'eut que six représentations. Vigée lui-même jugea la Belle-Mère avec sévérité. Il lui fit succéder le meilleur de ses ouvrages dramatiques, \ Entrevue^e puis, la Matinée cV une jolie femme; et mademoiselle Contât se plaisait à paraître dans ces deux agréables comédies, dont la dernière a des traits de ressemblance avec le Cercle de Poinsinet.

Les autres pièces de théâtre de Vigée sont : les Dangers d'un second mariage, en cinq actes et en vers; les Amours de quinze ans, où il n'y a plus d'en/ans y en un acte et en prose; toutes deux représentées et imprimées il y a près de quarante ans ; Ormosa, ou la Princesse de Babylone ^ opéra en trois actes, donné à l'Académie royale de musique; plusieurs comédies non jouées, et presque toutes inédites; le Double embarras, en deux actes et en prose; les Amans timides , en un acte et en vers ; \ Amant impa-

tient, ou la Fivacité à l'épreuve, en deux actes et en vers; Encore une épreuve, en trois actes et en vers libres; Roger et Gertrude, opéra comique en trois actes; Ninon^ en un acte et en vers; le Maître de maison, en un acte et en prose.

La veille du jour où la dernière de ces pièces allait paraître au Théâtre - Français , l'auteur de cette notice assistait, auprès de Vigée, à la répétition; il voyait Michot avec la bonhomie et la

rondeur convenables à son rôle ; d'autres acteurs , surtout l'amant, ne montraient ni force, ni intelligence ; il entendait Dazincourt s'écrier : Prenez garde à Geoffroy, qui, demain, nous déchirera dans son feuilleton. L'ami de Vigée, craignit la chute d'une pièce d'ailleurs estimable, et il conseilla de l'ajourner indéfiniment. Son avis prévalut; elle disparut de l'affiche, mais ceux qui en ont eu connaissance, sont persuadés que, mise avec soin sur la scène, elle ferait grand plaisir. JSiiion avait été fort bien accueillie sur des théâtres de société; elle devint l'objet d'une foule d'intrigues dans les coulisses des Français; on s'y avisa de la regarder comme immorale ; et l'on détourna mademoiselle Contât du désir de se charger d'un rôle qui avait été composé pour elle.

Écoutons Vigée sur ses comédies : « Plus content de la conduite que les comédiens français auraient dû tenir envers moi, j'aurais, peut-être, par suite de mes études, de ma connaissance du monde, de la maturité que mon talent avait acquise, donné au théâtre quelques ouvrages plus dignes du public et de moi, et renoncé par conséquent à un genre que je qualifie d'agréable, pour m'essayer dans le genre moral et sérieux; mais le sort d'un auteur dramatique dépend entièrement des comédiens. Le malheur a voulu que, dans les comédies que j'ai faites, les

meilleurs rôles fussent toujours les rôles d'homme. Or l'ascendant qu'assurent à toutes les tragé-

diennes et comédiennes leurs succès et leur sexe, a empêché mademoiselle Contât, pour ne parler que d'elle, de me donner la satisfaction de voir représenter mes ouvrages. Je pris de l'humeur; et ne voulant point cependant rester oisif, je réduisis, si je puis m'exprimer ainsi, la comédie aux poèmes dialogues; de là, Mes visites , Encore une visite^ les Rencontres , etc. »

Vigée composa ces poèmes à une époque tellement remarquable , que nous demandons à nos lecteurs la permission de les y arrêter un moment. Malgré son extrême éloignement des affaires publiques, il avait, en 1793, subi quelques mois d'emprisonnement. Echappé au danger de perdre la vie , il évita plus que jamais d'être quelque chose dans la carrière politique , et il se livra tout entier à la littérature. Le régime de la terreur ayant cessé, le Directoire exécutif semblait vouloir laisser la France respirer à la suite de tant de sanglantes catastrophes. Le goût des plaisirs du cœur et de l'esprit s'accrut alors, pour ainsi dire, des privationis qu'on avait long-tems subies. Tandis que des bals brillans à la ville et à la campagne , surtout les concerts de Garât , réunissaient la meilleure compagnie, où l'on se recherchait avec empressement, comme ceux qui ont échappé à un naufrage, Vigée s'associant à feu Le Gouvé, à MM. Arnaut et Laya, donna le précepte et l'exemple dans les belles assemblées de l'hôtel ^Larbeuf, qu'on nomma le Ljcée des

a38 NOTICE

éti^angers. Tous quatre, ils présidaient à ces veillées des muses, où la langue française parut débarrassée des tournures

forcées, des expressions incorrectes, des pensées sophistiquées et des sentimens faux, dont elle avait été l'organe depuis plusieurs années, et qui menaçaient d'anéantir la juste réputation de notre littérature, en la ramenant à une sorte de barbarie. Y a-t-il un seul auditeur qui, dans *Ma Journée*, dans les *Conventions*, et autres aimables poésies de Vigée, n'ait admiré l'art d'une déclamation, tantôt simple et élégante, tantôt pleine de chaleur et d'énergie, et toujours juste, toujours digne de servir de modèle? N'eût-il que ce genre de gloire, quand on ne lui tiendrait compte que des services rendus à l'époque dont on vient de parler, il jouirait parmi nous d'un long et honorable souvenir.

Mais nous n'avons pas encore énuméré tous les titres de Vigée à une réputation brillante.

Dans le pensionnat de M. Lemoine , durant dix années , il fit un cours de littérature élémentaire ; et, pendant trois ans, un cours de haute littérature à l'Athénée de Paris , où il succédait immédiatement à La Harpe.

On lui doit les trois romans ou nouvelles de Lucie, de la Tendresse maternelle, de la Tendresse filiale; un grand nombre d'articles ou chapitres qui sont épars dans divers journaux; en y joignant des morceaux inédits, ils formeront des mélanges piquans de morale et de littérature.

SUR YIGÉE. 239

Outre ses poésies, qui ont eu les honneurs de cinq éditions, il a laissé beaucoup de pièces en vers qui avaient été applaudies dans des sociétés académiques et dans les premiers salons de la capitale, ou qui y étaient destinées, lorsque la mort vint, à l'âge de

soixante - deux ans, enlever le bon et spirituel Vigée à sa famille intéressante , à ses nombreux amis.

Vigée, après le retour du Roi, en 1814, avait laissé passer peu de solennités sans lui offrir l'hommage de sa muse. Il était membre de la Société philotechnique et de la Société des Arts. Il s'est fait remarquer par ses démêlés avec l'Académie française, contre laquelle il a lancé beaucoup d'épigrammes, ce qui lui a donné quelque ressemblance avec Piron. Il est possible que cette inimitié ait caché également dans tous les deux un secret dépit de n'avoir pu être admis dans l'aréopage littéraire. Au reste, il avait pris son parti là-dessus de bonne grâce. Voici son épitaphe , qu'il publia en 1817, annonçant que ses souffrances lui faisaient prévoir une fin prochaine :

Ci-gît qui lit tics vers, les fit mal, et ne put, Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

Ce ne fut cependant que le 7 août 1820, qu'il succomba à une longue et douloureuse maladie. Heux jours auparavant, Vigée avait composé une pièce fugitive, où l'on trouve de la facilité, ce

240 NOTICE SUR VIGÉE.

qu'on appelle du trait, et, s'i je ne me trompe,

le genre de l'auteur de la Chartreuse.

BOUTADE

Défauts et travers de tout âge; Des prétentions , du partage ; De froids amans de sots maris; Des collatéraux bien appris , Vous

choyant pour votre héritage ; Le ridicule en étalage ; Des grands infiniment petits ; De lourds savans ; de beaux esprits Dérisonnant à tant la page ; De petits docteurs , avant l'âge, De tout, sans avoir rien appris , Parlant en dépit de l'usage; De l'amitié le faux langage; Des vices sur le front écrits ; Des tripots où le jeu fait rage; La banqueroute en équipage; Nombre d'intrigans aguerris, De fripons ardens au pillage ; Grâce aux prêtresses de Cypris , Dans chaque rue, à chaque étage, Du libertinage à tout prix; Du tapage , du train , des cris , Et l'ennui pour tout voisinage :

En quelques mots , voilà Paris.

On espère qu'on pourra jouir bientôt d'une édition complète ou choisie des productions de Vigée, dans lesquelles , soit en vers , soit en prose, il nous paraît s'être également distingué.

MÉLITE, LISETTE

LISETTE

iJioi! madame, aujourd'hui triste, sombre et rêveuse! Hier encore, hier vous paraissiez heureuse: En pensant à Merval, vous chérissiez les nœuds Que l'hymen doit ce soir assortir pour vous deux : Vous êtes bien changée! Autant que je puis croire, Vous avez du défunt rappelé la mémoire; Ou vous craignez sans doute, en prenant un parti, De ne plus retrouver l'amant dans le mari.

MÉLITE

Tu ne me parles pas, Lisette, de Cléante.

LISETTE

A quoi bon? Dès long-temps il trompe votre attente.

Il est, depuis trois ans, éloigné de ces lieux,

Et son retour, madame, est au moins bien douteux.

Il a passé la mer, la route est dangereuse.

Il ne s'y fera plus.

MÉLITE

Je serais trop heureuse!

Mais vois quel est mon sort ! Une lettre en ce jour M'annonce son départ, et m'apprend son retour.

LISETTE

Quoi, madame, vraiment il revient?

Oui , Lisette ; Et ce retour si prompt m'alarme et m'inquiète. Lorsqu'il fut obligé d'abandonner ces lieux , Tu sais quels sentimens nous unissaient tous deux; La mort d'un vieux parent, un immense héritage, Le forçaient, malgré lui, de hâter son voyage: La douleur, le regret étaient peints dans ses yeux. «L'hymen, à mon retour, resserrera nos nœuds, » Dit-il ; notre union est tout ce qui me touche. » Son cœur plaça vingt fois ce serment sur sa bouche. Et moi-même, dès-lors songeant à son retour, J'adressais à l'hymen tous les vœux de l'amour. Il partait; mais craignant qu'une trop longue absence Contre lui, par degrés, n'armât l'indifférence. Il chargea l'amitié de veiller sur son sort; Il fit choix de Merval. Lisette , il eut grand tort : Nos adieux, nos regrets im-

primés dans mon âme. En s'y reproduisant auraient nourri ma flamme; Mais un nouvel objet se trouva près de moi , En parlant de Cléante , on me parla de soi ; Plus insensiblement, et contre mon attente. On oublia bientôt jusqu'au nom de Cléante. Cléante m'écrivait souvent, soins superflus! J'en parlais bien encor, mais je n'y pensais plus.

SCENE I

Ne voulant pas pourtant avoir la honte entière D'avoir rompu nos nœuds et changé la première. Je répondis toujours à ses lettres : l'esprit Dictait ce qu'autrefois le cœur seul aurait dit: Enfin Cléante arrive, et dans mon trouble extrême, Lisette, je sens trop que c'est Merval que j'aime'.

LISETTE

A parler franchement , Madame , dans ce cas , Je ne puis concevoir quel est votre embarras : Quant à moi, j'aurais fait ce que l'on vous voit faire. Vivre toujours d'espoir, c'est vivre de chimère. Mais Merval une fois choisi pour votre époux. Quels droits Cléante encor peut-il avoir sur vous?

Mais le droit de se plaindre.

LISETTE

Après trois ans d'absence?

Quand j'écris que je l'aime!

LISETTE

Oh! bien par complaisance.

Quand il croit que pour lui mon cœur n'a pu changer!

I. Faire faire à une femme le récit de sa propre circonstance était une tâche délicate autant que difficile et qui demandait bien des ménagemens. Vij[^]ée scⁿ est acquitté avec succès; et cette tirade, qui fait l' exposition du sujet , est pleine de naturel , de simplicité et de grâce en même tems. U était l'ien supérieur à D^tir^{al} dans ce j[^]eure.

LISETTE

Quand lui tout découvrir c'eût été l'affliger. Madame, en vérité, j'ai peine à vous comprendre. Depuis quand notre sexe est-il fait pour attendre? La constance , d'ailleurs , est-ce un état si doux ? Si la mode en venait, que deviendrions-nous? Quoi! des siècles entiers porter la même chaîne! Les hommes, par ma foi, n'en valent pas la peine. Je vous dirai bien plus: trahi par son ami, Cléante n'est encor malheureux qu'à demi. De qui se plaindrait-il ? C'est un autre lui-même. Enfin, s'il perd le cœur du tendre objet qu'il aime. D'un tel événement qu'il accuse le sort: Présent on a raison , mais absent on a tort.

MÉLITE

Non, non; je sens trop bien, quoi que tu puisses dire. Que sur mon cœur encor Cléante a quelque empire; Car enfin, si l'amour ne parle plus pour lui. Je ne m'en prends qu'à moi. Tout m'alarme aujourd'hui ; Je vois déjà ses pleurs, j'entends déjà ses plaintes. Ses reproches amers; à de telles atteintes Pourrai-je résister?

Oui, sans doute, il le faut.

S'il le prend sur ce ton, prenez un ton plus haut; Et, si vous ne pouvez éviter sa présence. Sachez , par ce moyen , le réduire au silence.

MÉLITE

En vain par tes raisons tu crois me rassurer.

SCENE II

A mes réflexions je crains de me livrer. Je vais quelques momens, dans le sein d'une amie, Epancher la douleur dont mon âme est saisie; En confiant ses maux on croit les adoucir. Si Merval paraissait, prends soin de l'avertir D'un retour si fatal; je ne veux pas encore Qu'il apprenne de moi le secret qu'il ignore.

(Elle sort.)

SCÈNE II

LISETTE

Je ne la conçois pas; comment, se repentir

De ce que son amour a pu s'anéantir

Après trois ans d'absence! Allons, c'est ridicule.

Pour ma part, Dieu merci, j'ai levé le scrupule'.

J'avais avec Frontin quelques arrangemens,
La veille du départ il reçut mes sermens,
Et, j'en conviens, huit jours je pleurai son absence;
Mais à peine le mois s'écoulait, que, d'avance,
Pour m'épargner le soin de nourrir ma douleur,
J'avais choisi Merlin pour mon consolateur.
Frontin revient, tant pis; je plains peu son martyre:
Il arrive trop tard, il faut qu'il se retire.
Mais quel parti prendra notre pauvre Merval?
Il ne s'attendait guère à revoir un rival!
Son amoureux souci d'avance me fait rire;
C'est lui-même, songeons à ce qu'il nous faut dire.

MERVAL, LISETTE

MER VAL

Ah! ma chère Lisette, enfin voici le jour
Promis à la constance, attendu par l'amour;
Ce jour qui met le comble à mon bonheur extrême,
Qui me fixe à jamais près de l'objet que j'aime.

Conçois-tu...

LISETTE

Doucement,

MERVAL

L'ivresse! le plaisir!...

Ce n'est pas le moment de vous tant réjouir.

MERVAL

Qu'est-il donc arrivé ?

LISETTE

Madame...

MERVAL

Eh bien! Madame...

LISETTE

A cet heureux transport n'a pas ouvert son âme.

MERVAL

A mon aspect, crois-moi, Lisette, il y naîtra; J'ose au moins m'en flatter.

LISETTE

Je ne crois pas cela.

SCENE m

MER VAL

Ah! parle; fais cesser le trouble qui m'agite. En des momens si doux que peut craindre Mélite? Aspirer à sa main quand j'ai touché son cœur , C'est m'imposer le soin de faire son bonheur. L'hymen ne peut jamais changer mon caractère. Je n'acquiers d'autre droit que celui de lui plaire, De prévenir ses goûts, de flatter ses désirs: Oui, je veux que nos nœuds, tissus par les plaisirs, Soient toujours resserrés par la douce habitude De vivre sans contrainte et sans inquiétude. Affranchis de l'abus de ce honteux pouvoir Qui commande à l'amour d'obéir au devoir.

Tel qu'il est, ce projet, monsieur, est inutile, Ou l'exécution en est bien difficile :

Apprenez donc enfin...

MER VAL

Eh bien ! explique-toi.

LISETTE

Vous le voulez?

Je tremble, et je ne sais pourquoi.

LISETTE

Cléante...

Après?...

LISSET F.,

Monsieur...

2 50 LES AVEUX DIFFICILES.

N'achève pas, Lisette.

Je devine trop bien cette peine secrète, De Mélite... Cléante... à présent... oui , je voi... Son image se place entre Mélite et moi.

LISETTE

Hélas! oui; son retour...

MER VAL

Son retovu' ! quel présage Te l'annonce?

LISETTE

Une lettre, en faut-il davantage?

Madame, quand déjà vous soupçonnez son cœur, Dans le sein d'une amie épanche sa douleur.

(A part.) (Haut.)

Ah ! ciel ! Et cette lettre , à qui s'adresse-t-elle ?

LISETTE

A Mélite.

Il y peint sa tendresse fidèle?

LISETTE

Sans doute.

MER VAL

La constance incroyable?

LISETTE

Oui, vraiment.

MER VAL

Et parle-t-il de moi, Lisette?

LISETTE

Assurément.

SCENE III. 25i

Mais nul ol)jet là-bas n'a donc pu le distraire ?

LISETTE

Apparemment.

MER VAL

Oh non! Méliste a su lui plaire; Il n'a pu l'oublier. Elle a tant d'agrémens! Elle réunit tout, esprit, grâces, talens. Et l'âme la plus tendre, et le plus doux langage: L'amour en la formant admirait son ouvrage. Et tu dis qu'il revient?

LISETTE

Oui, c'est la vérité.

Monsieur.

MER VAL

De quels remords mon cœur est agité!

(A part , et en parcourant le théâtre avec vivacité.)

Cléante se confie à des mains étrangères, Il n'a pas pu sitôt terminer ses affaires.

(Haut)

A peine est-il parti. Lisette, si pourtant On pouvait retarder ce retour...

LISETTE, qui a souri peadaut l'à-parté de Merval.

Et comment?

MERVAL

On pourrait prétexter une absence imprévue. Un séjour dans le fond d'une terre inconnue; Et ce délai...

(On cutend des cris et des ct)ups de fouet'.)

I. Ce retour parait bien subit, la lettre qui annonce le départ n'étant arrivée tjue depuis quelques instans; mais mi va voir (|ue Cléanti- était

LISETTE

Frontin î ah ! nous sommes perclus î

MER VAL

Où fuir?

LISETTE

OÙ me cacher?

(Froutiu en entrant fait des signes à la cautionnade ; Merval et Lisette sortent précipitamment.)

SCÈNE IV

rri.OjNllJM, en habit de courrier-

Ma foi, je n'en puis plus.

Je suis moulu, brisé. Juste ciel! quel voyage! Des chevaux î des chemins ^ ! pas un gîte ! un orage ! Et la grêle, et le vent, et la foudre en courroux; Et partout les éclairs faisant route avec nous ^ . Quel métier! Grâce au ciel, enfin, m'en voilà quitte. Et rendu sain et sauf au logis de Mélite. Un autre orage ici peut-être nous attend: Nous venons découvrir im mvstère important ; Mystère qui nous pèse. En serviteur fidèle J'ai déjà su donner des preuves de mon zèle; Et certaine maison, placée aux environs,

caché dans une maison aux environs, et que, s'il survient si brusquement , c'est qu'il voudrait, Joconde volontaire, trouver sa maîtresse eu Qagrange infidélité,

t. C'est-à-dire, de mauvais chevaux, de mauvais chemins. L'el-lipse est poussée trop loin.

•X. Ce vers mériterait d'être remercié.

SCÈNE V. a

Pour quelque temps au moins nous sauve des soupçons. Ce premier soin rempli , tout va bien; mais, sans doute, On nous présume encore arrêtés sur la route : Il faut nous annoncer. Il faut d'ailleurs aussi M'informer, pour ma part, si Lisette est ici. Je crois apercevoir un minois de soubrette, Et je ressens...

SCÈNE V

LISETTE, FRONTIN

LISETTE

(A part.) (Haut.)

Feignons. Quoi! Frontin!

FRONTIN.

Quoi! Lisette!

Eh! bonjour, mon enfant. M'as-tu gardé ton cœur?

LISETTE

M'as-tu 'gardé le tien?

FRONTIN

Juge de mon ardeur!

Pour arriver plus tôt, j'ai bravé la furie D'un orage où cent fois j'ai tremblé pour ma vie. Mais quel air, dis-moi donc, que celui de Paris? Comme en le respirant tes traits sont embellis ! Je te trouve charmante, incomparable, unique.

LISETTE

Tu n'es pas trop changé.

FRONTIN

C'est un peu laconique.

Serais-je moins aimé? Parle-moi sans détour.

LISETTE

Que veux-tu? la surprise a glacé mon amour.

D'accord. Mais...

LISETTE

Laisse-moi le temps de me remettre.

Et nous verrons après.

Soit. A-t-on vu la lettre Que nous avons écrite?

LISETTE

(Haut.) (A part.)

Oh ! oui. Dissimulons.

FROJVTIW, à part.

Feignons. Tout est perdu si nous nous découvrons.

(Haut.)

Hé! comment l'a-t-on lue?

Avec un trouble extrême.

Comment l'a-t-on écrite?

FRONT IN

On était tout de même.

LISETTE

On sera sûrement charmé de nous revoir?

Sans doute. L'on s'apprête à nous bien recevoir?

LISETTE

Je t'en réponds. Cléante est donc toujours fidèle?

SCENE V

FRONT IN

Il n'aime que Mélite et ne rêve que d'elle.

(A part.)

Il est bon de mentir.

LISETTE

Et Mélite aujourd'hui N'adore que Cléante, et ne vit que pour lui.

(A part.)

Il faut en imposer.

FRONT IN

Et pendant son absence Elle a pleuré beaucoup?

LISETTE

Au point c^e sa présence Ne peut manquer sur vous de faire impression.

FRONT IN

Nous ne la verrons pas sans quelque émotion.

LISETTE

Quel jour pour vme femme intéressante, honnête!

FRONT IN

Quel jour pour un amant jaloux de sa conquête!

LISETTE

Va-t-il venir bientôt?

FRONTIN

Sur mes pas, à l'instant.

LISETTE, à part.

Je tremble.

FRONTIN, à part.

Je frémis.

LISETTE

Méiite, en ce moinent, Est dehors.

FRONTIN, à part.

Bon, tant mieux.

LISETTE

Mais une fois instruite...

Oh! rien ne presse, non.

LISETTE

Il suffit , je te quitte.

Adieu, Frontin.

FRONTIN

<!lsA.dieu, Lisette.

(Lisette sort.)

SCÈNE YI

FRONTIN

Tout va mal.

Voilà le fruit des soins du généreux Merval. Il eût bien mieux valu qu'un ami moins fidèle Eût envié l'honneur de rester auprès d'elle. Si du moins, par prudence, on m'avait consulté, A Méiite on aurait laisse sa liberté.

L'amant est-il absent? un autre le remplace; C'est dans l'ordre aujourd'hui. Mais l'heure ici se passe: Mon maître m'avait dit qu'il ne tarderait pas; Sachons... Ma foi, c'est lui qui porte ici ses pas.

SCÈNE VII

CLÉANTE, FRONTIN

CLÉANTE.

Eh bien ! quelle nouvelle? et que vas-tu m'apprendre?

FRONTIN

Rien de bon.

CLÉANTE

Dis toujours. Je suis prêt à t'entendre.

FRONTIN

On vous aime, monsieur.

CLÉANTE

Beaucoup ?

FRONTIN

Eperdument.

CLÉANTE

Qui peut te l'avoir dit?

FRONTIN

Lisette , apparemment.

J'ai sondé le terrain; mais, monsieur, mon adresse N'a servi qu'à m'apprendre, hélas! que sa maîtresse Est constante.

CLÉANTE

Comment ?

FRONTIN

Oui. Mérite aujourd'hui N'adore que Cléante et ne vit que pour lui; Voilà ses propres mots.

Aut. contemp. 17

CLÉANTE

L'aventure est cruelle!

A-t-on voulu savoir si je lui suis fidèle?

FRONTIN

On me l'a demandé , sans doute.

CLÉANTE

Qu'as-tu dit?

FRONT IN

Que vous l'aimiez beaucoup; que d'elle, jour et nuit, Vous rêviez.

CLÉANTE

Mais...

Il le fallait.

CLÉANTE

A la bonne heure.

Cependant tu pouvais...

Eh bien, oui! Que je meure Si j'eusse osé jamais m'exprimer autrement !

CLÉANTE

Je cours...

FRONT IN

Elle n'est pas chez elle en ce moment. Elle a lu votre écrit, et dans l'impatience... Le plaisir... elle en fait peut-être confidence A quelqu'un...

CLÉANTE

Et sais-tu quand je pourrai la voir?

SCENE Vil. aSQ

FRONTIY.

Elle ne rentrera sûrement que ce soir.

On voulait l'avertir; mais, prévoyant d'avance Tout l'effet que sur vous causerait sa présence, Je m'y suis opposé.

CLÉANTE

C'est bien fait : cependant Il en faudra toujours venir là. Le moment N'est pas loin , et je sens que ma crainte s'augmente.

FRONT IN

Votre conduite aussi, monsieur, est imprudente. Puisque vous lui parliez de votre prompt retour. Vous ne deviez donc pas parler de votre amour. Ni vous peindre en esclave amoureux de sa chaîne.

CLÉANTE

Que veux-tu ? J'aurais craint de m'attirer sa haine.

Chez les femmes, toujours fières de leurs attraits,

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

Et ses lettres d'ailleurs respirant la tendresse,

Pouvais-je, sans manquer à la délicatesse,

Lui mander que mon cœur n'était plus sous ses lois ?

C'eût été m'avouer indigne de son choix.

FRONTIN

Voyez donc ce qu'on peut faire aujourd'hui pour elle ',

CLÉANTE

c'est bien embarrassant.

Vers prosaïque, mauvaise césure

260 LES AVEUX DIFFICILES.

FRONTI]V.

Je réponds de mon zèle; Mais...

CLÉ AN TE

Nous y rêverons. Préviens toujours mes pas Où tu sais : de ceci surtout ne parle pas. Dis...

FRO]VTIIS'.

Oh ! je sais très bien tout ce qu'il faudra dire : Que loin d'elle on languit, on gémit, on soupire; Sur cet objet, monsieur, n'ayez aucun souci.

SCÈNE VIII

Ma situation vraiment est peu commune :

De deux femmes aimé, n'en pouvant garder qu'une.

Comment faire ? Mélite a d'anciens droits sur moi ,

L'autre en a de nouveaux , toutes deux ont ma foi ,

Le pas est délicat, Mélite est estimable.

L'autre ne l'est pas moins ; mais l'autre est plus aimable ;

L'autre est là , je le sens. Il le faut... C'en est fait...

Oui, je dois sans tarder révéler mon secret;

Le grand point est d'oser s'avouer infidèle ' ,

r. Inconstant serait plutôt le mot; mais la rime peut faire admettre infidèle , et en poésie on n'est pas obligé à une pareille exactitude d'expression. La prose serait plus rigoureuse. Un de nos grands poète» a dit :

Je t'aimais inconstant , qu'aurais-je fait fidèle?

CLÉANTE, Merval, MÉLITE

(Il s'observent et montrent de l'embarras. CLÉANTK.

Ah ! pour moi que ce jour a de charmes ! Votre présence enfin dissipe mes alarmes; Je rends grâce au destin qui permet qu'aujourd'hui Je voie en même temps Mélite et mon ami.

MÉLITE, :i part.

Je n'ose lui parler.

CLÉANTE , h part.

Avoûrai-je ?

MERVAL, à part.

J'enrage.

(Haut.)

L'amour t'a fait sans doute abréger ton voyage ? Tu ne pouvais venir plus à propos '.

CLÉANTE

L'amour , J'en conviendrai , madame , a pressé mon retour.

MÉLITE

Ah ! je le pressentais ! un trouble involontaire

I . Ce mensonge inspiré par la contrainte est très comique , et l'on sent combien il doit faire d'eff'et dans la bouche d'un bon acteur.

26a LES AVEUX DIFFICILES.

(A part.)

M'avei'tissait... Hélas !

CLÉANTE

Que ce mot doit me plaire !

(A Mer val.)

Je sens combien je dois à tes soins généreux;

(A part,)

C'est par toi que je suis heureux.... et malheureux.

(A Mélite.)

Quel plaisir de me voir près d'un objet aimable ! Ah !
permettez...

(Il veut lui baiser la main : Merval le tire par l'habit.) MER-
VAL, se remettant.

Elle est tout à fait adorable.

CLÉANTE

C'est le mot , oui , combien tu flattes mon espoir !

Quelle obligation ne dois-je pas t'avoir !

Quel avenir heureux pour mon âme attendrie !

(A Mélite.)

Il vous a donc tenu fidèle compagnie !

MÉLITE

Très fidèle , il est vrai.

CLÉANTE

Je l'en avais prié.

MERVAL

J'ai cru devoir remplir...

CLÉANTE

Les soins de l'amitié.

Je sens qu'à tes conseils donnés en mon absence, Je dois l'heureux effet que produit ma présence; Pourrai-je reconnaître un service si grand !

SCENE IX

MER VAL

Je ne mérite pas...

CLÉ AN TE

Son cœur m'en est garant.

Quel triomphe pour toi que cette impatience, Ce désir de se voir , et cette intelligence ! Si tu fuyais l'hymen, l'aspect intéressant De deux amans unis par la foi du serment Peut-être dans ton cœur fera naître l'envie D'associer l'amour aux plaisirs de ta vie : Dans peu tu formeras quelque tendre union , Et tu m'auras aussi cette obligation.

MERV AL

Je rends grâce à tes vœux; mais, pendant ton absence. Cette envie en mon cœur a déjà pris naissance.

CLÉANTE

Tout de bon !

MERV AL

Oui, j'en ai retardé le moment, Mais je m'en occupais très sérieusement.

CLÉANTE

J'en suis ravi. Dis-moi, madame connaît-elle....

M ÉLITE, à part.

Je tremble.

MERVAL

Qui?

L'objet de ton amour fidèle?

MERVAL

Tu peux lui demander.

CLÉ AN TE

Pourrai-je être éclairci ?

Celle qui l'a fixé , la connaissez-vous ?

M ÉLITE

Oui.

CLÉANTE

Sans doute elle est aimable ?

M É L I T E , embarrassée.

Oh!

M E R V A L , avec chaleur.

Charmante.

CLÉ AN TE

Et son âme?

M E R V A L , plus vivement encore.

Sublime.

CLÉ AN TE

Doucement, laisse parler madame.

(AMélite)

Puis-je m'en rapporter au portrait qu'il en fait ?

MÉ LITE

Vous pouvez à son sort du moins prendre intérêt.

Sa situation est très embarrassante;

La crainte la saisit, le remords la tourmente :

Il a touché son cœur, elle l'aime en effet;

Mais elle est sous les lois d'un serment indiscret.

Un rival qu'il redoute a pour lui la promesse

De cet objet qui n'ose avouer sa faiblesse.

CLÉ AN TE

Je conçois aisément quel est son embarras : Quelqu'un que je connais est dans le même cas.

SCÈNE IX

M ÉLITE

Ce quelqu'un, j'en conviens , me semble fort à plaindre.

CLÉANTE

Et je le plains beaucoup : forcé de se contraindre, Jugez de son état. Je crois, mon cher Merval , Que dans le fond du cœur tu hais bien ton rival.

MERVAL

Non, je ne puis haïr un rival que j'estime,

(A part.)

Sans... je n'ose achever.

La haine est légitime En ce cas ; mais faut-il tant s'attrister ?
Allons , Madame et moi , mon cher , nous te consolerons : C'est mon tour, je veux prendre

MERVAL

, Une peine inutile.

CLÉANTE

N on , mon attachement ne sera point stérile. Ne t'inquiète pas; nous ferons tant, qu'enfin Tu reprendras un air plus calme et plus serein. Je me sais bien bon gré de ma prompte arrivée ! Ta maîtresse, sans moi, t'allait être enlevée; Tu la posséderas , ou l'amitié du moins , A consoler ton cœur appli(ç)uera ses soins; Mais tu restes ici par pure complaisance, Tu souffres de te voir privé de sa présence, Va la trouver; dis-lui qu'un ami fait des vœux Pour que l'hvmen bientôt vous unisse tous deux.

MER VAL

(A part.) (Haut.)

Comment ! en est-ce assez ? Mon rival est chez elle.

CLÉAIVTE.

Eh bien ! tant mieux pour toi : l'occasion est belle , Le langage des yeux...

ME R V AL, étouffant son dépit.

Oui , je pense vraiment Que ce langage-là doit être très piquant. Je suis ravi, comblé. Dans cette circonstance, Je sais ce que je dois à la reconnaissance; Tu m'en vois pénétré. Je te quitte enchanté D'un si beau mouvement de générosité.

(Il sort.)

SCENE X

A jeté quelquefois de la monotonie Dans vos entretiens ?

MÉLITE

Non.

CLÉANTE

Tant mieux ; c'est qu'aujourd'hui Rarement on s'amuse à pleurer pour autrui.

MÉLITE

Il est doux d'essuyer d'une main secourable Les larmes d'un ami que son malheur accable.

CLÉANTE

Oh! oui, vous lui devez, je crois, votre amitié; Et ses soins complaisans...

MÉLITE

Il en est bien payé.

CLÉANTE.

Il n'est pas gai, Merval.

MÉLITE

Mais il est très aimable.

(A part.)

Si j'osais !..,

CLÉANTE, h part.

Si c'était le moment favorable!

(Haut.)

Dans mon absence au moins vous parlait-il de moi?

MÉLITE

Il m'en entretenait sans cesse.

Je le croi.

MÉLITE

Avez-vous eu quelqu'un à qui, dans mon absence, Vous ayez de vos feux pu faire confidence?

Oui, madame.

MÉLITE

En ces lieux rien ne les a distraits?

CLÉANTE

Ah! que penseriez-vous... si je vous oubliais?

(A part.)

Ce n'est pas là l'instant.

MÉLITE, a part.

Il n'est pas temps encore.

CLÉANTE

On retrouve partout l'objet que l'on adore. Depuis l'instant fatal qui nous a séparés, J'ai senti dans mon cœur s'accroître par degrés Le trouble qu'y fait naître un objet trop aimable : Cet objet

enchanteur, doux, honnête, estimable. Me sera toujours cher, et je sens qu'en ce jour Rien ne peut m'en gager à manquer à l'amour.

MÉLITE

(A part.) (Haut.)

Il m'aime, c'est certain. Ah! l'objet qui m'enflamme

Est bien sûr de régner à jamais sur mon âme.

De mon destin, hélas! telle est la douce loi.

Je l'entends, je le vois sans cesse auprès de moi :

Son image me suit: quelque soin qui m'agite.

Je la trouve en mon cœur, lorsque mon œil la quitte;

jMa tendresse est extrême, et je sens qu'en ce jour

SCENE XI

Rien ne peut m'engager à manquer à l'amour'.

CLÉANTE, à part.

Elle m'aime , c'est sûr '^.

MÉLITE, à part.

Je suis bien malheureuse!

CLÉA.NTE, à part.

Je suis bien malheureux!

MÉLITE, à part.

Cette épreuve est affreuse,

(Haut.)

Souffrez pour un moment que je vous laisse ici.

CLÉANTE.

Je n'y serai pas seul.

MÉLITE

J'aurai bientôt fini.

C'est un ordre à donner.

Ah ! rien ne m'inquiète.

MÉLITE, à part , et en s'en allant-

De notre confidence allons charger Lisette.

SCÈNE XL

CLÉANTE

Pour le coup je m'admire! ici je viens exprès

I. N'y a-t-il pas un peu d'affecterie dans cette répétition du même vers dont Cléante a terminé son couplet ? Il n'est guère

permis, dans la comédie , de placer ainsi une espèce de refrain comme dans la romance.

">.. Il y a peut-être de la crédulité de la part de Cléante à prendre cela pour lui.

Pour rompre des liens que le temps a défaits : Je me crois, en entrant, bien sûr de mon courage, Et c'est précisément moi seul qui me rengage. Comment faire à présent? Me voilà convaincu Que l'audace n'est pas ma première vertu. Mais Merval!... plus que moi cent fois il est coupable; 11 ne s'avise pas de la trouver aimable! C'est un fatal présent qu'un trop fidèle ami! N'importe, il faut eniin que tout soit éclairci ^ J'avais dit à Frontin de venir; mais je pense Que le maraud jouit de mon impatience.

SCÈNE XII

CLÉANTE, FRONTIN

• FROJVTIN.

Monsieur parle de moi, je crois.

Oui , d'où viens-tu , Lorsque tu sais qu'ici tu peux être attendu.*

FRONTIN

Là, doucement, monsieur, parlez-moi sans colère.

A son retour on a des visites à faire;

Il est des soins à rendre, il est des gens à voir,

I. Il faut couvenir pourtant que, si Cléante avait un peu de pénétration, il eût dû s'apercevoir, dans l'entretien qu'il a eu avec Mélite, qu'il y avait de la froideur de son côté; et il devrait sentir qu'on ne quitte pas brusquement, comme cela, quelqu'un à qui l'on vient de dire qu'on a pour lui une tendresse extrême.

SCENE XII

Et j'ai dû m'acquitter de ce premier devoir.

CLÉANTE.

Brisons là, je te prie, et réponds-moi. Ton zèle Pourra-t-il soutenir une épreuve nouvelle?

FRONTIN

Oui, monsieur.

CLÉANTE, après avoir rêvé.

M'y voilà, bon; feins de me trahir.

A Lisette, toi-même, il faut tout découvrir,

FRONTIN

Y pensez-vous, monsieur? Cela n'est pas possible. Comment, lorsque d'un air tendre, affable et sensible Elle m'a confié l'amour qu'on a pour vous, Que j'aie l'accueillir d'un compliment si doux! Ce serait conscience.

Il le faut.

FRONTIN

Je confesse Qu'un pareil trait répugne à ma délicatesse.

CLÉAIVTE.

Eh bien! maraud, j'ordonne et veux être obéi.

FRONTIN

Ah' c'est parler, cela. Vous le voulez donc?

CLÉANTE

Oui.

FRONTIN

Ou vous obéira. Paix.

CLÉANTE

Quoi ?

FRONTIN

Paix; c'est Lisette.

Si nous tenions, monsieur, cette affaire secrète?

CLÉANTE

Non.

FRONTIN

Par où commencer, hein?

Par où tu voudras.

FRONTIN

Par la fin, n'est-ce pas, monsieur?

SCENE XIV

LISETTE, à part.

Je sens bien Qu'il faut adroitement entamer l'entretien.

(Haut.)

Abordons-le. C'est toi, Frontin!

F R O N T I N , d'un air triste.

C'est toi, Lisette!

LISETTE

Ton âme en ce moment paraît peu satisfaite. Qu'as-tu donc?

FRONTIN

Ce n'est rien ; mais vois-tu, mon enfant, Quelquefois à part moi je rêve tristement, Et lorsque, par hasard, j'envisage nos peines, Je gémis du tableau des misères humaines.

LISETTE

Tout, à dire le vrai, ne va pas comme on veut.

FRONTIN

Tout n'en irait que mieux pourtant.

LISETTE, avec 1ri.ste>,se.

Cela se peut.

FRONTIN

Mais tu ne m'as pas l'air, non plus, d'être contente.

LISETTE

C'est que par ibis aussi mon esprit se tourmente.

FRONTIN

Eh bien! confions-nous chacun notre chagrin.

LISETTE

Serait-ce le moyen d'en voir bientôt la fin?

Aut. confemp. 1 o

FRONTIN

Peut-être; essayons.

LISETTE

Soit.

FRONTIN, s'approchant d'elle.

Dis-moi donc, ta maîtresse Pense-t-elle...?

LISETTE, s'approchant de lui.

(A part.) (Haut.)

Haïe. Elle est aussi dans la tristesse : Et ton maître?

FRONTIN

(A part.) (Haut.)

Ouf! Il sort peu satisfait de lui.

LISETTE

Peut-on savoir d'où naît son humeur aujourd'hui?

FRONTIN

Peut-on savoir pourquoi Méliste s'inquiète?

LISETTE

C'est que souvent le cœur n'a pas ce qu'il souhaite.

FRONTIN

C'est qu'on voudrait souvent se déguiser son mal.

(Dos à dos.)

Serait-il inconstant?

FRONTIN

Aurait-il un rival?

LISETTE

Hein?

FRONTIN

Plaît-il?

SCENE XIV

LISETTE

Parle donc.

Faut-il ainsi se taire?

LISETTE

Pourquoi donc me contraindre à parler la première?

FRO NTIN.

Je ne te dis plus rien.

LISETTE

Je ne te réponds pas.

F R O N T 1 N , d'un air distrait.

C'est que le changement a pour nous des appas.

LISETTE, sur le mêtn e ton.

C'est que par fois aussi la constance nous pèse.

FRONTIN

Ta maîtresse en ce cas peut se mettre à son aise. Nous lui sommes toujours attachés; mais souvent De soi l'on n'est pas maître; il ne faut qu'un instant.... Notre cœur égaré dans le cours du voyage, En changeant de climat a changé d'esclavage : Nous avons amené notre femme avec nous.

LISETTE

Nous n'irons pas hien loin chercher un autre époux.

FRONTIN, transporté et se tournant vers elle.

Tout de bon ?

LISETTE, de même.

Oui , ma foi.

FRONTIN

D'honneur?

LISETTE

Je te le jure.

FRONTIN

Embrasse-moi cent fois , ton aveu nous rassure : On la croyait fidèle.

LISETTE

On le croyait constant.

FROWTIN, au comble de la joie.

Pas le mot.

LISETTE

Hâtons-nous de finir leur tourment; Je vais trouver Mélite.

FRONTIN

Et je cours à mon maître.

LISETTE

Je l'aperçois.

FRONTIN

C'est lui qu'ici je vois paraître ^

LISETTE, FRONTIN, MÉLITE, CLÉANTE

(Mélite et Cléante, en se voyant, cherchent à s'éviter: Frontin et Lisette vont les prendre chacun par la main , et les amènent sur le bord du théâtre à mesure que la scène marche.)

LISETTE, bas à Mélite.

Avancez.

FRONTIN , bas à Cléante.

Approchez.

1 Ou ne peut que louer le discernement et l'adresse de l'auteur d'avoir fait charger un valet et une soubrette d'aveux que

n'osaient point se faire deux personnes aussi engagées, l'une envers l'autre, que Mélite et Cléante

SCENE XV. -i-jq

M É L I T E , à Lisette.

Tout enfin est-il su?

L I S E T T E

Oui, madame.

CLÉANTE, bas à FROUTIN.

Dis-moi, comment t'a-t-on reçu?

F R O N T I N

A merveille.

L I S E T T E , à Mélite.

A présent ne soyez plus en peine.

F R O U T I N , à Cléante.

Bannissez désormais une contrainte vaine.

L I S E T T E , à Mélite.

C'est d'une autre que vous qu'il a l'esprit frappé.

M É L I T E

D'une autre?

LISETTE

Assurément.

FRONTIN

Monsieur, on m'a trompé; Vous aviez un rival.

CLÉANTE.

Vraiment?

FRONTIN

Oui.

M É L I J' \L , lorsqu'ils sdiit sur \a même ligue et rapprochés
les uns des autres.

One lui dire ?

-2-] s LES AVEUX DIFFICILES.

LISETTE

Rien.

F R O N T I N , à Cléante.

Ferme.

(Frontin et Lisette, placés à la gauche de Mélite et de Cléante ,
les poussent l'un vis-à-vis de l'autre en se retournant: tous quatre
se mettent à rire; Merval paraît au fond du théâtre.)

FRONTIN, LISETTE, MÉLITE, CLÉANTE

MERVAL au fond du théâtre.

CLÉANTE, à Mélite.

A ses dépens chacun de nous peut rire. Vous en aimiez un autre ?

MÉLITE

Une autre avait vos vœux ?

CLÉANTE

Puis-je connaître au moins le mortel trop heureux Qui sur moi près de vous obtient la préférence?

MÉLITE

(A Lisette.)

Mais... Tu ne l'as pas dit?

LISETTE

Par oubli.

CLÉANTE

Ce silence

MÉLITE

Vous dit trop que je crains de faire un tel aveu.

SCENE XVI. Q

CLÉA.NTE.

Qu importe ! du courage.

MÉLITE

Il en faut.

CLÉANTE

Ail ! bien peu.

MÉLITE

Ce mortel à vos yeux va paraître coupable.

CLÉANTE

Vous aimer est un crime au moins très excusable.

MÉLITE, hésitant.

Ah!

Craindrais-je pour vous un nœud mal assorti ?

MÉLITE

Non... Mais que diriez-vous... si c'était... votre ami?

CLÉANTE

Merval ! est-il possible ?

M E R V A L j qui s'est approché.

(D'un air confus.)

Helas ! oui. C'est lui-même Qui vient s'en accuser.

CLÉANTE

Ma surprise est extrême !

Ainsi donc cet objet qu'il aimait....?

MÉLITE

C'était moi.

CLÉANTE

Et ce rival fâcheux?....

2 80 LES AVEUX DIFFICILES.

M E R V A L , du ton de la candeur.

Mon ami, c'était toi.

CLÉA.NTE, éclatant de rire.

Nous nous jouions tous trois; l'aventure est plaisante.

MER VAL

Peux-tu me pardonner ?

Oui , mon âme est contente :

Je reçois doublement le prix qui m'était dû.

(A Méli-te.)

Si je vous ai trompée, on me l'a bien rendu. Bannissons pour jamais une feinte inutile ; Et, puisque maintenant votre cœur est tranquille, Ne songez qu'à former les liens les plus doux.

MER VAL

Qu'entends-je? je puis donc...

CLÉAJVTE.

Oui, tombe à ses genoux.

J'y consens.

(Menai s'y jnécipite.)

LISETTE, à part.

Ce tableau me ravit !

f RONTIJV, a part.

Il m'encbante 1

M E R V A L , se relevant et sautant au cou de son ami.

Que ne te dois-je pas ! grâce à toi , cher Cléante , L'amitié n'était point coupable envers l'amour.

CLÉANTE

Sois heureux aujourd'hui, demain j'aurai mon tour.

ft

SCENE XVI

M ÉLITE, à Cléante.

Ah ! nous le serons tous. Oui , j'en ai le présage : Si mon bonheur n'a pu devenir votre ouvrage , Nous resterons amis du moins; ce nom si doux Doit toujours, je le sens, être un besoin pour nous.

FRONT IN

Et nous, Lisette?

LISETTE

Rien. Apprends , quoi qu'on en pense , Que rarement l'amour peut survivre à l'absence'.

I. Le vulgaire est dans cette opinion, ainsi ce n'est pas quoi qu'on en y?c/«e; d'ailleurs elle devrait plutôt lui dire ressouviens-toi (\i apprends , car celle maxime, tantôt vraie, tantôt fausse, n'est pas nouvelle.

V^UELQUES jours après la première représentation de cette pièce, un certain baron d'Esfat publia clans le journal de Paris que, dix-huit mois auparavant, il avait lu aux comédiens italiens une pièce aussi en un acte et en vers, et portant le même titre; qu'ayant trouvé dans celle de Vigée absolument le même fond et plusieurs scènes qui étaient dans la sienne , il avait cru devoir prévenir le public de cette ressemblance , afin qu'on ne l'accusât point de plagiat. Vigée répondit le lendemain que le sujet lui avait été foiuni par M. Marignié, l'un de ses amis , et que le baron A' Estât était convenu au foyer de la comédie italienn*!, en présence

de vingt personnes, que les deux ouvrages ne se ressemblaient pas. Son adversaire répliqua qu'il lui avait lu sa comédie longtemps avant que lui, Vigée, eût entrepris de traiter le même sujet; ce que Vigée nia positivement. Sur ces entrefaites, un anonyme fit insérer dans le même journal de Paris une lettre de Destouches, datée des Champs-Élysées, où il dit aux rédacteurs : « Les Parisiens ne me lisent plus ; je le vois bien. " Exhorte-les à jeter les yeux sur l'Amoureuse , une de mes « comédies qui fut sifflée, et la dispute qui vient de s'élever « sera bientôt terminée. » Cette idée était plus plaisante que juste : le sujet n'était pas le même. Dans la comédie de Destouches, on voyait une vieille folle, volage et re|)oussante,

qui voulait épouser clandestinement un jeune homme et un vieillard, son ancien amant, inconstant et caduc; un autre homme inconstant donnant les trois quarts de son bien pour faire enrager deux amis, et quatre notaires sur la scène. Certes ce n'était pas là ce qui pouvait suggérer à un poète aimable, tel que Vigée , une comédie dans le genre gracieux et léger. Le public qui prit plaisir à comparer les deux pièces nouvelles , donna la préférence à celle de Vigée , qui , sans contredit , l'emportait par l'esprit, la finesse et l'art. Et, d'ailleurs, ne pardonne-t-on pas toujours les larcins littéraires quand ils sont faits avec adresse , et que celui qui s'en rend coupable tue celui qu'il vole ?

Ce procès littéraire commençait à ennuyer le public , lorsque Vigée en égava la fin par de jolis vers adressés à Destouches. Nous les transcrivons ici, comme faits, avec la Boutade qui se trouve dans la notice sur l'auteur, pour donner une idée de son genre de talent à ceux qui ne connaîtraient l)uint ses ou\Tages.

Salut, respect au peintre heureux Qui sut encore , après Mo-
lière , Toucher les cœurs , charmer les yeux , En traçant plus
d'un caractère.

Mais , lorsqu'ils enchantent Paris , (") mou maitrel dois-tu te
plaindre De l'abandon de tes écrits?

As- tu seulement pu le craindre.' A ton i^énie on reud ho-
nneur ; S'il faut même que je le dise , \ tort cest preudre de l'hu-
meur ; Car pourquoi vouloir qu'on te lise, Lorsque chacun te sait
par cœur .•• Sans prétendre te faire ouU'age , .Te te i'avouèrai ce-
pendant , Je ne connaissais pas rouvera};e

Que, des bords du sombre rivage, Tu rédames en ce moment.

Vingt fois voulant prendre la plume, Je cherchais d'un œil cu-
rieux, Les vers flui parent ton volume , Et chaque fois ton Glo-
rieux, Ou tou Philosophe amoureux , Pour m'abuser , je le
présume.

D'eux-mêmes s'offraient à mes yeux.

Pourquoi faut-il que je te trouve, Maître encore de mon sujet?

De tes plaintes je suis l'objet:

C'est le seul regret que j'éprouve.

Mais tu dois être un des derniers A qui mon sujet fasse envie ;
C'est une fleur que j'ai cueillie Où tu moissonnas des lauriers.

Le comique de cette pièce ne consiste ni dans les mœurs, ni
dans les caractères, ni dans les incidens; il est tout dans les situa-
tions. Deux personnes, appartenant à cette classe de la société où
Ton se fait un devoir des moindres égards, ont cessé de s'aimer

pendant une longue absence, et sans se douter que l'une a rendu la pareille à l'autre. Laquelle des deux se hasarderà la première à faire l'aveu de son inconstance, étant dans l'ignorance du (hangement de disposition de l'autre ? Voilà ce qui est délicat , et qui a fourni à l'auteur de jolies scènes où l'embarras des deux anciens amans est peint avec cette aisance gracieuse, avec cette touche moelleuse , quoique un peu maniérée , qui caractérisent son talent. Vigée a montré beaucoup d'adresse et de govt dans la scène de la conversation particulière entre Cléante et Mélite. La méprise de ces deux personnages qui se désolent chacun de leur côté de ce qu'ils croient être aimés l'un de l'autre, est d'im excellent comique. Le moyen qu'ils prennent ensuite de se faire connaître leurs véritables sentimens, en chargeant une soubrette et un valet de faire, pour eux, l'aveu pénible chacun de leur côté, est tout-à-fait spirituel, et prouve autant de goût que de finesse.

EXAMEN DES AVEUX DIFFICILES. ^87 Le retour de Cléante est trop subit, et il est peu vraisemblable qu'il ait lieu à l'instant où Ton parle de lui , et quand on en est à peine informé. Il montre trop peu de pénétration, lorsque, dans son entretien avec Mélite, il ne remarque pas son embarras, sa politesse affectée, sa froide réserve, et l'espèce d'effort qu'elle fait pour feindre une tendresse qu'elle n'éprouve plus. Les scènes 9 et 10 sont charmantes, il y en a peu de plus jolies. On ne saurait mieux exprimer la position de deux amis, dont l'un craint de trouver l'autre trop fidèle, et dont le second, se regardant comme coupable, s'attend à des reproches et à la haine du premier. La scène 15 est très plaisante, et on ne peut s'empêcher de rire du soin que prennent Lisette et Frontin pour dégager leurs maîtres des liens qu'ils n'osent rompre. Ils se donnent autant de peine pour en venir à bout, que s'il s'agissait de les unir.

Le style de cette jolie comédie est élégant et facile. Cependant on y trouve beaucoup de vers prosaïques, et dont les hémistiches sont mal marqués; tel est, par exemple , celui-ci :

Voyez donc ce qu'on peut faire aujourd'hui pour elle.

Les préceptes d'inconstance que débitent Lisette et Frontin sont tout-à-fait dans le goût de l'école de Dorât :

« Depuis quand notre sexe est-il fait pour attendre? « La constance, d'ailleurs, est-ce un état si doux ! ■• Si la mode en venait, que deviendrions-nous? « L'amant est-il absent? un autre le remplace, « C'est dans l'ordre aujourd'hui.

La pièce est terminée par ces vers :

" Apprends, (prie qu'on en pense, ' < Que rarement l'amour peut survivre à l'absence.

C'est de la morale de boudoir, c'est celle qu'on adoptait en 1788; et cette maxime, exprimée d'une manière si générale, pouvait être vraie alors.

La pièce peint fidèlement l'esprit et les mœurs de la bonne compagnie du temps. En effet, à cette époque les hautes classes , livrées à la mollesse et à la frivolité, sacrifiaient les affections du cœur et les intérêts civils aux plaisirs, et se livraient à une dissipation dont l'effet devait être de les rendre impuissantes à lutter contre les tempêtes qui devaient les submerger. La pièce de Vigée , ainsi que la plupart de celles qui furent jouées dans les deux ans qui s'écoulèrent après la mort de Voltaire , exprime donc l'état de la société contemporaine.

Le génie des Dorât, des Voisenon, des Imbert, des Bertin , plannait encore sur la littérature : l'élégance et la grâce étaient encore préférées au sentiment et à l'intérêt dans les ouvrages dramatiques.

COMÉDIE EN UN ACTE, PAR VIGÉE

BEPRESENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉÂTRE -
FRANÇAIS, LE 31 DÉCEMBRE 1788.

Aut. contemp.

PERSONNAGES

La marquise de VALMONT.

Le marquis DE VALMOXT.

Le chevalier DE FLORVILLE.

LISETTE, suivante de la Marquise.

FROSTIN, valet du Marquis.

LAFLEUR, valet-de-chambre de la Marquise.

La scène se passe à Paris, dans un salon de l'appartement de la Marquise.

SCÈNE PREMIÈRE

•TJi.L'JM liiN, entrant mystérieusement, et d'un air étonné.

v^OMMENT donc! est-ce ici? tout me paraît changé. D'honneur, j'ai dans ces lieux peine à me reconnaître.

(Il regarde la coulisse.)

Cependant voilà bien la chambre de mon maître. Moi, je logeais... plus haut; mais tout est dérangé. Ah! je devais m'attendre à ces métamorphoses; Depuis trois ans qu'ici monsieur n'est pas entré. Madame, en son absence, agissant à son gré, A sans doute eu le temps de faire... bien des choses. A-t-elle eu tort? Ma foi, nous, de notre côté, Nous avons bien usé de notre liberté ^ Paris est, je l'avoue, un séjour délectable; Combien d'objets divers! les spectacles, la table, Le jeu, mille agrémens, et des plaisirs sans fin! Paris, pour qui sait vivre, est un séjour divin!

I. Telle était la façon de vivre, presque générale , des gens de qualité avant les grands événemens de 1789. On pouvait encore leur appliquer ces vers célèbres que Gilbert avait faits dix ans auparavant ;

L'hymen n'est qu'une mode , Un lien de fortune , un veuvage commode, Où chaque époux, brille d'adultères désirs. Vit sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Aussi, je ne sais point quelle étoile maudite Sur monsieur de Valmont peut agir aujourd'hui; Chez sa femme pourquoi m'envoyer en visite, Quand depuis si long-temps je ne viens plus ici? J'ai beau sur ce point-là me perdre en conjectures, Je ne devine rien.

(D'un air mystérieux , et tirant un billet de sa poche.)

Sans doute ce billet Dérobe à mes regards un important secret; J'en ai par devers moi les marques les plus sûres. En me le remettant mon maître était distrait, Embarrassé, rêveur... Quel que soit son projet, Je dois, sans me creuser la tête davantage, Avec zèle répondre à l'honneur qu'il me fait, Obéir à son ordre, et remplir mon message.

SCÈNE II

LISETTE, FRONTIN

LISETTE

Me trompé-je? Frontin! Eh mais! est-ce bien toi?

FROIVTIN.

Hé oui! ma chère enfant, c'est moi-même, c'est moi.

LISETTE

Que viens-tu faire ici? vraiment, de ma surprise, A peine, en t'écoutant, suis-je encore remise, Et quel hasard, dis-moi, quel beau ressouvenir Peut t'amener? Ma foi, je n'en puis revenir.

SCENE II. u

FRONTIN

Allons, calme tes sens; tu vas être éclaircie : C'est mon maître aujourd'hui, qui prend la liberté De m'envoyer ici comme son député.

(D'uu air d'importance.)

L'affaire est délicate; elle veut le génie, L'adresse, le talent d'un négociateur; On m'en charge, tu vois...

LISETTE

Comment ! tu me fais peur.

Et cette affaire-là, qu'est-ce donc, je te prie? Dis-moi vite.

FRONT IN

Un billet dont je suis le porteur.

LISETTE

Pour madame?

c'est vrai.

LISETTE

L'ambassade est finie.

Tu peux t'en retourner.

FRONT IN

Pourquoi ?

LISETTE

Dois-tu penser Qu'on puisse de ton maître encor s'embarrasser. Au point de recevoir ses missives galantes? Oh! dans nos actions nous sommes conséquentes. Nous nous trouvons trop bien de vivre sans mari, Pour vouloir un moment nous occuper de lui.

FRONTIIV.

Dans le fond, je ne puis blâmer votre conduite. Lorsqu'on se voit quitter, il faut bien que l'on quitte. De ce qui s'est passé remercions le sort; Ta maîtresse eut raison , mon maître n'eut pas tort.

LISSETTE, avec étonnement et liumeur.

N'eut pas tort ! lui ? fort bien ; la réponse est parfaite.

(Plus vivement.)

Un franc original !

FROjVTIN, vivement.

Une franche coquette !

LISSETTE

Un brutal !

Un démon !

LISSETTE

Qui ne méritait pas De devenir l'époux d'une femme jolie !

FRONTIiy.

Qui ne méritait pas sans doute les éclats Dont la rupture alors malgré nous fut suivie!

Un homme trop heureux de nous bien tourmenter!

F R o I V T 1 N.

Une femme avec qui nous ne pouvions rester !

LISETTE

Humoriste, emporté, fou, sot, atrabilaire!

FROiVTiIV.

Vive, altière, méchante, imprudente, colère!

SCENE II

LISETTE, avec dépit.

Qui me ménageait peu dans ses expressions !

FROWTIN.

Qui souvent avec moi prenait de certains tons !.

LISETTE

Qui se faisait un jeu de condamner mon zèle !

Qui m'aurait voulu voir à cent pas de chez elle !

(Ils se regardent fixement.) (Après un moment de silence.)

LISETTE, à demi-voix.

Va donc.

FRONT IN, de même.

Courage.

(Ils éclatent de rire.) LISETTE.

Moi, de bon cœur j'en ai ri.

Si nous sommes payés pour les traiter ainsi. Nous avons bien gagné l'argent que l'on nous donne.

F R O N T I N , avec inquiétude.

N'étions-nous, par hasard, entendus de personne?

LISETTE

Non, Madame est sortie.

FRONTIN

Hé! doit-elle rentrer?

LISETTE

Je l'espère; ce soir nous attendons du monde.

FRONTIN

Beaucoup ?

296 L'ENTREVUE

LISETTE

(Finement.)

Pas autrement. Assez pour nous tirer D'une mélancolie importune et profonde, Qui, depuis quelque temps, de nous vient s'emparer.

FRONT IN

Ah! j'entends. Je connais ces sortes de tristesse. Mon maître en a par fois : c'est l'affaire d'un jour Pour en être guéri , mais guéri sans retour.

La nôtre , apparemment , n'est pas de même espèce ; Car elle tient encor depuis cinq pour le moins.

Hé! ne peut-on savoir quel est l'objet aimable Qui, pour vous tourmenter, vient vous rendre des soins?

LISETTE

Il est jeune, bien fait, d'un esprit agréable.

FRONTIN

Fort bien ; sur ce portrait il est reconnaissable : C'est un de ces messieurs, jeunes, vifs, sémillans, Bien frivoles, bien vains, qu'on voit toujours courans. Oubliant de penser, parlant pour ne rien dire; Affectant l'air distrait, et toujours prêts à rire Du mot que bien souvent ils n'ont pas entendu; Petits héros futurs sans vice ni vertu, Ivres de leurs chevaux plus que de leurs maîtresses ',

I. On dit, ivre de vanité , d'orgueil, d'ambition , d'un sentiment quelconque; niais on ne peut dire qu'on est ivre de quelque objet. Cependant le mot est placé si heureusement, qu'il faut peut-être approuver l'emploi que l'auteur en t'ait ici.

SCENE III

Perdant toujours l'argent qu'ils empruntent sans cesse; Bien désœuvrés chez eux, et traînant chez autrui Le jargon, les grands airs, la fatigue et l'ennui '.

LISETTE

Point du tout; celui-ci paraît très raisonnable.

Il est vif, enjoué, cela ne gêne rien.

On peut être amusant et pourtant estimable.

Au surplus, dans le monde, on n'en dit que du bien.

N'entends-tu pas du bruit?

LISETTE

Vraiment. C'est ma maîtresse; Monsieur le député, nous verrons votre adresse.

LA MARQUISE, LISETTE, FRONTIN

LA MARQUISE

Le spectacle, aujourd'hui, m'a fait périr d'ennui; J'ai laissé les trois quarts de la pièce nouvelle.

FRONTIN, à part.

On est mal disposé; comment approcher d'elle?

I. Cette critique fait connaître les manières des jeunes gens de qualité d'alors; et si l'on compare le portrait que Frontin en fait avec ceux que Molière et Régnard ont tracés des jeunes gens de leur tems, on verra combien les mœurs ont changé en un siècle. Du tems de Louis XIV, les jeunes gens du bon ton prenaient beaucoup de tabac et s'enivraient. C'était alors les qualités distinctives d'un homme à la mode. En 1788, Tauglomanie et la passion des chevaux caractérisaient les petits-maitres.

LA MARQUISE

Ce qu'on a vu cent fois; rien de piquant.

FRONTIN, à part.

Ici, Je commence à douter d'un accueil agréable.

LA MARQUISE, bas, à Lisette.

Eh bien! rien de nouveau? Personne n'a paru?

LISETTE, de même.

Personne.

LA MARQUISE, à part.

Pour le coup le fait est incroyable.

FRONTIN, bas, à Lisette.

Parle de moi; l'instant, peut-être, est favorable.

LISETTE, à Frontin.

Parle toi-même.

FRONTIN, d'un air gauche et timide.

Non.

LISETTE, presque ironiquement.

Allons, que risques-tu?

FRONTIN

Mon début est obscur.

LA MARQUISE, à part , et rêveuse.

Le trait est admirable!

FRONTIN, poussé par Lisette , et se trouvant près de la Marquise , qui tourne la tête au bruit qu'elle entend.

Si madame veut voir un visage connu.

Depuis une heure ici j'attendais sa présence.

LA MARQUISE, d'un air froid et sec.

Vous ici ?

SCENE III. ^gf

FRONTIN, humblement.

J'ai besoin de beaucoup d'indulgence, Je vous suis adressé par monsieur votre époux. Lisette sait le bien que, pendant votre absence. Là, tout-à-l'heure encor, je lui disais de vous.

LA. MARQUISE

Soit; mais quelle raison en ces lieux vous amène?

FRONTIN

Ce mot , si vous voulez , vous épargne la peine De m'en demander plus. Ayez pitié de nous; Si vous le refusez, on me rouera de coups.

LA MARQUISE, d'uu air de pitié.

Donnez.

(Frontin s'applaudit avec Lisette du succès de sa démarche.) (Lisant haut.)

« Je ne prends point un prétexte frivole. « Notre nièce demain veut sortir du couvent; « Et je dois vous parler, puisqu'elle est assez folle « Pour vouloir contracter un prompt engagement. « Ce seul motif à vous m'adresse en ce moment,

« Je vous en donne ma parole.

« De grâce, veuillez bien contenter mon espoir,

« Et marquez-moi quand je pourrai vous voir. »

(Après un instant de réflexion, haut à Frontin.)

A l'instant.

(Elle déchire la lettre.) F R G J V T I N , à part.

(Haut.)

Bon ! je sens le prix d'un tel service.

(A Lisette vivement.)

Eh bien! à mes talens tu peux rendre justice;

300 L'ENTREVUE.

Tu vois, pour réussir, il ne faut que vouloir. Mais je te quitte, adieu; je fais preuve de zèle; Aussi bien ai-je peur que l'on ne me rappelle.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LA MARQUISE, LLSETTE.

LA MARQUISE, gatment.

Tu ne devines pas qui je vais recevoir?

LISETTE

Je m'en doute. Et vraiment je ne puis concevoir Que vous manquiez sitôt à la belle promesse Que vous nous aviez faite. Ah ! c'est une faiblesse Que je n'aurais pas, moi. Vous rêvez, c'est fort bien Votre âme, en sa fliveur, n'est-elle pas émue? Occupez-vous beaucoup de cette chère vue; Regrettez les douceurs d'un si tendre lien.

LA MARQUISE, avec insouciance.

Que dis-tu?

LISETTE

Qu'à ce trait je dois vous méconnaître Qu'en vérité je crois que vous perdez l'esprit; Qu'à votre place, moi, j'aurais, dans mon dépit. Envoyé promener le valet et le maître.

LA MARQUISE, indifféremment.

Qui donc?

LISETTE

Ce cher époux dont vous avez pitié.

SCENE IV. 301

LA MARQUISE, de même, et souriant.

Ail! tu m'y fais songer, je l'avais oublié!

LISETTE

Vous m'étoiinez; voyant eet air tendre et sensible, J'ai cru...

LA MARQUISE, sortant de sa rêverie.

Le chevalier est incompréhensible.

Comment! chez moi venir, en paraître enchanté. Me faire tous les jours au moins une visite, Pendant un mois se dire en mes fers arrêté, En avoir l'air du moins, et cesser aussi vite!...

LISETTE

Hé! mais cela doit-il vous paraître étonnant? Avez-vous pu sur lui compter un seul instant? Attendons sur ses goûts que la rai-

son l'éclairé. Vingt ans, je crois.

LA MARQUISE

Au plus.

LISETTE

De soi trop occupé, Pour qu'une passion, fût-elle la première.
Remplisse un cœur à peine encor développé. Je n'aime point
l'amour empesé, grave, sage, Mais du moins faut-il bien qu'il ait
un certain âge.

Pourquoi t'imaginer, Lisette, qu'il m'ait plu! Il m'amuse, et
c'est tout. Je n'ai point la folie De lui sacrifier le repos de ma vie.

Peut-être il s'en flattait : ces messieurs sont charmans;

302 L'ENTREVUE.

Ils sont si prévenus de leur petit mérite,

Que, dès qu'ils veulent bien nous donner des momens,

Ils pensent qu'à leur vue une femme est séduite.

(Après un silence.)

Voilà huit jours au moins que nous ne l'avons vu?

LISETTE

Pas tant; mais...

LA MARQUISE

Aujourd'hui, j'avais quelque espérance.

Au surplus, je ne puis l'accuser d'inconstance; Sur lui n'ayant nul droit, il peut, à mon insu, Suivre un penchant ^

LISETTE

Je suis tranquille sur son compte.

Madame , croyez-moi , vous le verrez dans peu. Bon! ces absences-là souvent ne sont qu'un jeu. On revient, on en est quitte alors pour la honte; On tremble, l'on rougit, c'est bien intéressant; Le dépit sollicite un raccommodement.

Je n'oublierai jamais" d'avoir entendu dire Qu'il était même un art de se faire éconduire*. Mais que vous veut La Fleur?

I. Les tems ne sont plus les mêmes, quoique" les mœurs d'aujourd'hui ne soient pas meilleures que celles de la fin du dernier siècle. On ne verrait pas avec plaisir une femme mariée, même délaissée, occupée d'une liaison avec un jeune homme, et d'ailleurs on peut s'étonner de ce que la marquise s'affecte autant de l'absence d'un homme qui ne fait que l'amoindrir. Jusqu'ici on peut la prendre pour une coquette.

a. Voilà des raffinemens d'idées, une dépression sur le mariage et de la galanterie tout à fait dans le goût de Dorât.

LA MARQUISE, LISETTE, LA FLEUR

LA FLEUR, d'un air un peu ému.

Madame, en ce moment.

J'en suis tremblant encor : quelqu'un à votre porte Veut entrer malgré nous, il se fâche, s'emporte, Et prétend, nous dit-il, vous voir absolument. Votre suisse tient bon; mais moi, craignant l'instant Oii ce monsieur suivrait son humeur trop mutine. Je me suis sauvé vite, et j'accours près de vous...

LA MARQUISE

Quel est donc ce quelqu'un?

LA FLEUR, mystérieusement.

C'est monsieur votre époux.

LISETTE, qui s'est tenue éloignée.

C'est monsieur le marquis, sans peine on le devine.

LA MARQUISE, gaîment.

lisette, va toi-même, et qu'on le laisse entrer.

LA FLEUR, d'un ton étonné et plus mystérieux encore.

C'est monsieur votre époux.

LA M A R Q U I S E , à Lisette.

Cours sans plus différer.

LISETTE, à part , se décidant à sortir.

Recevoir un mari, la complaisance est grande.

LA FLEUR, a part.

A tout , d'après ce. trait , il faut que l'on s'attende.

(Il sort avec Lisette.)

304 L'ENTREVUE.

SCÈNE VI

LA MARQUISE

Cette visite-là dans le fond me déplâit.

Je ne sais trop pourquoi j'ai consenti si vite:

Je n'ai point oublié quelle fut sa conduite

Avec moi, le plaisir que souvent il prenait

A blesser mon orgueil. Il me vient un JDrojet,

Il ne jouira pas du trouble qui m'agite ;

Je veux par mes discours qu'il connaisse en effet

Combien il s'est trompé '... Mais c'est lui qui paraît.

LA MARQUISE, LE MARQUIS

LE MARQUIS.

Madame, pardonnez, peut-être je vous gêne?

Non, monsieur.

LE MARQUIS

Vous savez le motif qui m'amène.

J'ai balancé long-temps; mais, comme il s'agissait D'une enfant qu'autrefois votre cœur chérissait; Comme son sort nous fut confié par son père,

I. Les enjambemens des vers sont un peu multipliés dans ce monologue et dans la pièce : ce sont des taches légères qui n'empêchent pas que la versification de Vigée ne soit en général aisée et gracieuse.

SCENE VII. 30

Que vous seule aujourd'hui lui tenez lieu de mère, Il était important de régler entre nous Ce qui peut convenir pour le choix d'un époux.

LA MARQUISE, souriant.

Il est assez plaisant que ce soin vous regarde. Mais vous vous en chargez, mon cœur est rassuré; En prenant un lien, quelquefois on hasarde Son bonheur; c'est à vous, tuteur très éclairé, A guider une enfant dans un choix difficile.

LE MARQUIS

Hé oui! dans la jeunesse, où tout paraît nouveau. Comme on ne connaît rien, on se peint tout en beau. Il est plus d'un exemple, on en citerait mille, De mariages faits sans s'être consulté : On pense dans l'hymen trouver la liberté; L'amour-propre jouit; le cœur, qui se tourmente. De l'espoir du bonheur

aisément se contente; L'un de l'autre bientôt on se croit enchanté : Qu'arrive-t-il ? hélas ! préservons notre nièce Du malheur que pour elle on peut appréhender.

A merveille! monsieur. Puis-je vous demander Oii vous avez puisé ce grand fonds de sagesse?

LE MA.RQLIS.

Comment! vous me trouvez raisonnable?

LA MARQUISE

A tel point Qu'on pointait s'étonner; et je ne doute point Sur ce qui nous occupe, en cette circonstance,

A ut. contcinp. 20

306 L'ENTREVUE.

Qu'on ne doive à vos soins s'en rapporter d'avance.

LE MARQUIS

Tout de bon! vous croyez? là, sérieusement?

LA MARQUISE

Mais oui.

LE MARQUIS

Vous plaisantez?

LA MARQUISE

Je n'oserais, vraiment.

LE MARQUIS

Heureux d'avoir des droits à votre confiance.

LA MARQUISE

On acquiert tous les jours, grâce à l'expérience; Et vous me le prouvez.

Un tel aveu m'est doux.

LA MARQUISE

Le monde est tôt ou tard une école pour nous;

Qui ne le connaît pas est charmé d'y paraître :

Mais sur lui son début appelle tous les yeux,

Et ce début suffit pour le perdre, peut-être.

Il n'y porte d'abord qu'un regard curieux;

Plus prudent, mieux instruit, il cherche à le connaître.

Observant les esprits, démêlant leurs travers.

Du bien comme du mal avec art il profite;

Voit d'où vient le succès, à quoi tient le revers;

Sur chaque événement sait régler sa conduite;

Use de ses moyens avec discrétion;

Risque à propos un trait qui frappe et qui circule;

SCENE VII. 30

Des censeurs à son gré soumet l'opinion, Et toujours si Jr de
plaître en toute occasion , Echappe, en se jouant, aux traits du ri-
dicule '.

LE MARQUIS

A merveille, madame; à mon tour je pourrais. En vous félici-
tant de plus d'une manière, De votre esprit rapide admirer les
progrès. A ce que vous étiez... vous ne ressemblez guère.
Excusez...

Je conçois un tel étonnement.

A seize ans mariée, au sortir du couvent, A l'époque où de rien
l'âme n'est avertie. Où la timidité tient de la gaucherie.

Où l'on parle toujours avant d'avoir senti. Où l'on répond
souvent sans avoir réfléchi. Je contractai des nœuds, flatteurs en
apparence; Croyant céder au goût, j'obéis au devoir. Mais ce qui
s'est passé m'a fait apercevoir Les dangers d'une longue et cré-
dule ignorance; Il m'a fallu changer.

LE MARQUIS

Oh! l'on s'en aperçoit.

I. Cette tirade a le défaut d'être peu intelligible. Ce qui du se-
cond vers y joue le rôle de nominatif; mais il est trop indéterminé
pour qu'on puisse lui rapporter tout ce qui suit : c'est une faute
de grammaire et de style. Ensuite on peut objecter qu'on ne sait
ni quel est le personnage dont il s'agit , ni combien de tems il lui
faut pour que, ne connaissant pas le monde, il finisse par y ris-

quer un trait qui frappe et qui circule. Toutes ces observations sont obscures; ce tableau du monde n'est qu'ébauché et ne présente que des généralités vagues.

308 L'ENTREVUE.

LA MARQUISE

J'ai remarqué souvent qu'à peine l'on conçoit
Tout ce que peut sur nous l'habitude et l'usage.
Nous voyons, par bonheur, arriver les momens
Où de nos qualités et de nos agrémens
Nous savons nous servir avec quelque avantage.
On ne s'occupe plus alors de nous juger.
On nous cède sans peine une prompte victoire.
Dans nos fers on se croit heureux de s'engager.
Chaque jour, chaque instant ajoute à notre gloire;
Et, fières de nos droits, souveraines des cœurs,
Nous respirons l'encens de mille adorateurs ^

LE MARQUIS

Oui, vous avez, je crois, tout ce qu'il faut pour plaire.

(A part.)

Mais c'est bien singulier! plus je la considère... Non, en elle jamais je n'ai vu tant d'appas^.

(Haut.)

D'honneur...

LA MARQUISE

De notre but ne nous écartons pas.

Du couvent dès demain retirez notre nièce. Et quant à son hymen, si l'époux vous convient, J'ajoute pour ma part, au peu qui lui revient, Quarante mille écus ; comptez sur ma promesse.

LE MARQUIS

Un procédé pareil me touche infiniment.

SCÈNE VIL 30

De votre bienveillance on pouvait moins attendre; Mais rien de votre part ne doit plus me surprendre. Aux grâces de l'esprit unir le sentiment!

LA MARQUISE, le regardant finement.

Plaît-il? ah! modérez les transports de votre âme. Pour ma nièce, on le sait, je ne puis faire moins. Se peut-il qu'à ce point votre tête s'enflamme ? De son père, envers moi, je dois payer les soins.

LE MARQUIS

Soit, tout est donc conclu?

LA MARQUISE

Tout; je le crois de même.

LE MARQUIS

Je vous quitte, madame, et ma peine est extrême; Mais je dois respecter l'emploi de vos momens. Adieu, madame.

LA MARQUISE

Adieu, monsieur.

LE MARQUIS

Depuis trois ans , C'est la première fois qu'en ces lieux la fortune Me fait auprès de vous passer quelques instans; S'il faut pour vous revoir attendre aussi long-temps. Vous ne ine direz pas que je vous importune.

LA MARQUISE

(A part.)

Non, monsieur. Mais quel air ! quel ton modeste et doux !

LE MARQUIS

On peut avec regret se séparer de vous;

3io L'ENTREVUE.

Je le sens; et pour peu qu'on vous ouvrît son âme...

(La Marquise fait un geste pour lui imposer silence. Il prend sa main et la baise. A part, en s'en allant.)

11 est bien malheureux que ce soit là ma femme!

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, gaîment.

Comment donc ? mon mari se trouble en me quittant !

Est-il possible? Au reste il a paru content

De la dot que je viens d'assurer à ma nièce.

Tant mieux; voilà surtout l'objet qui m'intéresse.

Mais, quand j'y réfléchis, je crois, en vérité.

Que sans peine en ces lieux j'ai souffert sa présence.

Pourquoi non? c'est tout simple; et de l'indifférence

Je reconnais l'effet. Qu'en est-il résulté?

Rien, J'ai peut-être en lui vu moins de suffisance,

Beaucoup moins d'injustice et plus d'aménité;

Peut-être, en le jugeant sur la simple apparence,

J'allais lui pardonner son infidélité ',

Ses torts cruels, sans doute! Oui, je crois...

SCÈNE X. 3ii

Monsieur le Chevalier vient d'envoyer savoir S'il peut être, à souper, chez vous admis ce soir?

LA MARQUISE, d'un air préoccupé.

Le Chevalier?

LISETTE

Vraiment, c'est son valet lui-même, Qui m'a parlé , madame , et qui m'a demandé , Si l'on pouvait venir. Moi, j'ai tout accordé. Je vous voyais ce soir d'une tristesse extrême, J'ai voulu dans ces lieux ramener la gaîté. Vous ne m'en voudrez pas de ma facilité; On est toujours bien mieux près de l'objet qu'on aime ' .

LA MARQUISE, d'un air distrait et froid.

Tu dis qu'il va venir?

LISETTE, étonnée.

Oui, madame.

LA MARQUISE, sur le même ton.

C'est bon.

On mettra deux couverts, ici, dans ce salon.

(Elle sort.)

L-illoill 1-tj, très étonnée

Hé ! mon Dieu ! de quel air on reçoit ma nouvelle ? Quelle froideur ! Qui peut causer ce changement ? Mais qu'aurait-elle appris ? A qui donc en a-t-elle. ^

I. Elle ne doit pas s'exprimer ainsi après (que sa maîtresse lui a dit qu'elle ne croyait pas que le Chevalier lui eût plu ; c'est même d'une familiarité indiscrète.

312 L'ENTREVUE.

Ah ! je n'en puis douter ; oui, c'est assurément

Ce monsieur de Valmont, qui dans cette aventure...

Je connais sa fureur et son emportement :

Il se sera permis plainte, reproche, injure ;

Les maris savent-ils nous traiter autrement ?

J'avais grande raison de craindre l'entrevue.

De cet événement je prévoyais l'issue.

Mais Madame ohéit au premier mouvement ;

Veut-elle quelque chose ? alors rien ne l'arrête.

Ici-bas tout irait bien mieux certainement,

Si nos maîtres faisaient un peu moins à leur tête.

SCÈNE XL 3i

FRONTIN

Je ne saurais comprendre...

LISETTE

Va-t'en , te dis-je.

FRONTIN

Ah ! parle un peu plus poliment.

Et dis-moi, pour le moins, ce que devient mon maître.

LISETTE

Lui? Si je le tenais!... Ah! il verrait beau jeu. Il ne se doute pas de tout ce que peut être Une femme en colère.

FRONTIN

Oh! il le sait un peu.

Il a passé, je crois, l'âge de l'ignorance. Et dans ce siècle-ci, soit dit sans t'irriter. De ton sexe bientôt l'on a l'expérience. Au surplus, contre lui pourquoi donc t'emporter? Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? Peut-être qu'à sa femme Il aura témoigné son mécontentement De ce qu'il n'a plus part aux boutés de son âme. Ce fait posé , Monsieur a tort assurément ; Il ne doit plus gêner les désirs de Madame. Mais je vois clairement qu'en cette affaire-ci 11 aura trop joué son rôle de mari.

Après tout, ce sont eux que la chose intéresse. Et, si tu m'en crovais, ma foi , nous laisserions Les débats de mon maître et ceux de ta maîtresse; Et quoi qu'il arrivât, nous nous en moquerions.

(D'un tou de oonfulencp.)

Je te dirai bien pbis. Depuis cpic je t'ai vue.

314 L'ENTREVUE.

Une secrète envie a germé dans mon cœur.

(Le doigt sur le front.)

Regarde-moi bien là. Ton âme est-elle émue?

LISETTE

Non.

FRONT IN

Quoi! tu ne sens rien?

LISETTE

Non; rien, sur mon honneur!

FRONT IN

Eh bien ! c'est étonnant. En moi , c'est le contraire. Cet œil fin , ce minois , m'inspirent une ardeur Dont ta froideur en vain prétendrait me distraire. Et... si tu l'exigeais... je sens que, dès demain. Je serais assez bon...

LISETTE

Adieu, monsieur Frontin.

Je n'exigerai rien; et même, je vous jure Que , si vos gens d'affaire ont le mot pour demain , Le notaire attendra long-temps ma signature.

(A part.)

Maraud! pour plaisanter il prend bien son moment! Allons pour le souper donner l'ordre au plus vite '.

(Elle sort.)

I. Ce zèle qu'elle met à favoriser le tête à tête de sa maîtresse avec le Chevalier devrait au moins être motivé par quelque intérêt pécuniaire , comme il est d'usage pour toutes les soubrettes ; Lisette n'a pas assez de

)art ;i Tintrigue.

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, LE MARQUIS, entrant par un côté opposé , et descendant le théâtre sans se voir.

LE MARQUIS, à part.

Quel est donc mon projet?

LA M A R Q U I S E , à part.

Ce qui se passe en moi me semble inconcevable.

LE MARQUIS, à part.

Interrogeons-nous bien, l'aimerais-je en effet?

LA MARQUISE, à part.

Est-ce que mon mari me paraîtrait aimable?

LE MARQUIS, â part.

Non.

LA MARQUISE, à part.

Non.

(Se trouvant nez à nez.)

C'est vous, monsieur?

LE MARQUIS

Pardon, je me retire.

LA MARQUISE

Arrêtez. Je croyais vous avoir vu sortir ?

316 L'ENTREVUE.

LE MARQUIS

Non. Dans votre jardin rêvant tout à loisir, Il me semblait...

LA MARQUISE

Eh bien !

Je crains de vous le dire.

Pourquoi ?

LA MARQUISE

LE MARQUIS

C'est que le fait est assez surprenant. Vous ne le croirez point.

LA MARQUISE

Peut-être.

LE MARQUIS, s' animant par degrés.

Non; je gage.

En songeant à ma nièce, à son prompt mariage, J'entrevois l'hymen sous un aspect charmant. Être deux, me disais-je, et ne former qu'une ame. Avoir les mêmes goûts, les mêmes sentimens. D'un amour tendre et pur entretenir la flamme; Etre toujours ensemble; et, moins époux qu amans, Par les soins, les égards, l'attention suivie, Répandre à chaque instant un charme sur sa vie; Par différens désirs si l'on est entraîné, Se ménager un tort pour qu'il soit pardonné; Étouffer des débats la semence fatale; S'accorder l'un à l'autre une indulgence égale; Toujours dans ses liens trouver nouveaux appas :

SCENE XIII. 3i

Voilà le vrai bonheur s'il existe ici-bas.

LA MARQUISE, avec une sorte Je sentiment.

Un tel portrait, monsieur, sans doute est agréable:

(Reprenant uu ton gai et fin.)

L'original serait difficile à trouver; Qu'en dites-vous?

LE MARQUIS

Pour peu qu'on voulût m'éprouver, D'excellens procédés, moi, je me sens capable.

LA MARQUISE, souriant.

Vous !

LE MARQUIS

Moi. Vous en riez?

LA MARQUISE

Ceci me paraît fort.

J'en conviens. Que le temps vous ait changé, d'accord; Qu'il ait à votre esprit donné plus de finesse, Que l'on remarque en vous plus de délicatesse. Que vous avez enfin l'enjoûment, la gaîté. Ce qu'il faut pour briller dans la société. Soit; mais vous avoûrez, en suivant votre idée, Que l'épreuve serait au moins très hasardée.

LE MARQUIS

Peut-être : oui ; je suis d'abord de votre avis. Examinons pourtant quelle est la différence De vous-même avec vous. Moi, je vous avertis Que l'on peut à présent, mais en toute assurance, Vous répondre d'un cœur de vos charmes épris.

LA MARQUISE

Oui, des hommes voilà le langage ordinaire;

:3i8 L'ENTREVUE.

Prodiges de sermens qu'ils n'ont jamais remplis! Vous ne l'ignorez pas, en aspirant à plaire, Le moins dissimulé masque son caractère; Soumis, respectueux, tendre jusqu'à l'excès, Prévenant avec art nos désirs inquiets.

Du sentiment en nous il éveille la flamme. Amuse notre esprit, intéresse notre âme. De l'hymen à nos yeux ne peint que les douceurs, Nous montre son lien comme un tissu de fleurs. Et, jusqu'au mariage amant doux et sensible, Devient ou froid époux ou tyran inflexible.

(Finement.)

On en connaît plus d'un, convenez...

LE MARQUIS

Doucement.

Vous y prêterez-vous ? L'idée est singulière; Mais aussi l'aventure est rare assurément. Permettez-moi... pendant une semaine entière, De vous offrir l'hommage et les vœux d'un amant.

(Avec débit.)

Je ne suis plus l'époux dont votre cœur s'irrite. Même, dès ce moment, je vais changer de nom. Je suis, si vous voulez, ou Valère, ou Cléon; Et voici dès ce soir ma première visite. Je vous connais déjà, vous m'avez déjà vu. J'ai senti tout le prix d'une femme sublime ^ ,

I. Épitlicte qui n'est là que pour la rime. Une femme aimable, et qui vient d'acquérir quelque expérience en l'absence de son mari , n'est point une femme siihlime.

SCENE XIII

Vous m'avez accordé quelques marques d'estime, Vous êtes adorée , et je n'ai pas déplu. Je m'attache à vos pas, je veux partout vous suivre, Ce n'est plus que pour vous que je consens à vivre; Je me conduis enfin de manière, entre nous, A. vous faire à jamais oujjlier votre époux. Avouez, cette idée est la sagesse même. Pouvoir auprès de vous être tendre et pressant. Pouvoir, sans vous fticher, dire que je vous aime. Qu'en pensez-vous? Cela peut devenir charmant.

LA MARQUISE, finement.

Cléon pourrait sur vous avoir quelque avantage.

LE MA.RQUIS.

Qu'importe? je m'engage à n'être point jaloux. A cet arrangement vous refuserez-vous ?

Voyez... Trois ans peut-être ont de moi fait un sage. D'ailleurs, dans tout ceci, je ne suis plus pour rien. C'est Cléon qui vous parle; il vous offre un moven De punir un époux que vous jugez coupable.

LA MARQUISE, à part, souriant.

Il faut en convenir, on n'est pas plus aimahle.

(Haut.)

Des hommes que partout on désire, entre nous, il me semble qu'aucun ne vaut autant que vous.

LE MARQUIS

Des femmes que l'on vante, et dont on exagère Les grâces, l'agrément, aucune ne doit plaire Aillant que vous.

3ou L'ENTREVUE.

L 4 MARQUISE

Vraiment ?

Oh ! j'en jure ma fol.

LA MARQUISE

Peut-être vous pensez beaucoup trop bien de moi :

Cléon peut s'amuser à faire mon éloge;

Cléon à part, c'est vous, monsieur, que j'interroge.

LE MARQUIS, avec âine.

Ne m'interrogez pas; j'en dirai cent fois plus. Eh ! comment de sang froid contempler tant de charmes! Comment à votre esprit ne pas rendre les armes? Je sens trop...

LA MARQUISE, galment.

Abrégeons des discours superflus.

J'ai mon idée aussi que je crois singulière.

Vous y prêterez-vous ?

LE MARQUIS

Madame, aveuglément.

LA MARQUISE

Je prétends vous garder, moi, la soirée entière; Oui, vous allez souper avec moi. Justement Je m'attendais ce soir à recevoir du monde.

LE MARQUIS

Eh! comment à cela faut-il que je réponde? Ah! d'avance je suis dans un enchantement!...

LA MARQUISE, gaîment.

Je suis sûre du moins qu'on ne peut en médire.

I. Pléonasme

Aut. contenip. 21

(Il va lui-même chercher les fauteuils et les place.)

(Aux valels.)

Sortez.

LA MARQUISE

A vous asseoir souffrez qu'on vous invite.

LE MARQUIS

(Lorsqu'ils sont assis.)

Malheur en ce moment à qui nous troublerait ! On ne peut bien souper que clans le tête-à-tête. N'est-il pas vrai?

LA MARQUISE

Personne au moins ne nous distrait.

LE MARQUIS

Je hais ces grands soupers ' qu'à grands frais l'on apprête;

Cette coutume-là n'a pas le sens commun.

A mille questions il faut que l'on réponde :

On vous observe, on cause , on médit, on vous gronde.

Ne pas craindre d'un tiers le regard importun,

Voilà ce que je veux; c'est le bonheur suprême.

I . Imitation de ce fameux vers

Je hais ces grands repas à grands frais apprêtés.

Les usages ont bien changé : les soupers sont passés de mode depuis longtemps. A cette époque on dînait vers trois ou quatre heures, même chez les personnes du haut parage, et l'on faisait de petits soupers que les abbés, les petits maîtres et les petites maîtresses prolongeaient jusqu'au lendemain matin. On ne fait

plus maintenant de la nuit le jour, comme autrefois, même dans la capitale; sous ce rapport, c'est une amélioration dans notre manière de vivre.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, d'un ton léger.

J'arrive bien plus tard que je n'aurais voulu, Madame; excusez-moi, vous m'avez attendu?

LE MARQUIS, à part.

Attendu !

LE CHEVALIER

Dès long-temps je suis à votre porte:

Un maudit embarras m'a toujours retenu.

D'avance vous voyez à quel point je m'emporte, Quand, loin de vous, je sens...

LA MARQUISE

Monsieur, soin superflu !

Il faut s'accoutumer à souffrir votre absence.

LE CHEVALIER

Ah! daignez méjuger avec plus d'indulgence. Vous saurez mes raisons. Quoi ! pouvez-vous penser Qu'au plaisir de vous voir on puisse renoncer? Un mari de ce tort peut seul être coupable.

LE MARQUIS, a part.

Fort bien!

LE CHEVALIER

Mais moi, jamais je n'en s[^]rai capable. Vous me traitez, madame, avec trop de bonté, Pour que j'ose manquer à la reconnaissance; Et j'attendais ce jour avec impatience, Pour vous entretenir en toute hberté.

LA MARQUISE, étonnée.

Voyons.

LE MARQUIS, à part.

Que veut-il dire?

LE CHEVALIER, avec un peu plus d'aplomb.

Ecoutez, s'il vous plaît.

Vous m'avez témoigné le plus vif intérêt ; Et je puis hasarder sans crainte une demande.

LA MARQUISE

J'ai permis que chez moi vous vinssiez; voilà tout.

LE CHEVALIER

J'ose attendre à présent une faveur plus grande; Faveur bien précieuse.

LE MARQUIS

(A part.)

Ah! l'on me pousse à bout.

SCÈNE XVII

LA MARQUISE

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER

Mes soins, mes visites fréquentes Avaient un but, madame.

LE MARQUIS, se levant de table sans bruit. (A pari.)

Oli! oui; je le crois bien.

LE CHEVALIER

Je tremble d'achever.

LA MARQUISE

Parlez; ne craignez rien.

LE CHEVALIER

Oh! mes expressions vont devenir plus lentes.

Ne vous en fâchez pas. Il est un sentiment

Qu'il faut connaître un jour malgré qu'il nous tourmente ;

Sentiment vif, profond : je l'éprouve à présent.

LA MARQUISE, avec dignité.

Comment?

LE CHEVALIER, vivement.

Oui; vous avez... une nièce charmante.

Le hasard m'a conduit trois fois à son couvent; Elle est digne en tout point de vous avoir pour tante; Et je l'épouserai...

LE MARQUIS, très vivement et du ton de la joie la plus marquée.

Oui, monsieur. Dès demain, Ce soir, quand vous voudrez, que dis-je? A l'instant même. Vous me convenez fort. Oui; vous aurez sa main. Je suis sur, mais très sûr que ma nièce vous aime.

LE CHEVALIER

Quelle obligation!...

LA. MARQUISE, à part.

Je ris de mon erreur '.

LE MARQUIS

Vous n'imaginez pas quel important service

(A part.)

Vous me rendez. J'en suis quitte enfin pour la peur.

(Haut.)

Vous donner mon aveu, c'est devoir, c'est justice.

LE CHEVALIER

Mais je ne conçois pas...

LE MARQUIS

Moi , monsieur, je m'entend.

Vous demandez ma nièce, et vous l'aurez. Madame, N'y consentez-vous pas?

LA MARQUISE

Ah! de toute mon âme.

LE MARQUIS, arrêtant le Chevalier qui veut s'avancer près de la Marquise.

Monsieur le Chevalier, souffrez, en ce moment, Que je fasse pour vous votre remerciement.

LE CHEVALIER, souriant.

(A part.)

Ah! vous êtes trop bon! Quelle est donc sa folie?

I. Tout le monde la partagerait. On ne se douterait pas d'abord, au langage qu'il vient de tenir à la tante, qu'il allait lui demander la main de sa nièce. Ce qui est plus singulier, c'est que pendant un mois il lui ait dit qu'il était dans ses fers arrêté ,

comme elle le rapporte à la scène 4- Le quiproquo est cependant d'un bon comique; mais il n'est ni assez ménagé, ni assez préparé.

SCENE XVII

LE MARQUIS, à la Marquise.

Je ne puis vous quitter que je n'aie obtenu Un généreux retour, un pardon absolu.

(Montrant le Chevalier.)

Il trouve le bonheur dans le nœud qui le lie; Serais-je assez à plaindre... ?

LA MARQUISE

Ecoutez; attendons Que le temps ait prouvé...

LE MARQUIS

Point de réflexions.

Dans mon âme, à jamais, votre image est empreinte : Du regret, du remords, j'ai ressenti l'atteinte; Et désormais, ensemble, il faut que nous vivions.

LA MARQUISE

Mais puis-je me flatter d'un retour bien sincère?

LE MARQUIS

Cléon le prouvera ; ce n'est plus mon affaire : C'est lui qui vous promet le destin le plus doux.

(Après un silence.)

Eh bien?

Mais...

LE MARQUIS

Un seul mot.

LA MARQUISE

Je crains...

LE MARQUIS

Moi, je supplie. Il y va du bonheur du reste de ma vie.

L'ENTREVUE. SCENE XVII

Ce pardon souhaité l'obtiendrai-je de vous?

LA MARQUISE, après un instant de réflexion.

Cléon l'a demandé, je l'accorde à l'époux.

LE MARQUIS

O faveur qui remplit ma plus douce espérance! Tous mes vœux sont comblés! Croyez qu'à l'avenir Je veux justifier votre ai-

mable indulgence. Notre hymen ne fut fait que par la conve-
nance; Aujourd'hui, c'est l'amour qui va nous réunir.

LE CHEVALIER

De mon étonnement je ne puis revenir;

Voudrez- VOUS m'expliquer ce que je vois, madame?

LE MARQUIS

Un mari trop heureux de retrouver sa femme!

a»<!«ga»g>»«»»

C[^]ETTE petite pièce est de plus d'importance qu'on ne le croi-
rait d'abord. Elle ne présente pas sans doute un tableau complet
de mœurs, mais elle fait connaître l'intérieur des ménages du
grand monde , à l'époque le plus immédiatement antérieure à
nos dernières révolutions politiques. Quand nous disons l'inté-
rieur des ménages , nous n'avons en vue que ceux qui n'étaient
pas encore arrivés à ce degré de dépravation tel que l'on pouvait
leur appliquer ce passage d'un Juvénal mort au printemps de la vie
et dans la fleur du talent :

Vois-tu , parmi ces grands, leurs compagnes hardies Imiter
leurs excès, par eux-même applaudies, Dans un corps délicat
porter un C(i?ur d'airain , Opposer au mépris un front toujours
serein; Et, du vice endurci témoignant l'impudence. Sous leur
casque de plume étouffer la décence ?

On ne peut pas absolument dire du Marquis de

XEntreue et de sa femme :

Contents d'un héritier comme eux frêle et sans force, Les époux très amis vivent dans le divorce.

Us n'ont pas encore d'héritiers; mais on voit qu'ils ont vécu dans le divorce. Seidemeni elle est bien romanesque, cette supposition d'un mari de qualité de

330 EXAMEN

1788, qui s'est séparé brouillé de sa femme, qui l'a perdue de vue depuis trois ans, et qui la retrouve avec une réputation aussi entière que quand il l'avait quittée. Du moins on doit le supposer, car il ne s'en informe nullement; il paraît ne pas savoir ce qu'elle est devenue dans tout cet intervalle; et, sans approfondir le passé, il revient, comme un homme à bonnes fortunes, faire la cour à sa propre femme, qu'en mari commode il a rendue maîtresse de ses actions. Ce début du Marquis,

Madame, pardonnez, peut-être je vous gêne,

peint parfaitement l'indépendance que les maris de qualité reconnaissaient à leurs femmes.

Ceux-ci sont dans le même genre :

Je vous quitte, madame, et ma peine est extrême, Mais je dois respecter l'emploi de vos raomens.

L'esprit de la société avait fait reconnaître aux femmes des droits que les lois ne leur accordaient pas, et le ridicule était là pour les protéger contre les maris qui auraient été assez mal élevés pour exercer contre elles l'autorité conjugale. Quoique demeurant sous le même toit, ils ne vivaient point ensemble; Monsieur et Madame avaient, comme on sait, chacun leur apparte-

ment , et lors même que par hasard il se fut trouvé deux époux qui vécussent dans l'intimité, ils auraient eu grand soin de se cacher aux yeux de ce qu'ils appelaient le public : ils auraient eu honte de paraître bien ensemble.

Il faut reconnaître une chose, c est que la révolution a fait disparaître cette désunion des ménages dont nous seuls, peut-être, en Europe, avons donné le spectacle,

DE L'ENTREVUE. 33i

desunion unique dans les annales des peuples modernes. Les malheurs que les classes distinguées ont éprouvés, ont changé leur vie privée. Les maris et les femmes ont senti combien ils étaient nécessaires les uns aux autres; et, apprenant les vertus de l'adversité qu'ils ignoraient , ils se sont unis comme de souples roseaux pour mieux résister aux ouragans de la vie.

Le Marquis est émerveillé du changement qui s'est opéré dans sa femme, par quelques discours alambiqués qu'elle lui tient; mais il ne lui vient pas un moment dans l'idée de craindre qu'elle n'ait acheté l'expérience qu'il lui trouve, à un prix onéreux pour lui. Il est vrai que , malgré le fonds de sagesse dont sa femme lui fait compliment, il est très léger, et qu'accoutumé à chercher des bonnes fortunes, il considère sa femme seulement comme une nouvelle conquête à faire, et Trouve bien malheureux que ce soit là sa femme.

L'auteur méi'ite en cela des éloges et non des reproches ; il ne devait pas faire un mari du bon ton plus délicat qu'ils ne l'étaient alors , et la jalousie de la conduite passée paraissait une petitesse ridicule , dont tout le monde se donnait bien de garde. On trouve dans cette pièce du sentiment mêlé à du papillotage, et des

scènes intéressantes où des détails agréables sont quelquefois exprimés avec le jargon des boudoirs.

Lintrigue de VE/itrei'ue est tirée des contes en prose d'Imbert. Elle est très mince et beaucoup moins bonne que celle des Aveux difficiles. Les situations y sont bien plus faibles, car on prévoit tout de suite, en voyant le Marquis arriver, qu'il va se raccommo-der avec sa femme ; et, lorsque le (Chevalier survient à la fin de

EXAMEN DE L'ENTREVUE

la pièce , il ne fait naître qu'un léger incident qui se termine bientôt, et dont la durée n'a même lieu que par l'ambiguïté trop prolongée des expressions. Il eût été mieux que ce chevalier fût réellement un amant; et, après en avoir joué le rôle pendant un mois, il est étonnant qu'il déclare si soudainement son intention d'épouser la nièce de celle dont il a semblé vouloir être l'adorateur.

En revanche le style est plus agréable , plus soigné et plus brillant que celui de l'autre pièce, et surtout elle est remplie d'esprit comme tout ce qu'a laissé Vigée. On doit du reste savoir bon gré à l'auteur de la morale de sa pièce; elle est infiniment estimable, puisqu'elle est dirigée contre les mariages de convenance. Les inconvénients qui en résultent auraient même besoin d'être représentés sous des couleurs plus fortes, et au moyen d'une conception plus étendue et plus profonde.

Si 1 on n'a pas joué VEntr^eune depuis bien des années, c'est peut-être un peu parce qu'elle n'est plus dans nos mœurs,

quoique l'on joue tous les jours des pièces du dix-septième siècle , qui en sont bien plus éloignées.

SUR M. PIEYRE.

IV-L. Alexandre PIEYRE, né à Nîmes, en 1753, était, avant la révolution, précepteur des enfans de la maison d'Orléans. Depuis le retour des Bourbons, il a repris les mêmes fonctions auprès de mademoiselle d'Orléans ; et il est plutôt traité sous le rapport d'ami que sous tout autre , dans l'illustre famille de cette princesse.

V École des Pères fut son premier ouvrage; et il a déclaré, avec la modestie qui lui est naturelle, qu'il y voyait dans le style bien des choses qui le blessent. Cette intéressante pièce, d'un genre nouveau à l'époque où elle parut, tout en rappelant le genre de La Chaussée , plaça M. Pieyre au premier rang des auteurs comiques contemporains; Collin-d'Harleville n'était encore qu'au commencement de sa carrière littéraire.

M. Pieyre a composé encore plusieurs autres pièces, dont les trois principales ont été jugées

parChénier, dans son Tableau de la littérature ', où il s'exprime ainsi sur le compte de l'estimable littérateur : « M. Pieyre est connu depuis long-tems » par le brillant succès de \ Ecole des Pères ^ cote médiocre fort estimable, imitée de \ Homme prudent de Goldoni : fait qui, dans le tems, ne fut « remarqué ni par les journalistes, qui probable- « ment l'ignoraient , ni par l'auteur beaucoup (c trop lettré pour qu'il soit permis de lui adres- « ser le même reproche. Ici, la pièce qui a pour « titre , Orgueil et Vanité, est tirée du même Gol- « doni. Cette fois, M. Pieyre a soin d'en avertir; « mais il craint qu'elle ne soit plus de mode , « d'après les

changemens opérés dans nos mœurs : « car il peint les prétentions de quelques bourgeois « faufileés, à prix d'argent, dans la bonne compa- (c gnée d'une petite ville , et les grands airs mêlés de bassesse de quelques provinciales de quart lité. C'est pousser trop loin la crainte. Grâce à « M. Jourdain, qui reste en possession de la scène, « nous n'avons pas oublié ce que Molière appelle « la gentilhommérie. Sans doute il est des ridi- « cules qui n'ont rien d'amusant, même au théâtre. « Mais c'est au poète à choisir, il n'a que l'em- « barras du choix. Sur trois hommes entêtés du

I. L'endroit de cet ouvrage qui concerne M. Pieyre, a été omis dans les éditions de Maradan et Baudouin , et par conséquent est inédit. Il figure dans l'édition nouvelle publiée par le libraire Guillaume.

SUR M. PIEYRE. 335

« même travers, l'un offense, l'autre ennuie, un « troisième fait rire aux éclats; c'est celui -là qu'il « faut peindre, il produira son effet dans tous « les tems; les autres n'appartiennent point à la « scène comique. \J Intrigue anglaise ' est d'iui « genre fort sérieux , elle offre des scènes éner- « giques. On y désirerait, il est vrai, plus de cou- « leur dans le style , et moins d'embarras dans « l'action. Une jeune personne arrachée aux pièges « d'un séducteur, par la conduite prudente d'un « père aussi tendre qu'éclairé , tel est en substance « le fond de cette pièce, que M, Pieyre s'abstient « encore de donner pour une imitation , mais « qui n'en est pas moins puisée dans une comédie « anglaise, il y a plus de quarante ans, par ma- « dame Riccoboni. La pièce la plus importante « du recueil est le Garçon de cinquante ans , co- « médie que l'auteur avait déjà publiée sous le « titre de la Maison de V Oncle.

C'est la peinture « d'un vieux garçon placé entre des neveux qui « veulent être ses héritiers , et une servante maî- « tresse qui prétend devenir son épouse. Après « de vives altercations, les neveux finissent par « triompher. Un poète vulgaire, Avisse , est le « premier qui ait essayé ce sujet heureux. De « nos jours un poète habile a su le traiter. Quant « à la comédie de M. Pieyre , elle n'est pas

I. Jouée à rodéon, en i8og, sous le titre de la Famille anglaise.

« indigne de quelques éloges. La fable en est « simple, le style en est sage, il y à même des « traits piquans : on dit quelquefois , c'est bien ; c(mais, en relisant le Vieux Célibatai'e , on dit « toujours, c'est mieux. M. Pieyre n'aurait pas dû « braver une telle concurrence; et, malgré tous « les égards que mérite le talent dont il a fait <(■ preuve, nous ne saurions dissimuler qu'elle nuit « beaucoup à son ouvrage. »

Nous n'ajouterons rien à ce que dit Chénier des deux premières pièces ; mais , quant à la troisième , nous croyons qu'il en a traité l'auteur avec trop de rigueur. M. Pieyre n'a point eu l'intention de rivaliser avec CoUin-d'Harleville, et sa pièce n'a rien de commun avec le Vieux Célibataire , ni avec celle d'Avisse. Il n'a voulu, comme il le dit lui-même dans la préface qu'il a mise en tête de son ouvrage, que traiter un sujet déjà connu sous un jour nouveau et sans aucun accessoire. « J'ai , « dit-il, bâti la pièce sur cette seule pensée, ré- « sultat de ce que j'ai observé en plus d'un lieu , « qu'un homme à bonnes fortunes, qui arrive à « la cinquantaine en conservant des prétentions, « offre une proie aisée à toute jeune femme un « peu adroite, surtout si elle est placée de manière « à lui rendre de petits soins continus, à lui être « devenue nécessaire. Alors elle doit finir par s'em- « parer entièrement

de lui, par le conduire où ic elle voudra. Elle a deux auxiliaires qui mènent

SUR M. PIEYRE. 337

« loin, X amour-propre et ĩ habitude. J'ai voulu, « pour la dé-
cence, repousser l'idée du plus puisce sant moyen de séduction.
On n'en est pas moins « libre de l'adopter. Je ne suis pas plus
avant « dans la confidence. J'ai cherché à mettre en ac- « tion, à
rendre concevable comment un homme « d'esprit et de bon sens,
dans la force de l'âge, « peut être conduit sans amour à la plus
haute « sottise. Un sujet, en quelque sorte usé, s'est « montré
neuf par des combinaisons nouvelles; « et j'ai trouvé à faire ré-
colte dans un champ qui « semblait moissonné. »

Nous trouvons aussi un peu acerbes les reproches, que Ché-
nier fait à M. Pieyre, de s'être abstenu de dire qu'il a tiré plu-
sieurs de ses pièces des auteurs étrangers. Molière et Regnard
n'ont pas, que nous sachions, pris soin de prévenir le public qu'ils
devaient à Plaute, à Térence, et à des auteurs espagnols, les sujets
de quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre.

Outre les quatre pièces dont il vient d'être question, M. Pieyre
a fait jouer, la même année que X École des Pères ^ une comédie
en un acte et en vers, intitulée : les Amis à l'Épreuve. Cet ouvrage,
dont le fond ressemble un peu à celui de X Amitié à V Epreuve ,
conte moral de Marmontel, fait honneur à l'auteur, et renferme
assez d'intérêt; mais il manque du comique qui eût été nécessaire
pour le maintenir au théâtre.

Aut. conteinp. 11

Le Philosophe amoureux se trouve aussi dans le recueil des pièces de M. Pieyre. Cette comédie n'est autre chose que celle de Destouches, intitulée : les Philosophes amoureux, qui n'eut qu'une seule représentation en 1729. On y trouve plusieurs jolies scènes, et le dialogue en est comique et spirituel; elle est bien écrite; mais ce qui empêcherait de paraître sur le théâtre, outre la froideur du sujet, c'est qu'elle représente des mœurs et des caractères qui ne sont plus de notre siècle. Cet inconvénient suivra toujours presque toutes les pièces des anciens auteurs , qu'on voudra r'arranger. Du reste , M. Pieyre a tiré, de cette pièce oubliée de l'auteur du Glorieux, tout le parti possible.

Enfin, M. Pieyre a continué en vers la Princesse d'Élide, toutefois, en la réduisant en trois actes. M. Auger, dans son édition de Molière, a parlé très avantageusement de ce travail. Voici le passage de sa notice où il en rend compte :

« M. Pieyre , l'estimable auteur de \ École des « Pères, a fait , sur la comédie de la Pi incesses d'É- « lide, un travail qui a obtenu l'approbation des « gens de goût. Il a versifié ce que Molière n'a- « vait eu le tems que d'écrire en prose; il a sup- « primé un des prétendans à la main de la prin- « cesse, et donné à l'autre un commencement « d'amour pour Aglante, qui rend leur mariage, « au dénouement, plus naturel et plus intéressant;

SUR M. PIEYRE. 339

« enfin, il a resserré, en trois actes bien remplis, « la pièce divisée par Molière en cinq actes trop « courts, et pourtant quelquefois trop vides. Du « reste, il a mis dans ces changemens toute la dis- « crétion , toute la réserve, toute l'absence de pré- « tention personnelle que commandait le grand a nom de Molière à un

écrivain digne de l'admi- « rer; et, comme ces artistes adroits qui rendent « une seconde vie aux chefs-d'œuvre du pinceau, « en les transportant sur une toile nouvelle , et « en réparant les outrages qu'ils ont reçus du « tems, il a, si je l'ose dire ainsi, mis sa versifi- « cation au ton de celle de Molière , évité soigneu- « sèment tout ce qui pouvait déceler une touche « trop moderne, et mérité qu'en plus d'un ence droit, on pût attribuer au maître lui-même « l'heureux travail de l'élève. »

Nous ne croyons pas que M. Pieyre soit d'aucune autre Académie que celle de Nîmes, sa patrie ; toutefois il aurait au moins autant de droits à faire partie de certaines autres sociétés littéraires, que beaucoup de ceux qui se glorifient d'en être les membres.

DE L'AUTEUR

Ci'EST mon premier ouvrage, et j'y vois aujourd'hui dans le style bien des choses qui me blessent. Toutefois, je n'y changerai que peu de mots ; la pièce est ainsi dans la mémoire des acteurs, et je ne veux pas leur donner un nouveau travail d'autant plus pénible qu'il serait minutieux. L'épître dédicatoire est supprimée : quelques expressions , devenues inconvenantes , me commandent ce sacrifice; mais, si l'hommage est effacé, la reconnaissance demeure gravée. J'ai manifesté mes opinions dans ma Quatrième race , et je me plais à consacrer ici le souvenir que je conserve. Cet attachement personnel, et mes sentimens de bon Français, sont dans mon cœur deux affections très indépendantes l'une de l'autre.

PERSONNAGES

COURVAL

Madame COURVAL.

SMNT-FONS, fils de Courval.

ROSALIE , fille de Courval.

DORSINL

DERMONT PÈRE , ami de Courval.

DERMONT FILS , ami de Saint-Fons.

MARCELIN , ancien domestique.

ANDRÉ, laquais.

La scène est dans nn port de mer.

SCENE PREMIERE

DORSINI, ANDRÉ.

\)iioi! Madame Courval...

ANDRÉ

Elle fait quelque empiète.

DORSINL.

Au mois d'août, à midi ! la folie est complète, ^a belle-fille au moins pourra me recevoir ?

ANDRÉ

Mademoiselle est seule, et monsieur doit savoir Qu'elle n'a pas coutume...

DORSINI.

Et Saint-Fons ?

ANDRÉ

Pour s(^n frère,

Quand son père est absent, nous ne le voyons guère,

Et depuis avant-hier...

DORSINI.

Vous pouvez me laisser.

ACTE I, SCENE III

Il me hait, le cher homme, assez complètement. Et voudrait fort ici me voir plus rarement; Sous ses fausses douceurs, sous sa gaîté traîtresse, Je vois bien que chez lui ma présence le blesse. Ces huit jours sont à nous... Mais vous semblez rêveur. La dame du logis... j'y reviens; j'ai grand peur...

DERMONT FILS

Non, non; rassurez-vous.

Je vous en crois capable.

Madame de Courval est belle, jeune, aimable...

DERMONT riLS.

Aimable... si l'on veut; jeune, sans contredit; On n'en saurait douter, sa conduite le dit.

DORS J NI

11 est, mon cher Dermont , ridicule à votre âge De faire le Caton et de fronder l'usage. Quel est enfin son tort ? Se voyant sans enfans , Du bien , de la beauté , tout au plus vingt-cinq ans , Elle cherche à jouir, à s'amuser, à plaire; Voyez donc le grand mal! Veut-on qu'elle s'enterre. Qu'elle renonce à tout, pour vivre tristement Auprès d'un vieux mari, personnage assommant? N'est-il pas trop heureux qu'une femme agréable Veuille bien quelquefois présider à sa table ; Et, faisant les honneurs d'une bonne maison, Y fixe le plaisir et les gens du bon ton ?

DERMONT FILS

Je crois connaitre assez quel est son caractère,

Pour juger que ce ton ne doit pas trop lui plaire. Et qu'il aimerait mieux plus de simplicité Que tant d'amour du monde et de frivolité. Chevalier, du vivant de sa première femme, Etiez-vous à Bordeaux ?

DORSINI.

Non.

DERMONT FILS

C'était une dame Du plus rare mérite : elle savait unir Les grâces aux vertus, le devoir au plaisir; Il fut toujours pour elle au sein de sa famille: Elle aimait son époux; elle éleva sa fille; Cet esprit délicat, ce jugement exquis, Ces talents, sont l'effet des soins qu'elle en a pris.

DORSINI.

Dermont!...

DERMONT FILS

Monsieur Courval doit souffrir du contraste : Celle-ci, dissipée, aime l'éclat, le faste; Elle est honnête au fond, le cœur n'est pas gâté; Mais que d'étourderie et de légèreté !

DORSINI.

Quel feu vous avez mis en louant Rosalie !

DERMONT FILS

Moi!

DORSINI.

Je commence à croire... Elle est jeune et jolie; Et dans cette maison je vous vois plus souvent ,

ACTE I, SCENE IV

Depuis deux ou trois mois qu'elle est hors du couvent.

DERMONT FILS

J'y suis toujours venu de la même manière; Dès mes plus jeunes ans je suis ami du frère : Nos pères sont liés...

Fort bien ! raison de plus.

DERMONT FILS

Vous pensez...?

DORS INI.

Elle aura mieux de cent mille écus.

Cela vaut bien...

DERMONT FILS

Qui? moi! songer au mariage, Et de ma liberté vouloir perdre l'usage! Non, j'ai peur des regrets; je redoute des nœuds Qui, pour quelques beaux jours, en ont tant de fâcheux. Voilà Saint-Fons.

SCÈNE IV

DORSINI, SAINT-FONS, DERMONT fil*.

SAINT-FONS, à Dermont.

Enfin, cher ami, je te trouve :

Rien ne peut égaler la peine que j'éprouve. ïje malheur me poursuit, et je n'ai plus que toi Qui puisse me sauver.

DERMONT FILS

Tu dois compter sur moi.

350 L'ÉCOLE DES PÈRES.

(A part.) (Haut.)

Le coup a réussi. Qu'est-ce ? tu m'inquiètes : Ne me diras-tu point...?

SAINT-FONS

Oui, mes amis, vous êtes Ce que j'ai de plus cher : vous allez tout savoir; C'est en votre secours que je mets mon espoir; Dermont, c'est toi surtout qui pourras m'être utile.

DERMONT FILS

Parle, mon amitié me rendra tout facile.

DORSimi.

De mon côté, Saint-Fons, si du peu que je puis

SAINFONS.

Je le crois; sachez donc l'embarras oii je suis.

Hier, après dîner, retournant chez Julie,

Qui fait depuis deux mois le charme de ma vie,

Au lieu de la gaîté qu'elle avait le matin.

Je vois dans ses regards des marques de chagrin :

Je veux l'interroger , et sa bouche est muette ;

Mais de son déplaisir ses yeux sont l'interprète;
Elle cachait les pleurs dont ils étaient noyés.
« Chère amie, ai-je dit, me jetant à ses pieds,
« Parlez à votre amant , dissipez s[^]s alarmes. »
Je pressais ses genoux, les baignais de mes larmes;
Elle ne répond rien, elle gémit... . et moi
Je me lève, je marche, éperdu, plein d'effroi:
J'étais dans un état difficile à vous peindre;
De mon désordre alors coinniençant à tout craindre :

ACTE I, SCENE IY. 35i

Vous le voulez, dit-elle; eh bien! sachez mes maux,

Lisez. Je prends, je lis, et je trouve ces mots;

(Il lit.)

« Je perds à la fin patience.

« Si mes trois cents louis demain ne sont payés,

«J'ai contre vous une sentence, « Et demain les sergens vous
seront envoyés. »

DORS INI.

On n'a jamais écrit une lettre aussi dure. Qu'as-tu fait cependant après cette lecture?

SAINT-FONS

Je m'occupais du soin de calmer sa douleur; Je crus d'un juste espoir pouvoir flatter son cœur, Ne doutant point alors qu'il ne me fût facile. Vu le nombre d'amis que j'ai dans cette ville, De la tirer bientôt d'un pareil embarras : Mais je n'ai fait encor que d'inutiles pas. Conçoit-on le sujet de cette défiance?

DERMONT FILS

Tu dois beaucoup , tu fais une grosse dépense : Ta mère était sans bien. J'ai cinquante louis; Ils sont à ton service.

SA.INT-roISS, refusant la bourse-

Ah ! Dermont !

DORSINI.

Je ne puis T'offrir un grand secours, et c'est de quoi j'enrage. Quand j'aurai recueilli le tardif héritage (^u'iin oncle avare el vieux, mais leil à trépasser,

Doit à la Martinique ûn beau jour me laisser; Lorsque je jouirai de toute ma fortune, Entre nous, chers amis, elle sera commune, Et vous verrez alors si je saurai payer Des bienfaits que jamais je ne dois oublier.

SALJVT-FONS.

Mais ce soir, Dorsini, ce soir le terme expire... Voici, mon cher Dermont, ce qui vers toi m'attire. Tu dois aussi; tu m'as entrete-

nu souvent D'un ami de ton père, homme honnête, obligeant, Qui t'a dans le besoin...

DERMONT FILS

J'y vais de ce pas même, Tu peux t'en reposer sur un ami qui t'aime. J'ai voulu t'affranchir de ce honteux lien; L'amitié, la raison, tu n'as écouté rien. Il faut t'aider, j'y cours.

DORSIWI.

Cette conduite est belle.

DERMONT FILS

Je vais pour te servir employer tout mon zèle; Viens au club, tu pourras en apprendre l'effet.

(Il sort.)

ACTE I, SCENE V. 3S

DORSINI.

J'en suis très satisfait, Je trouve son commerce aussi sûr qu'agréable, Et j'ai pour sa personne une estime incroyable.

SAINT-FONS

Il la mérite.

DORSINI.

On peut lui trouver cependant Le ton un peu censeur, même presque pédantl.

SAINT-FONS

Avec tant de vertus!...

DORSINI.

Oh ! je lui rends justice.

Ce dernier trait surtout...

SAINT-FONS

Crois-tu qu'il réussisse ?

Mais...

SAINT-FONS

S'il n'obtenait rien...

DORSINI.

Je pourrais, en ce cas...

T'indiquer un moyen pour sortir d'embarras.

SAINT-FONS

Que tu t'acquires de droits à ma reconnaissance ! C'est par toi, cher ami, que j'eus la connaissance De cet objet charmant : je te dois mon bonheur. Ajoute à tes bienfaits, deviens son protecteur; Dis-moi, pour la sauver, ce que je pourrais faire.

Aut. contemp. 2[^]

DO R SI NI

Il te faut emprunter cette somme à ton père.

s AINT-FONS.

Voudra-t-il me donner jusqu'à trois cents louis?

DORSINI.

Bon !... nous ne prendrons pas là-dessus son avis.

SAINT-FONS

Je ne te comprends point.

DORSINI.

Faut-il que je m'explique?

J'entrevois, pour sortir de cet état critique, Pour en sortir bientôt, un moyen... que voici: Ton père a sûrement une personne ici De tous ses intérêts chargée en son absence, Et mieux que moi tu dois en avoir connaissance; Cet homme est un notaire, un commis, un caissier. Quel qu'il puisse être enfin, il faut l'aller prier De te prêter...

SAINT-FONS

Jamais il ne voudra m'entendre; Au retour de mon père il craindrait...

DORSINI.

Daigne attendre.

Il est à la campagne; il ne doit arriver Que dans huit jours; et moi, je te ferai trouver. Je te procurerai vendredi cette somme.

SAINT-FONS

Pourquoi pas tout de suite?

ACTE I, SCENE VII

DORSINI.

En ce moment mon homme Est malheureusement à la campagne aussi; Mais il revient demain , et je te donne ici Ma parole d'honneur qu'il fera ton affaire; Puis , le vide rempli , je défiais ton père De soupçonner...

SAINT-FONS

Dermont m'a promis son appui; Dermont peut me servir, et je compte sur lui. Voici ma belle-mère.

SCÈNE VII

DORSINI, MADAME COURVAL.

MADAME COURVAL

(A Dorsini.)

Bonjour... Je suis, monsieur, âgé.

Bien aise de vous voir.

Votre humble serviteur.

Mais, madame, quelle est la chose si pressante Qui de si grand matin...

MADAME COURVAL

Affaire intéressante; C'est pour voir des chapeaux arrivés de Paris. Le choix m'embarrassait; que n'ai -je eu votre avis! On vous connaît du goût.

DORS INI.

Je puis , sans modestie , M'en croire infiniment, vous trouvant accomplie.

MADAME COURVAL

Ah ! vous êtes flatteur !

DORSINI.

L'aisance du maintien, Un talent décidé pour se mettre très bien, Voilà pour le dehors que la grâce décore; Celle de votre esprit est au-dessus encore. Et...

MADAME COURVAL

Gardez vos douceurs pour un plus digne objet. Rosalie...

DORSINI.

A propos , parlons-en , s'il vous plaît. Ne finirons-nous rien? Dites-moi, sans mystère. S'il faut que j'y renonce, ou que je persévère. Cette aimable personne a connu mon amour:

ACTE I, SCENE ViI

Ne veut-elle jamais me payer de retour? Aimer sans espérance est un cruel martyre.

MADAME COUR VAL

S'il faut vous parler vrai, votre amour me fait rire. Vous! de l'amour! allons, convenez avec moi Que sa dot est l'objet...

DORSINI.

Mais, madame, je croi Que, même à vos côtés, on peut la trouver belle.

MADAME COURVAL

Pour moi, je ne vois pas ce qu'on admire en elle;

La fraîcheur du moment, sans régularité.

Un air gauche d'ailleurs, un maintien emprunté.

DORSIIVI.

Sur elle à cet égard vous l'emportez de reste.

MADAME COUR VAL

Elle est embarrassée, et croit être modeste.

Il est vrai.

MADAME COURVAL

Mais enfin comptez sur tous mes soins Pour vous en faire aimer... pour l'épouser, du moins. Homme de qualité, j'entends

qu'on vous préfère. Laissez-moi seulement ménager cette affaire
Près de monsieur Courva! ; il a l'esprit bourgeois. Et je crains...

DORSINI.

Si le bien peut décider du choix, .l'attends un jour d\ui oncle
une fortune immense;

Il le sait comme vous; mais... quelquefois je pense

Que Dermont...

MADAME COURVAL

Vous croyez ?

DORSIN I.

Franchement j'en ai peur :

Mille choses ici parlent en sa faveur; Et même... il me paraît
qu'auprès d'elle il oublie Et son indifférence et sa philosophie :
Ses regards, ses discours me laissent peu douter...

MADAME COURVAL

Soyez tendre , pressant , vous devez l'emporter. Vous avez de
l'usage et de l'expérience; Déployez donc ici toute votre science.

Voulez-vous maintenant avoir un entretien? On ira l'appeler.

DORSINI.

Vraiment, je le veux bien.

MADAME COURVAL, appelant.

André !... J'ai fort à cœur qu'un nœud si doux nous lie. Votre société...

DORSINI, MADAME COURVAL, ROSALIE

DORSINI, allant au-devant d'elle.

Pourquoi nous cacher tant d'attraits?

D'où vient cette retraite? Ah! ces yeux sont-ils faits Pour être condamnés à l'étude, à l'ouvrage? N'en connaissez-vous pas un plus charmant usage? Quand leur éclat...

ROSALIE

Madame, on m'a de votre part Commandé de venir.

DORSINI.

Quoi! pas même un regard!

MADAME COURVAL, à Rosalie.

On répond.

DORSIN 1.

Cet accueil a droit de me confondre.

Je crois ((u'en pareil cas se taire , c'est répondre.

360 L'ECOLE DES PERES.

MADAME COCRVAL.

Et VOUS croyez fort mal : se taire en pareil cas, C'est montrer du mépris , ou bien de l'embarras. Vous pensez tout savoir; mais, pour apprendre à vivre, Il faut étudier ailleurs que dans un livre.

ROSALIE

Ne m'avez-vous, madame, ici fait appeler Que dans l'intention...?

MADAME COUR VAL

Non; c'est pour vous parler Sur un sujet qui va vous radoucir, je gage; Sujet, du moins, qui plaît à celles de votre âge: De mon attachement c'est pour vous faire foi. Souvent vous me boudez, et je ne sais pourquoi; Car je me sens pour vous une amitié de mère: Vous allez en juger. Je vois que votre père N'est pas fort occupé du soin de vous pourvoir; Son dessein serait même, et j'ai cru l'entrevoir, Qu'un désir de couvent se glissât dans votre âme. Pour faire de Saint-Fons...

ROSALIE

Ah! croyez-moi, madame, A de tels sentimens son cœur est étranger; 'Il m'est assez connu pour en pouvoir jnger. Entre mon frère et moi partageant sa tendresse, Notre bonheur commun l'occupe et l'intéresse.

MADAME C O U R V A L , apercevant Dermont fils.

Je le crois comme vous, mais... Dans un autre instant Nous traiterons à fond ce chapitre important.

SCÈNE XL

DORSINI, MADAME COURVAL, DERMONT fils.

DERMONT FILS , à lui-même.

Je me trouble à sa vue.

Mon cœur, mal défendu...

MADAME COURVAL

Monsieur, je vous salue.

DORSINI, bns, à Dermont.

Eh bien! qu'a pour Saint-Fons produit votre secours?

DERMONT FILS, bas, i Dorsini.

Rien, mon homme est absent pour dix à douze jours.

DORSINI, à i>ait.

Cela m'arrange peu.

MADAME COURVAL

Causer tout bas ensemble.

Messieurs, cela n'est pas trop poli, ce me semble.

DORSINI, à madame Courval.

Pardon, mais avec lui je voulais m'occuper Des plaisirs de ce soir : arrangeons un souper. Faites prier Ghloé, Lucile et la Marquise.

Je ne saurais , je soupe aujourd'hui chez Orphise.

DORSINI.

Chez Orphise? eh! bon Dieu! ([u'allez-vous faire là?

36a L'ÉCOLE DES PERES.

Vous plaisantez, sans cloute, en nous disant cela,

MADAME C O U R V A L

11 m'a fallu promettre, Orphise est ma parente; J'ai refusé vingt fois, mais...

DORS INI.

On refuse trente.

D E R M o N T FILS.

J'ai cru qu'à des égards nos parens avaient droit.

DORSINI,

Quand ils sont ennuyeux, jamais on ne les voit; Et l'ennui seul préside aux soupers qu'elle donne : On y médit fort peu, l'on n'y raille personne; Et l'heureux calembour, chef-d'œuvre de l'esprit, Si bien venu partout, est chez elle proscrit. Là , pour tout entre-tien , morale ou politique : Pour tout plaisir, le wisk de quelque femme antique. S'il en est une à qui l'on puisse s'adresser. Et que près d'elle à table on veuille se placer, Vous voyez aussitôt avec

un front sévère Se glisser entre vous ou l'époux ou la mère; Il faut
vous dégager : c'est une trahison , Que de nous préférer cette
triste maison.

MADAME COURVAL

Il est certain...

M A D A M E C O U R V A L

Hé ! pourquoi, s'il vous plaît? qu'en appréhendez-vous?

DORSINI.

J'ai de l'éloignement pour les maris jaloux.

MADAME COURVAL

Non, non, monsieur Courval n'a rien qui leur ressemble.

Je sais qu'il n'aime pas que nous soyons ensemble.

MADAME COURVAL

Qu'il l'aime ou non, pourquoi vous en inquiéter?

Vraiment ! c'est bien son goût qu'il nous faut consulter !

DORSINI.

Me trouver le matin...

Demeurez , je l'ordonne.

(A Dernjont fils.)

Et quant à vous, monsieur...

DERMOWT FILS.

Moi , je ne fuis personne.

D'ailleurs, monsieur Courval m'a toujours...

MADAME COURVAL

Le voici.

**M. COURVAL, MADAME COURVAL,
DERJVIONT FILS, DORSINI, ANDRÉ**

COURVAL, ea entrant , avec gaîté.

(Il (louue sa caune et son cLiapeau à André qui sort.)

Ronjour. Eh bien! comment va tout le monde ici? Ah! messieurs, excusez.

Vous vous moquez, je pense.

COUR V^ AL, à sa femme , lui prenant la maiu.

Comment vous portez- vous depu is trois j ours d'absence?

MADAME COURVAL

Mais... assez bien.

COURVAL, à Dorsini.

Monsieur, je suis votre valet.

(A Dermont.) (A sa femme.)

Touchez-là , mon ami... Dites-moi, s'il vous plaît:

ACTE I, SCENE XIV. 3G

La santé de mon fils, de ma fille:*

MADAME COURVAL

Est fort bonne.

Mais vous même, Monsieur? car ce retour m'étonne; Vous deviez être absent une semaine au moins.

COURVAL

C'était bien mon projet en partant; néanmoins Ces deux jours m'ont suffi pour finir toute affaire.

DERMONT FILS

J'en vais donner, monsieur, la nouvelle à mon père.

COURVAL

Non, j'enverrai quelqu'un, vous restez avec nous.

(A Dorsini.)

Monsieur, l'on peut, sans doute, aussi compter sur vous.

DORSIjVI.

Tout comblé que je suis de cet honneur extrême, Je n'en puis profiter.

COURVAL

Tant pis.

DERMONT EILS.

Et moi de même.

COURVAL, toujours à Dorsiui.

Vous trouvant à présent, j'ai pu m'imaginer Que madame voulait vous garder à dîner.

MADAME COURVAL

Ces messieurs sont venus. . .

COURVAL, à Dorsini.

Sans doute, et l'on demeure Sans façon chez les gens qu'on visite à cette heure.

DORSINI.

(A part.)

Vous êtes trop honnête... Oh! le vieillard malin!

COURVAL, a Dorsini.

Ce sont les vrais amis qu'on va voir le matin ; Et je suis très flatté...

MADAME COUR VAL

J'ai ma toilette à faire, Ces messieurs voudront bien me permettre , j'espère...

(Elle sort.) DORSINI.

Non , c'est nous qui plutôt...

SCÈNE XV

COURVAL, DERMONT fils, DORSINL

COUR VAL

Partir si brusquement !

DORSINI.

Il est tard; j'ai, monsieur, certain engagement...

C O U R V A L

(A Dorsini.) (A Dermont, en lui serrant la main.)

Adieu donc... Au revoir.

DORSINI.

Pourquoi nous reconduire?

COURVAL

Monsieur le Chevalier, oh! vous avez beau dire, A des gens tels que vous je sais ce que je dois.

MARCELIN, COURVAL

MARCELIK.

Les fonds que j'ai touchés sont dans votre bureau. J'ai moi-même avec soin compté chaque rouleau Voilà la clef. D'ailleurs, sur l'objet du notaire...

COURVAL

Dans un autre moment nous parlerons d'affaire. Hé quoi ! même à dîner je ne vois point mon fils

MARCELIN

A ne vous rien celer, il a, hors du logis. Passé complètement et cette nuit et l'autre;

ACTE II, SCENE II

Mais, monsieur... c'est bien moins sa faute que la vôtre.

COURVAL, avec surprise.

Marcelin !

MARCELIW.

Puisqu'enfin le mot en est lâché, Dussé-je vous déplaire et vous en voir fâché , Je vous veux là-dessus dire ce que je pense.

COURVAL, lui prenant la main.

Dis-moi tout , mon ami ; parle avec confiance.
Je connais ton bon sens et ton attachement ;
Je sais que mon repos te touche fortement;
Des anciens serviteurs digne et parfait modèle,
Tu m'as donné cent fois des preuves de ton zèle:
Ta franchise jamais ne pourra m'offenser.
Ce qui part d'un bon cœur est-il fait pour blesser?

MARCELIN

Que je me trouve heureux de servir un tel maître !

COURVAL

Eh bien ! quel est mon tort, fais-le-moi donc connaître?

MARCELIN

Puisque vous désirez savoir mon sentiment, Je le vais devant vous expliquer librement. Voici donc, prenant part à ce désordre extrême. Ce que je me suis dit plusieurs fois à moi-même: Que monsieur de Saint-Fons, jeune homme devingtans, Voyant son père riche, avec deux seuls enfans. Se livre à ses plaisirs, emprunte, et joue, et mange; Sa conduite n'a rien qui me paraisse étrange: C'est l'usage commun des enfans d'aujourd'hui,

Ant. contemp. '■'• 'i

Et l'on en voit beaucoup faire encor pis que lui. Que madame Courval préfère en son bel âge Les soins de sa toilette à ceux de son ménage, Ne rentre qu'au matin, reçoive mille gens. Evite son

mari, sourie aux courtisans; Je n'en suis pas surpris... c'est la dernière mode. Mais que monsieur Courval se montre assez com-
mode Pour supporter en paix ce train dans sa maison; Qu'un
homme renommé pour l'esprit, la raison; Qu'un homme de bon
sens, et que pour tel on cite, Homme d'un âge mûr, d'un rare et
vrai mérite, Puisse, d'un œil serein et du plus grand sang-froid.
Tolérer si long-temps les désordres qu'on voit : Voilà ce qui me
passe, et je ne puis connaître Ce qui l'empêche ici de se conduire
en maître.

COURVAL

Me crois-tu donc aveugle, ou si fort prévenu.

Que je ne puisse voir le mal qui t'est connu?

T'aperçois-tu d'ailleurs que chez moi l'esprit baisse

A tel point, que l'on doive imputer à faiblesse

Le flegme que je montre et le calme où je vis?

Tu me connais; tu sais, Marcelin, si j'ai pris

Des partis décidés dans mainte circonstance.

Ici je les redoute, et la sage prudence

A des moyens plus lents qu'elle sait m'inspirer.

Hors de cette maison rien ne doit transpirer.

Le mal, sans doute, est grand, mais non pas incurable ;

Un éclat de ma part le rend irréparable :

La réputation, qu'à grand peine on acquiert.

ACTE II, SCÈNE II

Par une seule atteinte en un instant se perd. Si je souffre au-dehors, au-dehors on l'ignore; Quand je ne me plains point, on peut douter encore. Mais, si contre les miens j'use d'autorité. Le coup à leur honneur sans remède est porté. Lorsque ce matin j'ai rencontré chez ma femme Ce monsieur Dorsini qui me déplaît dans l'ame, Et sur lequel souvent j'ai donné des avis Toujours pris de travers, et toujours mal suivis; Si, montrant de l'humeur d'une telle visite, J'avais à ce monsieur fait l'accueil qu'il mérite. Que fût-il arrivé? mon homme aurait couru Conter à tout venant que je suis un bourru; De plus d'un trait malin il eût orné l'histoire. Et sans peine eût trouvé mille esprits pour la croire. Je ne veux pas donner matière à rire aux gens , Ni que l'on sache ailleurs ce qui se fait céans. Sur moi, ni sur les miens, je ne veux pas qu'on cause. De mon calme apparent tu connais donc la cause : La voix de la raison peut encor ramener Des cœurs qu'un ton moins doux pourrait aliéner. Enfin, si malgré moi je menace et je gronde, Je prétends le cacher du moins à tout le monde; Et, sous un air riant, un front calme et serein. Déguiser au-dehors ma peine et mon chagrin. Ceux-là sont en un mot vraiment dignes de blâme. Qui, dévoilant les torls de leur fils, de leur femme. Apprennent au public ce qu'il doit ignorer. Leur succès se réduit à les déshonorer.

MARCELIN

Voilà qui me contraint à garder le silence; Vous venez d'éclairer ma faible intelligence : Pardonnez, je pensais, je parlais comme un sot.

Je me contenterai d'en dire encore un mot A madame Courval, tête-à-tête avec elle. Toi, Marcelin, persiste avec le même zèle: Tout ce que tu sauras, viens me le découvrir; C'est là le vrai moyen... On entre, il faut finir.

(Marcelin sort.)

SCÈNE III

COURVAL, DERMONT père.

COURVAL

Ah! c'est vous? touchez là, mon ancien camarade;

DERMONT.

Recevez, mon ami, cette tendre embrassade.

Mon fripon, ce matin, m'a dit votre retour.

Vous n'avez pas chez vous fait un bien long séjour?

COURVAL

J'ai fini cette affaire en une matinée. Parlez-moi de la votre, est-elle terminée?

DERMONT

Oui, j'ai tout arrangé; le bonheur suit mes pas.

Tl court de vous un bruit... au(quel je ne crois pas.

ACTE II, SCENE III

DERMONT

Quoi donc?

Que, vous livrant à la peu le connune, Vous allez à Paris pour brusquer la fortune, Et, sur les fonds publics joueur déterminé. Vous voir, en quatre mois, ou riclie... ou ruiné.

DERMONT

Quoi! l'on m'accuserait d'avoir l'âme saisie De cette soif du gain , de cette frénésie Qui gagne tous les rangs de la société! Quand je ne craindrais pas un revers mérité. Dont l'exemple est fréquent parmi les gens avides. Trop peu d'estime suit leurs fortunes rapides: Je veux la mienne pure, à l'abri des soupçons.

COURVAL

Puisse l'agioteur écouter vos leçons!

Puisse tomber ce jeu nuisible à la patrie, Qui tarit les canaux où puise l'industrie; Qui, fuyant du travail le succès toujours lent, Par la témérité remplace le talent.

Rend le commerce oisif, la campagne stérile. Et ruine l'Etat... pour corrompre une ville!

DERMONT

Je le répète encor, tout succède à mes vœux; Et de bien des côtés je puis me dire heureux : Mon commerce fleurit, ma fortune

s'augmente; Mais mon coquin de fils me ronge et me tourmente.
Je sais qu'on ne lui peut vraiment rien reprocher,

Et je n'en ai pas moins sujet de me fâcher.

Il n'est point libertin, point joueur, n'a nul vice,

Et cependant il met ma tendresse au supplice...

Ceci peut à la fin lasser votre amitié;

Déjà plus d'une fois je vous l'ai confié;

Mais quand mon cœur est plein , j'ai besoin qu'il s'épanche.

COURVA L.

Qu'il se livre avec moi; l'amitié vive et franche Dédaigne cet
apprêt et ces tons réservés Indignes de deux cœurs si souvent
éprouvés.

D E R M O T S T

Eh bien! cette amitié qui dès long-temps nous lie. Par qui tous les
plaisirs, les peines de la vie, Sont communs entre nous dès nos
plus jeunes ans. Va vous parler encor de ses chagrins cuisans. Ce
fils, le seul garçon aujourd'hui qui me reste. Jeune homme plein
d'esprit, sage, posé, modeste, A qui je dois un jour laisser beau-
coup de bien, Majeur dans quatre mois, vit sans projets sur rien.
N'ayant point vu chez lui de goût pour le commerce. Je ne l'ai pas
pressé sur celui que j'exerce; J'ai voulu le placer au service , au
barreau : A chacun de mes plans toujours refus nouveau. Il est
sourd aux honneurs, il est sourd à la gloire. Il prétend n'être rien;

et, si je veux l'en croire. L'homme juste, tranquille au sein d'un doux loisir, Gémissant sur des maux que l'on ne peut guérir. Doit rompre tout lien pour se conserver sage.

ACTE 11, SCENE III

C'est là l'esprit du jour.

L'esprit du jour! j'enrage.

COURVAL

Ne vivre que pour soi, fuir tout devoir gênant,

C'est des gens du bel air le système régnant.

Leurs leçons ont germé; par ces belles maximes

Ils ont ouvert la porte aux désordres, aux crimes;

Ils ont isolé l'homme et rompu les liens

Qui forment les bons fds et les bons citoyens.

On trouve, au lieu d'amis, et d'époux, et de pères.

Des égoïstes durs, de froids célibataires.

Plus de patriotisme et de cœurs généreux;

Tout sentiment s'éteint : en est-on plus heureux?

DERMONT

Non, mon fils ne l'est point; il a l'ame sensible;

Même... je l'avoûrai, j'ai d'abord cru possible
Qu'un violent amour, tyrannisant son cœur.
En l'éloignant de tout, altérât son humeur.
Il ne saurait aimer qu'une personne honnête :
Assuré de ce point, ma réponse était prête.
Le plus, le moins de bien , n'eût rien fait à mes yeux;
Qu'il m'eût ouvert son cœur, et je comblais ses vœux.
Mais bah! loin que l'amour ait maîtrisé son âme.
Quand je veux le presser de choisir une femme ,
De me faire revivre en de petits-enfans.
Qui l'attachent au monde et charment mes vieux ans.
Sur ce point là surtout je le trouve intraitable.
Je menace, je prie; il est inébranlable.

COURVAL

C'est un travers d'esprit dont je crois que son cœur Doit souffrir le premier. Je suis observateur, Et j'ai vu quelquefois son embarras extrême Près d'un objet... bien fait pour nuire à son système.

DERMOWT.

Cet objet, quel est-il?

COURVAL

Ma fille, et je voudrais

Avoir deviné juste.

Où?

DERMONT

Ah! qu'entends-je? je vais...

DERMONT

Je vais employer tout mon pouvoir de père..

COURVAL

Mais arrêtez, Dermont.

DERMONT

O faveur douce et chère!

COURVAL

Ecoutez donc, un mot.

DERMOITT.

Moment délicieux!

Quoi! tu lui confirais ce dépôt précieux?

COURVAL

J'estime votre fils, mon cher ami, je l'aime; Je l'ai suivi des yeux.

ACTE II, SCÈNE III

DERMONT

Je suis hors de moi-même.

COURVAL

Il a de bonnes mœurs, de l'esprit, du bon sens, Et je l'ai dans mon cœur choisi depuis long-temps.

DERMONT

Il pourrait se flatter d'obtenir Rosalie!

Elle vous semble donc...

DERMONT

Adorable!... accomplie!

Ah ! que ce traître-là connaît peu son bonheur ! Mais j'en jure ma foi...

COURVAL

Ne forçons pas son cœur.

DERMONT

Le forcer! le fripon est vraiment bien à plaindre! On lui donne une femme aimable, faite à peindre. Ayant tous les talents et toutes les vertus...

COURVAL, froidement.

Vous pouvez ajouter : avec cent mille écus.

DERMONT, très vivement.

Et monsieur le coquin aurait l'impertinence De trouver cependant qu'on lui fait violence!

COURVAL

Un père, là-dessus, ne doit exiger rien.

DERMONT

Je l'ai laissé trop libre, et je m'en repens bien; Mais, parbleu!...

COURVAL

Brisons là , je vois venir ma femme.

DERMOIVT.

Je m'en vais le trouver.

SCÈNE IV

COURVAL, MADAME COURVAL, DERMONT père.

MADAME COURVAL

Vous me fuyez ?

DERMONT

Madame...

COURVAL, à demi-voix.

Proposez, j'y consens; mais sans rien commander.

MADAME COURVAL, à part.

Ma bourse est au plus bas, il me faut demander.

COURVAL

Dites-moi, mon ami, dois-je ici vous attendre Pour notre promenade?

DERMOJVT.

Oui , je viendrai vous prendre.

(Usort.)

ACTE II, SCÈNE V

MADAME COURVAL

Volontiers... Entre nous, J'ai , pour ma part , aussi quelque chose à vous dire.

COURVAL

Vous pouvez commencer d'abord par m'en instruire , J'écoute : nous viendrons ensuite à mon objet.

MADAME COURVAL

C'est aujourd'hui... le douze.

COURVAL

Ah ! je vois ce que c'est.

Sur votre pension il vous faut quelque avance. Je devais le penser; pareille confidence Est l'unique motif qui vous puisse porter A m'adresser un mot, à ne pas m'éviter; Mais laissons le reproche; il offense, il irrite; Du service qu'on rend il détruit le mérite; Eh bien! que vous faut-il? parlez à votre ami, Ne lui confiez pas les choses à demi; Qu'il sache vos secrets, qu'il lise dans votre âme. Qui voulut plus que moi le bonheur de sa femme ? Tenez , voilà ma bourse , et ne l'épargnez pas. Jouissez : le plaisir doit avoir des appas; Mais le plaisir honnête , où règne la décence , Et que règle une aimable et sage bienséance. Asseyons-nous , venez , causons en liberté ; Qu'avec réflexion le sujet soit traité.

MADAME COURVAL, .1 part

Quel ennui!

dSo L'ECOLE DES PERES.

COURVAL

Car c'est là précisément, Horteiise^ Ce qui m'a fait chercher ici votre présence.

31 A D A M E COURVAL, légèrement.

Causer debout, monsieur, fera le même effet.

COURVAL

Non, en parlant assis, l'esprit est moins distrait.

(Il lui avance un fauteuil, et en prend un.) 31 A D A M E
COURVAL, à part , s'asseyant et se reculant.

Il va moraliser jusqu'à ce soir, peut-être!

COURVAL, approchant son siège.

Souffrez-moi près de vous.

MADAME COURVAL

Vous êtes bien le maître.

COURVAL

Depuis combien de temps sommes-nous mariés?

MADAME COURVAL

Depuis trois ans.

COURVAL

Fort bien. Du ton que vous aviez Avant ce moment-là sardez-vous la mémoire?

MADAME COURVAL.

Cela n'est pas, monsieur, très difficile à croire.

Mais vous souvenez-vous quel fut notre entretien Pendant que le notaire écrivait?

MADAME COURVAL

Non.

ACTE II, SCENE V. 38i

COURVAL

Eh bien!

Je vais, en peu de mots, vous rappeler, madame. Quel dessein m'animait en vous prenant pour femme : Ce n'est pas l'amour seul qui m'a fait votre époux; Des motifs plus puissans me guidèrent vers vous. J'étais veuf, et ma fille alors n'était pas d'âge A veiller avec fruit aux choses du ménage; Mon fils , écoutant peu la voix de la raison , Eût plutôt renversé que régi ma maison. Mon commerce, et les soins que demande ma terre. Occupaient au dehors mon existence entière : Il fallait donc quelqu'un qui, réglant le dedans. Pût m'y représenter, et veiller sur mes gens. Je n'ai point recherché le bien ni la naissance. Je suis riche, et l'honneur d'une illustre alliance. Malgré tout son brillant, ne m'a jamais tenté; Par ceux de mon état il est trop acheté; J'ai cherché seulement une honnête famille. De mon meilleur ami j'ai préféré la fille; Elle me paraissait d'un modeste maintien. Sage, douce, et je crus qu'orpheline et sans bien. Elle me saurait gré de cette préférence. Et pourrait la payer de quelque déférence. Quand je fis choix de vous , quand je formai ces nœuds. Je crus donc le bonheur assuré pour tous deux; Je vous dis que mes soins vous préviendraient sans cesse. Et crois avoir tenu jusqu'ici ma promesse. Je vous dis que (^liez moi l'aisance vous suivrait,

Et qu'aucun agrément ne vous y manquerait. Mais vous pouvez aussi vous rappeler, Hortense, Que je vous demandai, pour seule récompense, De vivre sensément , de n'avoir pas chez vous Une société d'étourdis et de fous; De ne voir que des gens de bonne compagnie; De consulter en tout l'honneur, la modestie;

D'éviter les excès; de détester l'éclat; De ne jamais sortir enfin de votre état. Ce fut votre promesse; est-ce votre conduite? Vous recevez chez vous, on trouve à votre suite Une foule de gens connus par leurs travers; Vous aimez le grand monde, en affectez les airs; La première toujours, dès qu'une mode arrive. Vous étalez...

MADAME COURVAL

Monsieur...

COURVAL

Souffrez que je poursuive.

Je vous vois entraînée à mille liaisons. Qui pour l'honnêteté sont de mortels poisons. Négligeant vos devoirs, et chez vous étrangère, Les seuls plaisirs bruvans ont le droit de vous plaire. On vous trouve partout; vous courez jour et nuit, Et partout le fracas, l'imprudence vous suit. C'est depuis trop long-temps qu'en rougissant j'endure, Et je ne prétends plus que ce désordre dure. Changez donc de conduite, afin de prévenir Un éclat que j'ai craint, mais où je puis venir.

ACTE II, SCÈNE V. 38H

J'ai tout dit maintenant, et vous pouvez répondre.

MADAME COURVÀL.

Ce discours, je l'avoue, a droit de me confondre. Et je n'attendais pas ce grand déchaînement, N'ayant point mérité semblable traitement. Quatre mots suffiront ici pour ma défense. De quoi

vous plaignez-vous, monsieur? de ma dépense ? Je la retrancherai. Bornez-moi, j'y consens, Montrez-vous l'ennemi des plaisirs innocens. Prescrivez les habits qu'il vous plaît que je porte; Vous serez ridicule, eh bien! soit; que m'importe! Mais je pense, monsieur, qu'il me sera permis De recevoir du monde, et de voir mes amis, Et vous n'exigez pas enfin que je me jette Dans les austérités d'une sombre retraite?

COURVAL

Madame, vous avez mal compris mes discours. Ou plutôt, je le vois, vous cherchez des détours; A tous ces faux-fuyans votre ruse s'accroche. Et vous ne voulez pas entendre mon reproche. Suivez, suivez la mode, et ne l'outrez jamais; Je ne veux sur ce point reprendre que l'excès; Et, quant à vos amis, choisissez-les honnêtes, Donnez-leur des soupers, donnez même des fêtes; Et, lorsque votre honneur y sera sans danger, J'oin de fronder vos goiits, je veux les partager. Mais que des freluquets suivent vos pas sans cesse, Un monsieur Dorsini , d'autres de cette espèce , Libertins déclarés, joueurs peu délicats.

Publiant ce qu'ils font... et ce qu'ils ne font pas; Ma femme, ce n'est point une conduite sage, Et je ne la saurais supporter davantage.

MADAME COURVAL, souriant.

J'y vois clair maintenant; que ne le disiez-vous? Pouvais-je deviner que vous étiez jaloux?

COURVAL

Non, jenelesuis point; vous vous trompez, Hortense;

Je n'ai sur votre compte aucune défiance.

Et n'ai pas en effet de sujet d'en avoir;

Mais le public ne voit que ce qu'on lui fait voir.

Il ne peut décider que sur les apparences;

Et qui vous jugera sur vos inconséquences.

Sur le simple renom des gens que vous voyez.

Vous jugera plus mal que vous ne le croyez.

(Il se lève et elle après.)

C'est donc sur vos amis que j'insiste, et j'espère Que je vous trouverai prompte à me satisfaire; Que vous empêcherez, en vous conduisant mieux. Que je ne prenne enfin un parti sérieux.

(Il sort.)

ACTE II, SCÈNE VII

Mais on n'a jamais eu de reproche à me faire; Je ne m'en fais aucun; je sais comme je vis, Et je veux m'amuser dans l'âge où je le puis. Rien de plus ennuyeux que ces gens estimables ! Il faut pour un souper choisir les plus aimables : On jouit des dehors. Que m'importe le fonds ? Pourvu que ma conduite. ., Eh quoi ! c'est vous , Saint-Fons.

SAINT-FONS, MADAME COURVAL

SAINT-FONS

Oui, madame... c'est moi, c'est moi qui vous implore Pour un objet charmant qui m'aime... que j'adore; Il me faut de l'argent, et mes amis sont froids; Tout, jusqu'aux usuriers... tout me manque à la fois; Dans les pas que je fais, le malheur m'accompagne : L'un pour deux ou trois jours se trouve à la campagne ; L'autre dit : je ne puis ; un autre : il faudra voir. Dermont, en qui j'avais mis mon dernier espoir, Raisonne au lieu d'agir, et sans pitié m'étale Les discours rebattus de sa froide morale. Vous seule enfin pouvez, dans la crise où je suis...

MADAME COURVAL

Que vous faut-il ?

SAINT-FONS

Beaucoup.

Aut. contemp. 25

MADAME COURVAL

Encor ?

s AINT-FONS.

Trois cents louis.

MADAME COURVAL

Je ne les ai jamais possédés de ma vie;

Je voudrais vous servir; mais, malgré mon envie...

SAINT-FONS

Vous plaignez mon état ?

Sans doute.

s AINT-FONS.

Je le croi, Je sais que vous avez de l'amitié pour moi.

MADAME COURVAL

Ne vous en ai-je pas donné plus d'une preuve?

SAINT-FONS

Eh bien!... je vais en faire une nouvelle épreuve. Vous pouvez m'obliger.

MADAME COURVAL

Qui ? moi , je le pourrais ?

SAINT-FONS.

Marcelin, dites-vous, est dans vos intérêts :

MADAME COURVAL

En vingt occasions j'ai pu le reconnaître; Il a, vous le savez, l'oreille de son maître; Il est \e facto tuJĩ j l'intime, le chéri; Mais il m'est attaché bien plus qu'à mon mari.

ACTE II, SCENE VII

SAINT-FONS

Votre crédit sur lui fait ma seule espérance.

MADAME COURVAL

Je puis en disposer; parlez en assurance.

SAINT-FONS

Je lui devrai mes jours, madame, s'il consent A me prêter,
pendant que mon père est absent...

MADAME COURVAL

Votre père est ici ; vous l'ignoriez ?

SAINT-FONS

Qu'entends-je !

MADAME COURVAL

Oui, depuis ce matin: ce retour vous dérange?

SAINT-FONS

Il me reste un espoir ; écoutez-moi. J'ai su

Que d'un notaire, hier, Marcelin a reçu

Une somme assez forte; il pourrait bien se faire

Qu'il n'en eût pas encor rendu compte à mon père...

MADAME COURVAL

Il faut s'en informer.

SAINT-FONS

Ce n'est que pour trois jours Que de son amitié j'implore ce secours ; Dans trois jours , au plus tard , je lui rends cette somme ; Car je dois vendredi la trouver chez un homme Absent, pour mon malheur, depuis hier au soir. Et je perds tout; je suis en proie au désespoir, Si, de quelque côté, je n'obtiens ce jour même

:i88 L'ÉCOLE DES PERES.

Les moyens les plus prompts pour sauver ce que j'aime.

Parlons à Marcelin. On ira le chercher, L'état où je vous vois ne peut que le toucher.

SCÈNE III

COURVAL

Ah ! monsieur Dorsini , nous allons voir enfin

Si, pour vous éloigner, je puis être assez fin! Je découvre quels sont les projets de ma femme; Quelques propos lâchés m'ont fait lire en son âme; Elle voudrait... Allons, prévenons ce malheur, Qu'il parte; tout le veut. Son oncle a la douleur De lui voir préférer une indigne conduite Au sort où près de lui sa tendresse l'invite; Pour le faire embarquer, il m'écrit de l'aider; Voyons si ce moyen pourra l'y décider.

SCÈNE IV

COURVAL, MARCELIN

MARCELIN, à part.

Pourrai-je lui causer cette douleur mortelle ?

COURVAL

Tu sors de chez ma femme ?

MARCELIN

Oui, monsieur,

COURVAL

Que dit-elle ?

Ne me déguise rien : a-t-elle dans son cœur Du discours de tantôt conservé quelque aigreur ?

MARCELIN

Ah ! mon cher maître !

Qu'est-ce ?

M A RCELIN.

Aurais-je pu m'attendre... ?

ACTE III, SCENE IV

COURVAL

Tu t'émeus ; qu'aurais-tu de fâcheux à m'apprendre?

MARCELIN

Madame...

CO URVAL.

Eh bien ! Madame.

MARCELIN

Et monsieur votre fds...

COURVAL

Et mon fils... Mais quel trouble agite tes esprits ?

MARCELIN

Il est dans l'embarras : cette fille qu'il aime Le met depuis deux jours dans une peine extrême; Ayant eu vainement recours à ses amis, Il voudrait...

COURVAL

Il voudrait...? Achève, je frémis.

MARCELIN

Croyant que de cet or touché dans votre absence Vous pourriez n'avoir pas encore eu connaissance, Il me l'a demandé pour

trois jours seulement.

COURVAL

Eh bien ?

MARCELIN

J'ai répondu que, depuis un moment.

J'avais remis la clef. Mais, poursuit-il encore. As-tu rendu ton compte, ou si mon père ignore A combien cet argent peut monter ?

COURVAL

Qu'as-tu dit?

MARCELIN

Que VOUS n'en étiez pas entièrement instruit; Alors, sûr de tout rendre, il m'a fait la prière De feindre qu'une somme est encore en arrière; Cette clef, m'a-t-il dit, souvent en ton pouvoir, Te permet...

COURVAL

Il suffit. Qu'ai-je voulu savoir !

(Il s'assied, la tête cachée entre ses deux maias.)

Suis-je assez malheureux!

MARCELIN

Mon cher , mon digne maître !

COUR VAL

Laisse-moi , Marcelin , un peu me reconnaître ; Le trait assez avant dans mon cœur a porté.

MARCELIN

Que son sort est cruel ! qu'il est peu mérité !

Que je le plains ! après tant de soins et de peines ,

Voir ainsi tout d'un coup ses espérances vaines !

(Le regardant avec intérêt.)

Il est anéanti... Sous ce coup accablé... Ah! je m'en aperçois, j'ai trop vite parlé; J'aurais dû lui cacher...

COURVAL se lève subitement; Marcelin veut le suivre.

Non, mon ami, demeure.

MARCELIN

Permettez que mes soins...

COURVAL

Je reviens tout à l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V

MARCELIN

Quel serait son dessein? quel mouvement subit! Ah ! que je plains l'état où je le vois réduit ! Si son fils se doutait du chagrin qu'il lui cause!... Quoi! faudra-t-il toujours qu'un jeune homme s'oppose Au bonheur des parens, dont les uniques vœux, Dont les uniques soins sont de le rendre heureux? Mais dois-je abandonner ce digne homme à lui-même? Non, je dois craindre tout de sa douleur extrême.

SCÈNE VI

COURVAL, MARCELIN

COURVAL, avec un air calme, rencontrant Marcelin à la porte.

Prends ma clef, Marcelin... et la porte à mon fils.

MARCELIN

Quoi! monsieur, vous voulez...

COURVAL

Fais ce que je te dis.

Montre, en la lui donnant, toute ta répugnance A faire un pas de plus dans cette circonstance. Voyons quel est celui qu'il osera franchir, Et si sa passion... Enfin laissons-le agir. Va.

SCÈNE VII

COURVAL, DERMONT père.

DERMONT

Mon fils est sorti, mais il n'en est pas quitte; Je prétends qu'il l'épouse, ou je le déshérite.

COURVAL

J'espère qu'on pourra l'amener par degré...

DERMONT

Point, point; je vous dis, moi, que de force ou de gré, Sans différer, j'entends, je prétends qu'il y vienne. Et c'est ma volonté qui doit régler la sienne.

COURVAL

Non, il faut avant tout consulter le penchant; Il faut de la douceur.

DERMONT, avec force.

Il faut être méchant.

Voilà le seul moyen de ranger la jeunesse; Et je vois que ces gens, qui gourmandent sans cesse. Savent se conserver un absolu pouvoir, Et contenir chez eux chacun dans son devoir.

COURVAL

Qu'espérer d'un empire obtenu par la crainte? Trop de sévérité souvent porte à la feinte. De ses enfans bientôt, en usant de ri-

gueur. On perd la confiance, on se ferme le cœur.

ACTE III, SCENE VII

DERMONT

Soyons francs; votre exemple est-il fait pour séduire? Et votre fils... ?

COURVAL

Mon fils?

DERMONT

Là...

COURVAL

Que voulez-vous dire?

DERMONT

Malgré vous à ce mot votre cœur s'est troublé. Pardon , mon cher ami , d'avoir ainsi parlé ; Mais ses petits écarts ne sont pas de nature A porter dans votre âme une vive blessure : Il a des sentimens , et tout enfant bien né , Après quelques erreurs, est bientôt ramené. Enfin, l'âge et vos soins sauront mûrir sa tête; C'est un fou, si l'on veut, mais un fou très honnête.

COURVAL

Eh bien! voudriez-vous, mon ami, confier Votre fille à ce fou que l'on voudrait lier?

DERMONT

Quoi ! sitôt?

COURVAL

Je le vois, mon ami me refuse.

DERMONT

Qui? moi, vous refuser! ah! je vous fais excuse, Si quelque chose a pu vous le faire penser. J'accepte , mon ami , ton fils sans balancer.

Devais-tu de la sorte expliquer ma surprise?

COUR VAL

C'en est assez, ami, ce mot me tranquillise.

Ah ! Dermont ! pour mon cœur que ce moment est doux !

DERMONT

Qu'ils me sont chers, ces nœuds qui vont m'unir à vous ! Mais... je vais affliger votre âme paternelle. Vous ignorez qu'il est... certaine demoiselle De qui, depuis deux mois, votre fils...

COUR VAL, froidement.

Je le sais.

DERMONT

Avant tout, il en faut être débarrassés;

Car ceux qui m'ont instruit disent qu'elle a des charmes

Dont on peut concevoir de très justes alarmes.

COURVAL

Je pense comme vous.

DERMONT

Il faut donc au plus tôt Couper racine au mal.

COURVAL

Oui, sans doute, il le faut; Aidez-moi seulement.

DERMONT

Il nous sera facile.

De la faire enlever.

COURVAL

L'éclat est inutile; Par des moyens plus doux nous pourrons
réussir.

ACTE 111, SCENE VII

Son logement se peut aisément découvrir; Vous irez la trouver.

DERMOJVT.

Un homme de mon âge!...

Sera précisément plus propre à ce message; Beaucoup mieux qu'aucun autre , il a l'art d'imposer.

DERMONT

Mais si l'on m'aperçoit, c'est matière à jaser.

COURVAL

Vous êtes au-dessus d'un bruit de cette espèce. On la nomme Julie : elle est dans la détresse, Et je sais qu'elle attend du secours de mon fils. Il faut prendre avec vous jusqu'à deux cents louis, Vous dire député des parens du jeune homme, Et chargé de leur part de donner cette somme. Sous la condition que, sans délai, sans bruit. Elle quitte la ville, et parte cette nuit; En lui recommandant de se garder d'instruire Mon fils de ce départ, et de jamais écrire. Qu'il cesse de la voir, il n'y songera plus. Je le connais.

DERMONT

" Si j'ai cependant un refus?

COURVAL

Je ne le pense pas; mais, s'il était possible Que son cœur se montrât à cette offre insensible. Il faut, changeant de ton, la menacer des lois, Dire que les parens vont user de leurs droits.

Solliciter un ordre, et la mettre en un gîte Dont elle pourrait bien ne pas sortir si vite. Soyez sûr, mon ami, que ces craintes... notre or, A totites nos raisons supérieur encor, La vont rendre

aussitôt à nos désirs docile, Et que nous la saurons demain hors de la ville.

DERMONT.

Je le crois comme vous, et je vais m'acquitter De la commission.

COURVAL, le ramenant.

Avant de nous quitter.

Je veux vous prévenir que, pour certaine affaire. Je puis avoir besoin^ de votre ministère.

DERMONT

Vous n'avez qu'à parler; puis-je savoir en quoi?

COURVAL

Sur monsieur Dorsini vous pensez comme moi?

DERMONT

Oui, c'est un corrupteur, une publique peste. C'est une connaissance aux jeunes gens funeste.

COURVAL

De sorte , mon ami , que vous verriez partir Cet homme sans regret.

DERMONT

Dites avec plaisir.

COURVAL

Il suffit.

DERMONT

Qu'est-ce donc? S'en va-t-il?

ACTE III, SCENE VII

COUR VAL

Je l'espère.

DERMONT

Et j'y puis quelque chose?

COCRVAL.

Il pourra bien se faire.

DERMONT

En ce cas, mon ami, daignez donc m'indiquer...

COL]RVAL.

Il faut que je le voie, avant de m'expliquer; Et, quoique à son égard j'use un peu d'artifice, Je n'en dois point rougir, car je lui rends service.

DERMONT

Parbleu! je rirais bien, monsieur le freluquet, Si l'on pouvait rabattre un peu votre caquet.

COTJRVAL.

Je veux faire à la fois et son bien et le nôtre.

DERMONT

Il a perdu mon fils, il a gâté le votre. Quel est-il? d'où vient-il?

COURVAL

Monsieur le Chevalier, A proprement parler, n'est qu'un aventurier. Il cite fort son nom, vante fort sa naissance; Mais des siens et de lui j'ai pleine connaissance. C'est un de ces messieurs si communs à Paris, Qui sont, comme il leur plaît, ou comtes ou marquis; Dont les provinciaux entretiennent la bourse. Et de qui l'industrie est l'unique ressource.

400 L'ÉCOLE DES PÈRES.

Brillans et recherchés quand le jeu les soutient, On leur tourne le dos dès que le malheur vient; Classe mésestimée, et cependant reçue; Gens qu'on garde à souper, et qu'à peine on salue.

DERMONT

S'il vivait à Paris, pourquoi n'y pas rester?

COURVAL

Des dettes, des revers l'ont forcé de quitter. Après avoir lassé de plus d'une manière Les bontés d'un parent qui vit au fort Saint-Pierre. Si le désœuvrement, si le gros jeu, l'ennui. Rend ces

messieurs ailleurs si fêtés aujourd'hui, Je veux chez moi du moins en détruire l'espèce : Mais il faut commencer...

DERMONT

Par chasser la princesse.

Et j'y cours de ce pas.

COURVAL

Quelques soins importants Jusqu'à la fin du jour occuperont mon temps,

DERMONT

Quel jour ! c'est le plus beau de tous ceux de ma vie !

COURVAL.

Les nœuds qu'il va former faisaient ma seule envie.

DERMONT.

(Ils s'embrassent.)

Ils ravissent mon cœur, ils comblent mes souhaits!

Puissent-ils rendre heureux nos enfans à jamais !

(Dermont sort.)

SCÈNE VIII

COURVAL

Puissent-ils de mon fils ramener la jeunesse! Dans un enfant bien né, quelle coupable ivresse'. Tirons-nous, s'il se peut, de ces réflexions, Allons chercher ailleurs des consolations; Je les trouve avec toi , fille estimable et chère , Toi ! le vivant portrait d'une adorable mère ! Viens soulager un cœur... Je la vois s'approcher.

ROSALIE, COURVAL

ROSALIE

Je vous ai vu si peu!

Vous veniez me chercher?

Du plus tendre retour vous payez ma tendresse, Rosalie; et vos soins charmeront ma vieillesse.

ROSALIE

Mon frère, ainsi que moi méritant votre cœur, Dans ce devoir sacré trouvera son bonheur.

COURVAL

Votre frère!

Saiit-Fons vous révère et vous aime.

Aut. <v>tilrnip. 'iO

402 L'ECOLE DES PERES.

COURVAL, avec attendrissement.

Que ne vient-il ici me l'assurer lui-même?

ROSALIE

Vous ne l'avez pas vu?

COUR VAL

Non, depuis mon retour.

ROSALIE

Il l'ignore sans doute.

COUR VAL

Ah! doit-il tout un jour Désserter la maison, et même, en mon absence, A ma femme, à sa sœur dérober sa présence?

(Après une petite pause.)

Son ami, j'en suis sûr, agit bien autrement :

C'est un garçon sensé que j'aime infiniment.

Un garçon plein d'esprit... plein d'un rare mérite,

Dont on vante partout l'excellente conduite.

Ce jeune homme n'est point comme ceux d'aujourd'hui ;

Vous-même... dites-moi... que pensez-vous de lui?

Mais je dois... en penser... ce que chacun en pense.

COUR VAL

Vous, qui le connaissez dès la plus tendre enfance, Qui l'avez vu toujours venir dans la maison; Vous, ma fille, chez qui le bon sens, la raison, Un discernement juste annoncent un autre âge, Vous pouvez, ce me semble, en penser davantage.

ROSALIE

Quand il vient au logis, à peine je le voi;

ACTE III, SCÈNE IX. 40

C'est pour mon frère seul...

COUR VAL

Ma fille, écoutez-moi...

Vous vous troublez... Pour peu que ceci vous déplaie...

ROSALIE

Mon père...

Vous semblez être mal à votre aise?

ROSALIE

Non, mon père, jamais, ah! jamais avec vous.

COUR VAL

Je songe, Rosalie, à t'offrir un époux.

Je puis guider ton choix, mais jamais le contraindre.

Parle-moi, mon enfant, parle-moi sans rien craindre.

Pour être deviné, n'ai-je pas assez dit?

Je vois combler mes vœux, si ton cœur applaudit:

Le fils de mon ami va m'appeler son père,

Et l'ami de Saint-Fons va devenir son frère.

Que de biens réimis! quel avenir heureux!

Tu sauras tout; tes nœuds vont former d'autres nœuds ,

Et Constance à Saint-Fons, en même temps unie,

T'offre deux fois ta sœur chez ta plus tendre amie.

ROSALIE

Qu'un tableau si touchant a de droits sur mon cœur !

COURVAL

A tes yeux comme aux miens montre-t-il le bonheur?

ROSALIE

Je ne le cèle pas, ma surprise est extrême. Quoi! c'est... monsieur Dermont?...

404 L'ÉCOLE DES PÈRES.

COUR VAL

Oui, ma fille, lui-même.

Entre son père et moi, tout est déjà d'accord. 11 vient de me quitter dans le plus doux transport. Ton consentement seul manque encore à ma joie.

(Rosalie , troublée , baisse les yeux.)

Tes regards sont baissés ; que faut-il que je croie ? Ton père est ton ami, parle-lui sans détours.

Mon père... dans mon cœur vous avez lu toujours; Vos conseils, vos bontés et votre complaisance Ont au plus haut degré porté ma confiance. Vous estimez Dermont... vous m'unissez à lui. Il recherche ma main... Je puis donc aujourd'hui, Sans rougir d'un penchant qui devient légitime. Dire... qu'il est l'objet de ma secrète estime. Et qu'entre les époux que vous pouviez m'offrir C'est peut-être le seul que je pusse chérir. J'ai pris ces sentimens dans le cœur de ma mère : Elle donnait Dermont pour modèle à mon frère; Tandis qu'accoutumée à tout voir par ses yeux. Sa préférence aux miens le rendait précieux.

COUR VAL

Mon choix est donc le tien? Ah ! quel bonheur extrême! Mais j'entends quelque bruit. ..Suspendons.. C'est lui-même.

SCÈNE X

ROSALIE, COURVAL, DERMONT fils.

DERMONT FILS

Ah! monsieur! pardonnez...

COURVAL

Eh! quoi?

DERMONT FILS

Si j'interromps.

Vous causiez, et je vais...

COURVAL

Restez ; je vous réponds Que vous ne dérangez en aucune manière.

(Dermont salue Rosalie.)

Avez-vous depuis peu... rencontré votre père?

DERMONT FILS

Non, depuis le dîner; mais je l'ai prévenu Sur votre prompt retour.

Il est déjà venu.

A propos, mon ami, ne pouvez-vous me dire Ce que devient Saint-Fons?

DERMONT FILS

Je venais m'en instruire; Je le cherche partout.

COURVAL

Moi, je le cherche aussi.

(Rdsalie avaucc son nirtier, et s'apprête à broder.)

406 L'ÉCOLE DES PERES.

DE R MO NT FILS

Sans doute il ne sait pas que vous êtes ici?

COURVAL

S'il le savait, je suis dans la ferme assurance

Qu'il viendrait m'embrasser, après trois jours d'absence.

DERMONT FILS

Il n'en faut pas douter.

Avec nos bons amis Tous les longs complimens doivent être bannis; D'après cela, mon cher, vous voudrez bien permettre Que je passe chez moi, pour finir une lettre.

DERMONT FILS

Ah! monsieur, je n'ai point...

COURVAL

Vous sortez, et pourquoi?

D E R M O J N T FILS

Je crains...

COURVAL

Ne pouvez-vous ici causer sans moi?

Rosalie, en brodant, vous tiendra compagnie. Vous ne dérangez rien; demeurez, je vous prie.

DERMONT FILS

Mais...

COURVAL

Ne soyez donc pas si cérémonieux; Restez..., si vous n'avez rien à faire de mieux,

(Il sort)

SCÈNE XL

ROSALIE, DERMONT fils.

DERMONT FILS, à part, pendant que Rosalie se met à soumettre.

Ah! Dieu! nous voilà seuls! que pounais-jc lui dire? Pourquoi nous laisse-t-il? Je souffre le martyre.

ROSALIE, à part, brodant.

De quel trouble avec lui mon cœur est agité !

DERMONT FILS, après un long silence.

Que monsieur votre père est rempli de bonté! Quel naturel heureux! Quelle franchise aimable! Enjoué quelquefois, et toujours respectable.

ROSALIE, cessant de broder.

Ah! monsieur, tout le monde en parle comme vous; Quel plaisir j'en ressens! Qu'il m'est flatteur et doux. Quand tout ce qui l'approche et l'aime et le révère, De l'avoir pour ami , de le nommer mon père !

DERMONT FILS, à part.

Elle mêle une grâce à tout ce qu'elle dit. Dont le charme me trouble et me rend interdit. Je n'éprouvai jamais de gêne aussi cruelle...

(Il s'approche.) (Haut.)

Ranimons l'entretien... Voilà, mademoiselle.

Un ouvrage charmant... C'est un habit, je crois?

ROSALIE

Qu'il faut que je finisse avant la fin du mois : Je le veux cet été voir porter à mon frère.

408 L'ÉCOLE DES PÈRES.

DERMONT FILS

Qu'il doit priser les dons de cette main si chère! Heureux qui peut se voir l'objet de vos loisirs !

Ceux d'une autre, bientôt, feront tous ses plaisirs. Mes cadeaux n'auront plus que la seconde place.

DERMONT FILS

Comment! se pourrait-il? Et quelle autre, de grâce?...

ROSALIE

Quoi! vous ignoreriez...?

DERMONT FILS

J'ignore absolument.

ROSALIE

Quelqu'un, que vous et moi nous aimons tendrement, Va, sans que je m'en plaigne, avoir la préférence.

DERMONT FILS

Vous et moi , dites-vous? quoi ! ma sœur? quoi ! Constance? L'ai-je bien entendu? se peut-il...? Achevez, De grâce, apprenez-moi tout ce que vous savez.

ROSALIE

A mon père le votre accorde une autre fille.

DERMONT FILS

Quoi! nous ne ferons plus qu'une même famille!

Quel sera mon bonheur! Dieu! qu'ils me seront doux.

Ces noeuds qui vont encor me rapprocher de vous!

De vous, qui, de talens et de grâces ornée.

Si digne des parens de qui vous êtes née.

Devez sur tous les cœurs voir étendre vos droits!

Dans cette liaison quel charme j'entrevois!

SCENE PREMIERE

DORSINL

_Lja défiance ici peut bien m'etre permise: Oui, plus sur cette lettre, à mon hôte remise. Mon esprit réfléchit, plus il me paraît clair Que l'on veut me bercer de quelque conte en l'air. Tout m'est suspect; je veux approfondir l'affaire, Et madame Courval m'y servira, j'espère. Avant d'aller plus loin , de m'avancer en rien , Il me faut avec elle avoir un entretien. Justement...

ACTE IV, SCENE IL /, i r

Faites-moi le plaisir, monsieur le Chevalier, De remettre à demain...

DORSINI.

L'accueil est singulier!

Quoi donc! vous me chassez?

MADAME COURVAL

Gardez-vous de le croire; Chez Lucile, demain, je vous dirai l'histoire; Je viens d'avoir querelle avec monsieur Courval.

DORSINI, riant.

Sur moi?

MADAME COURVAL

Vous en riez?... Il vous recevrait mal; Dans ce premier moment laissons passer l'orage.

DORSINI.

Je prétends lui parler.

MADAME COURVAL

A lui ? Soyez donc sage :

D'où vous vient cette idée?

DORSINI.

Il le faut.

MADAME COURVAL

Et pourquoi?

DORSINI.

Cette lettre, qu'on vient de remettre chez moi. Exige qu'avec lui sans délai je m'explique.

MADAME COURVAL

Et d'où vous l'écrit-on ?

412 L'ECOLE DES PERES.

DORSINI.

Mais... de la Martinique...

A ce qu'on dit.

MADAME COURVAL

Comment! n'êtes-vous pas certain...?

DORSINI.

Entre nous... je croirais qu'elle part d'une main...

MADAME COURVAL

Et de qui?

DORSINI.

s'il me faut dire ce que j'en pense ^ Je suis sur cette lettre en grande défiance; Ecoutez, vous verrez si j'ai raison ou tort. Mon oncle est bien malade, il est à moitié mort, Il est paralytique, il est dans le délire... s'il faut m'en rapporter à ce qu'a su m'écrire Monsieur son intendant, car le mal lui ravit L'usage de sa main comme de son esprit. Il ne m'écrit donc point (notez cette remarque); Mais l'intendant me dit qu'il faut que je m'embarque Au plus tôt, pour aller prendre possession Des biens dont maintenant il a la gestion; Biens superbes, dit-il, biens énormes, immenses, Et passant de beaucoup toutes mes espérances.

MADAME COURVAL.

Je ne découvre pas...

DORSINI.

Un moment , m'y voici :

Et quant à ce départ... (remarquez bien ceci.)

ACTE IV, SCENE II. f

MADAME COURVAL

J'écoute, Chevalier.

Pour le rendre facile, Vous avez, me dit-il, quelqu'un dans cette ville, Qui connaît fort votre oncle, et qui vous donnera Les moyens les plus prompts, les plus sûrs qu'il pourra , Jusques à de l'argent, comme je l'en avise. Voyez... monsieur Courval, et partez sans remise.

MADAME COURVAL

Monsieur Courval !

DORSINI.

Lui-même. Eh bien! qu'en pensez-vous?

MADAME COURVAL

Mais...

DORSINI.

Qu'un piège, sans doute, est caché là-dessous.

M A D A I M E C O U R \ ' A L

Eh! ne pouvez-vous pas connaître à l'écriture...?

DORSINI.

Non, je n'en ai jamais reçu de cette main.

M ADAM E C O U R V A L

Vous soupçonneriez donc...?

Que l'on a le dessein

414 L'ÉCOLE DES PERES.

De me tirer d'ici, qu'on m'y voit avec crainte, Et que pour m'éloigner cette nouvelle est feinte. Je m'aperçois fort bien que je n'ai pas l'honneur De plaire à votre époux; je souffrais ce malheur Avec quelque constance et quelque force d'âme: Souvent plaire à Monsieur , c'est déplaire à Madame , Et jusques à ce jour, choisissant mes amis, J'ai, par goût, préféré les femmes aux maris. Enfin je viens ici pour observer mon homme : C'est de sa main que part l'avis de l'économe; Je crois en être sûr.

MADAME COUR VAL

D'où vous est-il venu?

Par un certain... Albert, qui m'est très inconnu. Si j'ai sur tout cela douté de la nouvelle, Mon doute est bien plus fort, apprenant la querelle Qu'on est venu vous faire, oii l'on s'est, dites-vous, Sur notre liaison mis dans un grand courroux.

Oui, tout vient à l'appui de votre conjecture; 11 ne vous faut donc pas risquer cette aventure. Voyez monsieur Courval; tachez de démêler...

DORSINI.

Quelque habile qu'il soit, on peut le dévoiler...

MADAME COURVAL

Quoique depuis long-temps cet oncle vous appelle. Le plaisir vous retient, la chose est naturelle; Mais, si cette nouvelle a quelque fondement.

ACTE IV, SCENE IV. 4i

Hâtez-vous de partir, héritez promptement, Et revenez après demander Rosalie; Votre recherche alors sera bien accueillie; Je vous seconderai , moi, de tout mon pouvoir. Chez Lucile demain nous pourrons nous revoir; J'ai dans ce moment-ci des visites <à faire. Il faut que je vous quitte; à demain.

DORS INI.

Je l'espère.

(Madame Courval sort.)

SCÈNE III

DORSINI.

Allons voir le mari , lisons dans son regard ;

Il va m'encourager sans doute à ce départ,

Me rendre tout facile; il va m'offrir, je gage,

Un navire, de l'or, pour faire le voyage.

Pour l'or, je le prendrai, car j'en ai grand besoin;

Mais je veux voir plus clair, avant d'aller si loin...

Il vient; nous allons donc jouer la comédie.

SCÈNE IV

COURVAL, DORSINI.

COURVAL

Vous êtes seul, monsieur? Ma femme...

Elle est sortie.

COURVAL

Je ne vous offre point, en ce cas, de rester;

Vos moniens sont trop chers, pour oser me flatter...

416 L'ÉCOLE DES PÈRES. C[^] ij

DORSINI.

C'est pour vous que je viens, monsieur.

COURVAL

Vous voulez rire; Me ferez-vous penser qu'un vieillard vous attire? Un homme de mon âge a pour vous peu d'appas, Messieurs, et c'est beaucoup quand on ne le fuit pas.

DORSIjS I.

Lorsqu'il dépend de vous de me rendre un service...

COURVAL

Parlez, si vous croyez, monsieur, que je le puisse.

DORSINI.

On me l'assure au moins.

COURVAL

Vous pouvez donc compter...

DORSINI.

Je suis venu chez vous, monsieur, sans en douter.

COURVAL

C'est fort bien fait.

Voici ce qu'on vient de m'écrire.

Voulez-vous vous donner la peine de le lire?

COURVAL

(Il lit.) Volontiers. ..Quoi 'monsieur. ..mon pauvre ami d'Erbains!

Ah! que m'apprenez-vous? ah! comme je le plains!

Quand on est à ce point, on n'en réchappe guères.

DORSINI.

S'il faut sur son état croire à rhomme d'affaires.,..

ACTE IV, SCÈNE IV

COURVAL

Triste sort! nous étions grands amis.

DORSINI, à part.

Grands amis.

COURVAL

Nous nous étions liés au collège, à Paris.

DORSINI.

Cela date de loin.

COURVAL

La nouvelle m'accable.

DORSINI.

Vous le montrez assez.

Quel garçon estimable!

A servir ses amis se portant avec feu...

D O R S I N I , à part.

Qu'il est fin !

COURVAL

Si je puis obliger son neveu...

DORSINI, à part.

L'ai-je dit?

COURVAL

Dictez-moi ce qu'il me reste à faire.

DORSINI, à part.

L'y voilà.

COURVAL

Je suis prêt.

DORSINI, à part.

La chose est-elle claire?

Ant. contemp. 27

4i8 L'ECOLE DES PERES.

(Haut.)

La lettre vous dira l'objet dont il s'agit.

Ah ! fort bien.

DOHSINI.

Vous allez être au fait.

COUIIVA L.

Il suffit.

(Il lit.)

D O R S I N 1 , à part.

Il est à découvert, malgré toute sa ruse,

Et je vais lui montrer à quel point il s'abuse.

(Haut.)

Vous voyez qu'on m'appelle, et qu'il m'y faut courir.

COURVAL

Oui.

DORSINI.

Qu'il me faut trouver un vaisseau pour partir.

COURVAL

Sans doute.

UORSINI.

J'ai besoin, en faisant ce voyage, De quelque cent louis pour payer mon passage, Et... satisfaire ici des gens à qui je dois.

COURVAL.

Cela s'entend.

D o R s I M. Eh bien?

COURVAL, lui rendant froidement la lettre.

Ne comptez pas sur moi.

DOR.SINI

Je croyais...

Et d'Erbains, puisqu'il faut vous le dire. Jusqu'à présent, monsieur, ne m'a rien fait écrire.

DORSINI.

Vous n'avez pas reçu...?

Non, je suis sans avis.

DORSINI.

Et vous ne voulez pas me prêter cent louis?

c o u R V A L. Je vous tiens sûrement pour un fort galant homme, Mais... cent louis, monsieur, sont encore une somme.

DORSINI, à part.

Comment diable!

Pardon, si je vous parle ainsi.

DORSINI, .1 part,

Il me refuse nel.

COUR VAL

Mais dans ce moment-ci...

Je n'ai pas tout l'argent que je voudrais moi-même.

D o R s I S I.

Vous...

La guerre nous rend d'une indigence extrême!

ÛORSINI.

Mais...

c o u R V A L , tirant sa montre.

Un ami m'attend , je me vois obligé D'aller au rendez-vous.

D o R s 1 N I , à part.

Aurais-je mal jugé?

Vous me permettez donc...

DORSINI.

Liberté tout entière.

COUR VAL, le reconduisant au fond du théâtre.

Vous ne m'en voudrez pas de ce refus, j'espère?

DORSIIN^I.

Ah! monsieur, point du tout.

COUR VAL

C'est que j'ai le défaut De parler franchement.

DORSINI.

Et voilà ce qu'il faut.

COUR VAL

D'autres, en vous comblant de fausses politesses.

ACTE IV, SCENE IV

Vous diraient de grands mots , vous feraient cent promesses ;
Moi, je suis de ces gens...

DORSINI.

Dont je fais un grand cas.

COURV AL.

On ne perd, avec moi, ni son temps ni ses pas.

DORSINI.

Si vous le vouliez bien...

COURV AL, revenant.

Tenez, en conscience.

Il faut que je vous dise ici ce que je pense.

DORSINI.

Dites, monsieur.

COURV AL.

Je vais vous parler sans détours...

Non, vous vous fâcheriez.

DORSINI.

Point.

COURVAL

Si.

DORSINI.

Dites toujours.

COURVAL

Eh bien!... vous le voulez?... Peut-être je m'abuse, Mais ce voyage-là m'a bien l'air d'une ruse; En regardant de près je crois c[u]l m'est permis De n'y voir qu'un moyen de trouver cent louis.

DORSINI.

Quoi! vous m'accuseriez d'une telle imposture?

Je vous le disais bien.

Monsieur, je vous assure,,.

COURVAL

Je savais que cela vous mettrait en courroux, Mais vous l'avez voulu,

DORSINI,

Comment donc? pensez- vous., ?

COURVAL

Moi! je ne pense rien, mais vous m'avez fait lire Un billet sur lequel j'aurais beaucoup à dire, 11 vient de l'autre monde, écrit

par une main Dont je ne reconnais la plume ni le seing;
Franchement,,.

DORSINI.

Mais, monsieur, vous me faites outrage.

COURVAL, riant.

Monsieur le Chevalier, on dit tout à mon âge; Et je me ressouviens comment de notre temps Nous tendions nos filets aux pauvres bonnes gens; Mais ne vous fâchez pas, il faut plutôt en rire. Convenez,,.

DORSINI.

C'en est trop, monsieur, je me retire.

(Il s'en va.)

SCÈNE V

Je me suis mis, je pense, à l'abri du soupçon.

Oui, je vois qu'il mordra sans peine à l'hameçon.

Dermont va m'y servir, la chose l'intéresse;

Je me crois excusable en employant l'adresse:

Il se déshonorait, affligeait ses parens,

Et c'est un vrai service enfin que je lui rends...

J'oblige en même temps plus d'un père sans doute.

Jamais mon fils... Voici l'instant que je redoute;
Voyons si la nature et l'éducation
Vont lutter vainement contre sa passion.
Si d'un mauvais succès mon épreuve est suivie.
Qu'au moins cette leçon lui serve pour la vie.
André!... Non, la vertu saura le garantir.

COURVAL, SAINT-FONS

SAINT-FONS

Mon père ! ah ! juste ciel !
COURVAL, bien tendrement.
Eh ! bonjour, mon cher fils!

SAINT-FONS

Mon père... vous avez fait un heureux voyage?

COURVAL

Très court; j'avais compté demeurer davantage.

SAINT-FONS

Vous vous portez fort bien ?

COURVAL

Des mieux; mais toi, qu'as-tu?

SAINT-FONS

Rien du tout.

COURVAL

Je ne sais, je te trouve abattu.

SAINT-FONS

Cependant ma santé...

COURVAL

Tu t'eii montres prodigue; Toujours l'esprit bouillant et le corps en fatigue. Eh quoi! mon fils, toujours courir et s'agiter! Il faut être de fer pour pouvoir résister.

SAINT-FONS

Mais tous les jeunes gens font ce qu'on me voit faire.

COURVAL

Tu veux donc, mon ami, chagriner ton vieux père? 11 n'a pour héritier, pour tout soutien, que toi. Et tu veux l'en priver, et finir avant moi?

SAINT-FONS.

Mon père, je ne sais...

COURVAL, tendrement.

On dit que la vieillesse Censure à tout propos, réprimande sans cesse; Mais il faut convenir, d'après ce que l'on voit, Que vous êtes, messieurs, censurés à bon droit : Ne peut-on s'amuser sans toutes ces folies, Ces courses, ces excès, ces bruyantes parties? Passer la nuit à table, et le jour à cheval ; Aller, pour tout repos, dormir une heure au bal; Se réveiller, jouer, et perdre sur parole; Courir, pour s'acquitter, chez un juif qui vous vole; Egarer sa raison dans des flots de liqueur; A des liens honteux abandonner son cœur; Périr d'ennui, bâiller, en disant qu'on s'amuse? C'est ainsi qu'ils font tous, et que la santé s'use.

ACTE IV, SCENE XI

SAINT-FONS

Pour me régler, mon père, en tout sur vos désirs...

COUR VAL, plus tendrement.

Je ne suis pas, mon fils, ennemi des plaisirs;

Ils sont faits pour ton âge, ils sont dans la nature;

Mais je veux, mon ami, qu'on fasse jeu qui dure,

Qu'on soit, pour mieux jouir, ménager de ses goûts.

De crainte, avant trente ans, d'être blasé sur tous.

Crois-en, mon fils, crois-en l'expérience et l'âge.

Encore un mot; dis-moi, pourquoi cet équipage.

Qui montre en sa conduite un homme peu rangé?

A sept heures du soir, pourquoi ce négligé.

Cet indécent gilet, et cette bigarrure

Qui, du haut jusqu'en bas, compose ta parure?

Peut-on rester ainsi! Mon cher ami, je voi

Que ton laquais souvent est mieux vêtu que toi;

Doit-on se présenter habillé de la sorte?

SAINT-FONS

C'est la commodité, la saison qui m'y porte.

Si quelque autre motif... ta bourse, par hasard, Ne te permettait pas... En ce cas, fais-m'en part. Ta pension est forte, et plus que suffisante Pour te faire exister d'une façon décente; As-tu, malgré cela, quelque nouveau besoin? Garde-toi, mon cher fils, d'aller chercher plus loin. De recourir jamais à quelque autre ressource : Je puis fournir à tout, viens puiser dans ma bourse; Je te l'ai, tu le sais, plus d'une fois offert.

Viens donc à moi, Saint-Fons, demande à cœur ouvert; Vois le meilleur ami dans le plus tendre père , Et donne-lui toujours ta confiance entière.

SAINT-FONS, à part.

Son amitié m'accable... O coup inattendu!...

COURVAL, à part.

11 se trouble... il s'émeut... Ah! mon fils m'est rendu!

(Haut.)

Tu ne me réponds point? J'ai deviné, je pense?

SAINT-FONS

Mon père....

COURVA L.

Allons, voyons, fais-moi ta confidence.

SAINT-FONS, à part.

Demander tant d'argent sans en dire l'emploi !

COUR VAL

Comment! tu ne veux pas, mon fils, t'ouvrir à moi? Qui peut te retenir?

SAINT-FONS, à part.

Que sa bonté me touche !

COURVAL

Je ne puis donc tirer un seul mot de ta bouche ?

SAINT-FONS

(A part.) (Haut.)

Osons lui dire tout... allons... Mon père!

COURVAL

Eh bien?

x\chève.

SAINT-FONS

(A part.) (Haut.)

Je ne puis... Je n'ai besoin de rien.

SCÈNE XIIT

SAINT-FONS, DORSINI.

DORSINI.

J'ai vu sortir ton père, et j'accours pour t'apprendre Que Julie
aux sergens voit livrer sa maison, Et qu'elle peut coucher ce soir
même en prison.

SAINT-FONS

Dieu !

DORSINI.

Le cas est urgent; mais, sans perdre courage, C'est à toi de
chercher à détourner l'orage.

430 L'ÉCOLE DES PÈRES.

Hélas! par quels moyens?

DORSINI.

Si tu voyais ses pleurs, Mon ami!

SAINT-FONS

Je vois tout.

DORSINI.

Elle est dans les horreurs; Elle est dans un état... qui me laisse tout craindre; On la voit tour à tour s'agiter et se plaindre, Gémir sur son destin, te nommer...

SAINT-FONS

Me nommer!

DORSINI.

Puis... dans son désespoir, tout à coup se calmer; Mais avec un regard... Songe que le temps presse; Si son sort, si sa vie, en un mot, t'intéresse...

SAINT-FONS

Ah! Julie!

DORSINI.

OÙ vas-tu?

SAINT-FONS

Ne me suis pas.

DORSINI.

Saint-Fons !

SAINT-FONS

Non : demeure.

(Il sort.) DORSINI.

Suivons-le, et nous en triomphons.

SCÈNE XIV

DORSINI, MADAME COURVAL.

MADAME COURVAL, l'arrêtant.

Je VOUS trouve à propos: je viens de chez Dormène, Où l'on a dit (je rends ce discours avec peine. Mais c'est pour vous presser de détruire un tel bruit) Que Saint-Fons, par vos soins, chez Julie introduit... Vous m'entendez, sans doute?

DORSINI.

Une affaire importante...

MADAME COURVAL

De grâce, répondez.

DORSINI.

L'absence est très pressante; On m'attend, je ne puis avec vous demeurer.

(Il s'en va.)

SCÈNE XV

MADAME COURVAL

J'embarras qu'il fait voir suffit pour m'éclairer
Sur les indignités que l'on vient de m'apprendre ;
Chez Orphise, à souper, Dormène doit se rendre;
Avec plus de détails je pourrai tout savoir,
Et dès le même instant je cesse de le voir.
De toutes ces horreurs un peu plus tôt instruite.
Je ne me serais pas si follement conduite.
En faveur de Saint-Fons, il faut en convenir,
Je ne devais jamais... Ah! je le vois venir.

SAINT-FONS, MADA.ME COURVAL

SA-TNT-FONS, s'appuyant sur le bras d'un fauteuil.

Mes genoux sont tremblans, la force m'abandonne...

MADAME COURVAL

Quoi! Saint-Fons, vous auriez...?

SAINT-FONS

Sur moi que le ciel tonne, Si jamais...

MADAME COURVAL

Qu'avez-vous^ vous me faites frémir.

SAINT-FONS

Ce que j'ai! ce que j'ai! je n'ai plus qu'à mourir! Mon père...

MADAME COURVAL

Eh bien.-*

SAINT-FONS

Sait tout.

MADAME COURVAL

Ah! j'ai la mort dans l'âme.

SAINT-FONS

Oui, mon père sait tout, il est instruit, madame; C'en est fait pour jamais, ce jour fatal me perd. J'entre chez lui... Je vois son secrétaire ouvert;

ACTE IV, SCENE XVII

J'approche, et ce billet frappe soudain ma vue. « A mon coupable fils. »

MADAME COURVAL

Que je me sens émue!

SAINT-FONS, lisant.

a Puisqu'un lien fatal a pour vous tant d'appas , « Qu'il vous fait renoncer à votre propre estime, « Je veux du moins vous épargner un crime : « Acceptez... ne dérobez pas. »

MADAME COURVAL

Quel homme ! quel billet ! Ce procédé m'accable.

SAINT-FONS

Foudroyé... frémissant de me voir si coupable. Egaré, hors de moi, j'ai voulu fuir ces lieux; Mais en me détournant... j'ai trouvé sous mes yeux, J'ai vu... je vois encor le portrait de mon père; Il est là ! son regard me poursuit et m'attère. Où me cacher, où fuir loin de cet œil vengeur? Quand je l'évitais.... puis-je éviter mon cœur!

(Il sort.)

SAINT-FONS, ANDRÉ

(André entre d'abord, et allume les bougies.) SAINT-FONS, enentrant.

xlL-T-ON du monde ici ? Madame y soupe-t-elle ?

ANDRÉ

Non, Monsieur est tout seul avec Mademoiselle.

SAINT-FONS

Ils ont soupe bien tard?

ANDRÉ

On est près d'achever.

SAINT-FONS

Dis tout bas à ma sœur de venir me trouver.

ANDRÉ

Oui, monsieur.

SAINT-FONS

Parle-lui bien bas.

ANDRÉ

Laissez-moi faire.

(Il sort.)

SCÈNE IL

SAINT-FONS

Oui, c'est un parti pris, je viens trouver mon père: Je puis tout supporter, son mépris, son courroux. Tout... mais je veux du moins tomber à ses genoux. Je veux les embrasser arrosés de mes larmes ; Le plus vif repentir me prêtera ses armes : Voilà mon seul espoir, ma dernière vertu; Je ne veux pas languir sous ma faute abattu. Et toi , fatal objet qui m'as su rendre infâme. Toi qui

pour l'égarer asservissais mon âme , Sur tes vrais sentimens je suis donc éclairé : Quand je te porte un cœur honteux, désespéré. Tu traites mes remords de frivole scrupule. Et l'honneur à tes yeux paraît un ridicule ! Ce lâche procédé me guérit sans retour. Et je connais enfin quel était ton amour. Ah ! ma sœur!... ,

ROSALIE, SAINT-FONS

ROSALIE

Dites-moi, pourquoi nous mettre en peine?

SAINT-FONS

Ah ! que votre amitié sait bien payer la mienne !

Quoi! deux jours sans vous voir!

SAINT-FONS

Chère sœur ! désormais Je n'en passerai plus un seul, je vous promets.

ROSALIE

Vous savez le plaisir que cela peut nous faire, Vous connaissez...

SAINT-FONS

Ma sœur, que fait... que dit mon père?

ROSALIE

Il est triste, rêveur; il a fort peu soupe, 'D'un sentiment profond il paraît occupé; Il s'efforce à parler, puis se tait et soupire; Des pleurs mouillent ses yeux quand sa bouche veut rire.

s AINT-FONS.

Quel tableau déchirant ! ah ! que me dites-vous ? Vous me portez, ma sœur, les plus sensibles coups. A l'aspect de ses maux que je me sens coupable !

ROSALIE

Est-ce vous?

SAINT-FONS

Oui, c'est moi dont la faute l'accable; C'est moi qui , de remords justement combattu , Viens chercher à ses pieds mon pardon, ma vertu. Oui, son coupable fds le cherche et le redoute; S'il a versé des pleurs, c'est moi qui les lui coûte. Je n'espère qu'en vous : allez vers lui, ma sœur. Vous seule le pouvez fléchir en ma faveur.

SCÈNE IV

SAINT-FONS

Quel que soit le succès, le moment est terrible. Que lui dire? grand Dieu! de quel front l'aborder? Comment, après ma faute, oser le regarder? Et j'ai pu devenir à ce point méprisable! J'ai pu me porter... non, j'en étais incapable. Jamais, sans le conseil d'un ami dangereux. Je n'aurais oublié... Voici mon père, ah! Dieux!

COURVAL, SAINT-FONS

SAINT-FONS , se jetant aux pieds de sou père.

Je viens finir mes maux à vos pieds que j'embrasse.

COURVAL

Mon fils...

SAINT-FONS

J'y viens chercher ou la mort ou ma grâce.

COURVAL

Relevez- VOUS , Saint-Fons.

SAINT-FOWS.

Qui ? moi , me relever !

Quand d'un crime si noir...

COURVAL

Gardez-vous d'achever, Mon fils; je vous impose un éternel silence Sur ce moment d'oubli : je crois, j'ai l'assurance Que vous n'avez pas seul formé pareil dessein; Qu'un perfide conseil l'a mis dans votre sein.

SAIKT-FONS.

Il est vrai.

COURVAL

Tout est dit; mon cœur s'en fie au vôtre: Évitions là-dessus de rougir l'un et l'autre; Écartons cet objet, cessons un entretien Qui nous affligerait sans produire aucun bien. L'honneur ne s'apprend point ; mais j'en trouve l'empreinte Dans ces cuisans regrets dont votre âme est atteinte. J'y crois, et je me tais; pour vous montrer vos torts. Quelle voix peut parler plus haut que vos remords !

SAINT-FOJVS.

Et j'ai navré le cœur d'un si généreux père!

Oh ! que tant de bonté me rend ma faute amère !

J'en serai déchiré le reste de mes jours.

COURVAL

Mon fils, encore un coup, cessons un tel discours; Qu'entre nous pour jamais ce sujet s'abandonne;

ACTE Y, SCÈNE V

Puissiez-vous oublier... tout ce que je pardonne!

SAINT-FONS

Toutes mes actions vont tendre désormais...

COUR VAL

Je le crois.

SAINT-FONS

Recevez le serment que je fais, Mon père , de vous prendre en tout pour mon modèle.

COURVAL

Point de sermens; pour suivre une route nouvelle,

Ce sont vos liaisons que vous devez changer;

Voilà le vrai moyen d'éviter le danger.

Fuyez l'occasion, craignez l'exemple et l'âge.

Se défier, mon fils, est la vertu du sage.

Le plus ferme se perd avec les vicieux ;

Où l'honnêteté règne, on reste vertueux.

Voulez- vous être sûr de passer votre vie

Dans l'estime de tous, d'un vrai bonheur suivie?

SAINT-FONS

Si je le veux !

Mon fils... il faut vous marier.

SAINT-FONS

Mon père...

COURVAL

Cet état peut-il vous effrayer, •Lorsque tout s'unira pour le rendre agréable? Fortune, jiaienté, femme jolie, aimable; Tout ce qui peut charmer, tout ce qui rend iioureux

440 L'ÉCOLE DES PÈRES.

Va se trouver pour toi rassemblé dans ces nœuds. Ah! quel état, mon fils, que celui qui nous lie Par les plus grands des biens qu'un cœur sensible envie, Ennoblit nos penchans, épure nos désirs, Et qui dans nos devoirs fait trouver nos plaisirs! C'est là que l'on connaît un bonheur sans mélange; Là, des soins, des égards, est un heureux échange; Tous nos jours sont sereins, tous sont semés de fleurs. Et les momens de peine ont encor leurs douceurs. O tendresse! ô nature! ô devoir qui m'enflamme! Votre cri retentit dans le fond de mon âme. Que je plains le mortel qu'un monde dangereux Eloigne d'un lien qui fait seul des heureux !

SAINT-FONS

Je ne résiste plus : de votre main, mon père, Que je prenne une épouse; elle me sera chère.

ACTE V, SCÈNE VII

SCÈNE VII.

COURVAL, DERMONT père.

DERMONT

Courval, ce que je vois Me plaît beaucoup : Saint- Fons deviendra raisonnable. Souper ici, causer avec vous, comment

diable! Je reçois rarement semblable honneur du mien. Soupant toujours dehors, où?... je n'en sais trop rien. Cependant je suis sûr de sa bonne conduite, Je conviens...

COURVAL

Il est plein de sens et de mérite; J'espère, vous voyant venir chez moi si tard, Que c'est pour m'annoncer...

DERMONT

Oui, sans plus de retard, J'ai voulu, malgré l'heure, en ami plein de zèle, Vous donner le plaisir d'une bonne nouvelle. Cette femme nous quitte, et tout a réussi.

COURVAL

Bon!

DERMONT

Elle part ce soir, pour aller loin d'ici.

A merveille! Elle est donc...

DERMONT

Elle est, ma foi, charmante;

Ils avaient bien raison: grands yeux, brune piquante; C'est quelque chose encor, quand on sait bien choisir; Il est d'assez bon goût, il faut en convenir.

Enfin, vous êtes sûr qu'elle quitte la ville?

DERMONT

La décider n'a pas été chose facile.

Grâce à l'or, cependant, le départ s'est conclu?

DERMONT

Sans doute; elle a promis tout ce que j'ai voulu. Elle part cette nuit sans rien dire à notre homme; Je n'ai pas cru... devoir... regarder à la somme.

COURVAL

J'approuve tout; venons à monsieur Dorsini :

J'ai besoin qu'avec moi vous soyez réuni ;

La chose est en bon train, le reste est votre affaire.

Ma femme! quoi! déjà? ce n'est pas l'ordinaire.

ACTE y, SCENE VIII

COURVAL, bas , à sa femme.

Songez qu'en sa présence...

MADAME COURVAL

Mes torts, vos procédés, ce généreux billet...

COURVAL, de même.

Daignez vous contenir devant lui , s'il vous plaît.

MADAME COURVAL

Quel ami vous avez, monsieur Dermont!

COURVAL

Madame !

MADAME COURVAL

Quelle force d'esprit jointe à la plus belle âme ! Saint-Fons ainsi que moi...

DERMONT

Quoi! Saint-Fons!...

Ce n'est rien :

Madame, finissons, de grâce, l'entretien; 11 est tard.

DERMONT

Serviteur, je vous gêne sans doute.

MADAME COURVAL, le retenant.

Non, non, je ne crains pas qu'un ami nous écoute. De mes engagements je le prends pour témoin : Oui, monsieur, je promets...

COURVAL

Epargnez-vous ce soin; En quelle occasion m'avez-vous vu me plaindre?

(Bas.)

Je ne vous conçois pas. Songez à vous contraindre.

DE RM ON T.

Adieu.

MA.DAIME COURVAL.

Sachez comment ce monsieur Dorsini, En se déshonorant,
s'est lui-même banni, Et par un coup d'éclat termine l'aventure.

DERMONT

Quoi donc?

MADAME COURVAL

Il prend la fuite, ayant dans sa voiture Un de ces vils objets à
qui les jeunes gens Prodiguent aujourd'hui leurs dons et leur en-
cens; Damis, qui les a vus...

DERMONT

Oh! oh! si c'était elle!

Julie?

MADAME COURVAL

Oui, monsieur.

COURVAL, à Dermout.

Paix !

DERMONT

La plaisante nouvelle!

COURVAL

Taisez-vous.

MADAME COURVAL

Vous saviez...

Qui? moi, madame, non.

MADAME COURVAL

Vous venez cependant de me dire son nom.

ACTE V, SCENE IX

COURVAL

Finissez, il est temps que Dermont se retire: Avez-vous quelqu'un?

DERMONT

Non.

COURVAL

Je vous ferai conduire.

MADAME COURVAL

Votre fils est encor dans la maison, je croi.

COURVAL

Qui l'amène si tard?

MADA3IE COURVAL.

Il soupait avec moi, J'attendais mon carrosse, et pour sortir plus vite, Je suis venue à pied; c'est lui qui m'a conduite. Saint-Fons est survenu, comme il se retirait; Et s'abordant l'un l'autre avec grand intérêt... Mais les voici tous deux.

SCÈNE IX

COURVAL, DERMONT père, madame COURVAL, DERMONT FILS, SAINT-FONS.

SAINT-FONS, tenant Dermont fils par la main.

Viens, Dermont, viens, mon frère; Chacun de nous ici retrouve un second père; Quand vous nous choisissiez, nos cœurs vous ont choisis.

(Courval témoigne sa surprise.)

J'ai tout su par ma sœur.

DER3IOTST FILS.

Vous voyez deux amis Changés en un seul jour, et dont la seule envie Est de former des nœuds qui vont charmer leur vie.

COURVAL, à Dermont fils.

Oui, je suis votre père.

DERMONT FILS

Ah ! monsieur !

DERMONT, à Saint-Fous.

Mon cher fils, Aime bien ma Constance, et connais-en le prix.

(A son fils.)

Mais à me rendre heureux quel coup du ciel te porte ?

DERMONT FILS

Sur des principes faux l'amour enfin l'emporte.

COURVAL

Eh ! pourquoi craigniez-vous d'écouter votre cœur ?

DERMONT FILS

Ne me rappelez point une trop longue erreur ; Ce cœur assez long-temps souffrit de mon système. Vos bontés, que j'apprends, me rendent à moi-même. Mériter Rosalie , et vivre son époux , Voilà ma seule gloire et mon bien le plus doux.

COURVAL

Dans son appartement ma fille est retirée, Et je ne puis si tard en demander l'entrée: Il faut nous séparer, mes amis; mais demain Nous serons tous, je crois, levés de bon matin. Je suis impatient d'embrasser ma Constance,

ACTE V, SCENE IX

(A Saint-Fons.)

Et lis clans certains yeux la même impatience; Voilà ce qui s'appelle un jour assez complet.

MADAME COURVAL

Sur tous mes sentimens vous en verrez l'effet. Vivre avec vous, monsieur, avec ma belle-fille; Former des liaisons au sein de ma famille; C'est à quoi désormais je borne mes désirs.

COURVAL

Ah ! croyez-moi , c'est là que sont les vrais plaisirs ; Si l'on trouve au dehors des amitiés solides. On y rencontre aussi des cœurs faux et perfides. Qui flattent nos penchans pour leurs seuls intérêts; Mais un père, un époux, sont toujours amis vrais.

IMITATIONS

«' Lj\ principale situation delà pièce, dit Geoffroy , est empruntée, ou plutôt imitée d'une tragédie anglaise de Thompson , intitulée le Marchand de Londres. On y voit un jeune homme, livré aux séductions d'une courtisane, commettre des crimes qui le conduisent à l'échafaud. Ce sujet avait déjà paru assez plaisant au poète Anseaume, pour être transporté à l'Opéra-comique, sous le titre de V Ecole de la Jeunesse. Combien l'anglomanie n'avait-elle pas déjà égaré le goût de nos auteurs dès 1765 ! Quelle folie de mettre des atrocités en vaudevilles, d'exposer sur une scène, consacrée aux jeux et aux ris , la tragédie la plus horrible qu'il y ait sur le théâtre de Londres ! Il est vrai que l'auteur français a beaucoup adouci l'original ; il n'y a point , dans son opéra co-

mique , comme dans la tragédie anglaise , d'échafaud , de potence , ni de bourreau; c'est un égard qu'il a bien voulu avoir pour la faiblesse de nos mœurs.

<> M. Pieyre s'est montré encore plus réservé et plus timide qu' Anseume; il borne le crime du jeune libertin au dessein de voler son père. Saint-Fons vole au secrétaire avec une clef qu'il s'est procurée ; il le trouve tout ouvert : un billet écrit de la main de son père est le premier objet qui frappe ses yeux ; ce billet renferme des reproches sur l'infamie de l'action qu'il veut commettre, et finit par ces mots remarquables :

Je veux du moins vous épargner un crime : Acceptez.... ne dérobez pas.

" Alors les sentimens de l'honneur se réveillent dans le cœur du jeune homme ; il court se jeter aux pieds de son père , qui lui pardonne sans lui faire acheter sa grâce par des réprimandes hors de saison. »

Ant. contemg[^]. *9

450 IMITATIOxNS. Jt

Geoffroy se trompe : Thompson , l'auteur du beau poème des

Saisons et de quelques bonnes pièces de théâtre , n'a point fait le Marchand de Londres ; c'est Lillo qui en est l'auteur. Barnwell, le principal personnage de la pièce, a de commun avec Saint-Fons de V Ecole des Pères , qu'il est amoureux , comme lui , d'une courtisane dont il est la dupe, et qu'il vole, pour l'entretenir, non son père , comme Saint-Fons , mais le négociant dont il est le commis ; il assassine son oncle , et finit par être pendu. L'action est traitée dans la pièce anglaise avec une énergie, et les

caractères y sont d'une crudité qui ne conviendrait point à la scène française, tant le génie des Anglais est différent du nôtre! Mercier a fait passer ce sujet dans notre langue , et en a fait le sujet de son drame de Jenneval; mais il l'a, comme on pense bien, modifié considérablement, et il y a plus de différence encore entre sa pièce et celle de Lillo , qu'il n'y en a entre le Joueur de Regnard et le Béverley de Saurin. Dans Jenneval, il y a un certain Brigard , escroc brétailleur, qui s'entend avec Rosalie, comme Dorsini s'entend avec Julie , mais qui joue un rôle bien plus bas. Rosalie est un des principaux personnages. du drame , au lieu que Julie ne paraît pas dans la comédie de M. Pieyre.

Au surplus , M. Pieyre n'est pas le premier qui ait imité l'auteur anglais ; car X Ecole des Pères est elle-même imitée de V Homme prudent de Goldoni , pièce médiocre , mais dont M. Pieyre a tiré bon parti.

SUR L'piCOLE DES PÈRES.

Le 24 jaii'^iei' 1787,011 donna à Vrisailles une représentation de cette comédie, en présence du roi et de la reine, qui en firent témoij^ner leur satisfaction à l'auteur. Le maréchal de Duras lui écrivit une lettre où il lui donnait connaissance du plaisir que leuis Majestés avaient piùs à cette pièce, fondé principalement sur la morale et la décence qu'elles y avaient remarquées ; c'étaient ses propres expressions. On sait qu'aucun prince ne fut plus recommandable que Louis XVI, par son amour pour la morale et pour la religion. Il récompensa toujours les auteurs dramatiques dont les pièces avaient pour but ces deux principes de toute bonne civilisation, ou qui avaient pour sujet quelque acte de vertu ou de sensibilité.

La lettre de M. de Duras était accompagnée d'un témoignage particulier de la bienveillance du monarque, consistant en une épée à poignée d'or avec les armes de France; témoignage que M. Pieyre a toujours conservé en sa possession jusqu'à présent.

Lorsque l'École des Pères fut représentée pour la première fois, le rôle de Courval fut joué par Vanhove; celui de madame Courval, par mademoiselle Devienne, encore vivante aujourd'hui, mais retirée du théâtre; celui de Rosalie, par madame Petit, devenue depuis madame Talma, et aussi retirée du

théâtre; celui de Dermont père, par Désessart, si célèbre par son énorme corpulence; celui de Dermont fils, par Dunant; celui de Marcelin, par le célèbre Dugazon; et celui de André, par Champville, acteur tenant l'emploi des Crispins.

Lors de la reprise qui eut lieu le 12 fructidor an 10 (29 août 1802), ce fut le même Vanhove qui joua encore Courval; M. Damas jouait le rôle de Saint-Fons, et y mit la sensibilité et l'intelligence qui l'ont toujours distingué. Mademoiselle Nolin remplissait le rôle de Rosalie. Geoffroy rapporte que cette aimable actrice saisit parfaitement ce caractère de fille modeste, naïve et sensible, qui était très approprié à ses qualités naturelles. Malheureusement, malgré la grande réunion de talent de la part des comédiens dans la pièce, la salle était déserte. Le public, déjà gâté par les dramaturges et les mélodramaturges, ne trouvait pas qu'elle fit assez pleurer.

Il existe quatre comédies de l'École des Pères, dont la plus ancienne est de Baron: elle est imitée de Térence, et présente le contraste de deux jeunes gens élevés de deux manières différentes, à-peu-près comme Léonor et Isabelle, de l'École des Ma-

ris. La seconde fut donnée par Piron, en 17 18; elle est plus connue sous le titre des Fils ingrats. Elle consiste dans la trop grande bonté ^d'un père qui s'est dépouillé de tout pour ses enfans qui ne le paient que d'ingratitude. On sait combien ce sujet a été mis avec succès sur la scène, par M. Etienne , dans les Deux Gendres. La troisième , d'un certain Rousseau, de Toulouse, fut donnée aux Italiens en 1760, et sifflée trois fois. On y remarquait ce vers burlesque : Le mensonge est en l'air, et je le vois partir.

« Ouvrez la porte », s'écria le parterre.

La dernière, en vers, comme toutes les précédentes, est de

Saint-Ange , notre meilleur traducteur des Métamorphoses d'Ovide en vers. Elle fut imprimée en 1782, et avait été refusée au Théâtre-Français. L'action de cette pièce roule sur un échange de deux enfans, l'un garçon et l'autre fdle , dont le premier appartient à des parens riches, et la dernière à des parens pauvres. Ce sont les pères qui ont imaginé ce beau moyen, croyant par là les faire mieux élever. Ils finissent par les marier ensemble , après avoir éprouvé un jeune seigneur qui , voyant que sa future n'a point de dot, s'écrie : Adieu , bonsoir à la famille.

Ainsi, l'on voit que tous ces ouvrages n'ont rien de commun avec celui de M. Pieyre , le seul qui soit l'esté au théâtre avec son titre.

En province le rôle de madame Courval appartient au premier emploi, et ne doit point être joué par une soubrette; et le rôle de Dorsini doit être rempli par le premier acteur.

JUGEMENT DE GEOFFROY

« J-JES pères d'aujourd'hui n'ont pas besoin d'aller à l'école au théâtre 5 n'ont-ils pas leurs enfans pour précepteurs? La comédie doit sans doute offrir d'utiles leçons, mais il faut les déguiser sous des fictions ingénieuses ; il faut instruire en amusant. Je rends justice aux intentions de l'auteur : son drame respire l'honnêteté, la décence et la vertu, mais c'est presque un sermon : sa morale produirait plus de fruit si elle était enveloppée dans une action plus comique, plus intéressante et mieux conduite.

- ' Il y a de véritables beautés dans la scène où le père , instruit de la passion et des projets criminels de son fils , l'exhorte à lui ouvrir son cœur , le presse d'accepter de l'argent, tandis que le jeune homme, retenu par une mauvaise honte , s'obstine au silence. Les autres détails sont faibles, et n'ont point ce degré de chaleur que le théâtre exige ; l'action est lente et délayée dans des entretiens vides.

•< La conduite prudente d'un bon père de famille dans des circonstances difficiles , voilà le principal tableau que l'auteur a voulu nous tracer; mais cette sagesse, toujours estimable, n'est pas toujours théâtrale. M. de

EXAMEN DE L'ÉCOLE J)ES PÈRES. 455 Gourval n'a pas seulement un fils libertin à corriger, il veut aussi rappeler à ses devoirs une femme coquette et dissipée : voilà bien des affaires. La plupart des pères aiment mieux supporter paisiblement ce double malheur, que de se tourmenter beaucoup pour ne pas réussir. M. de Courval vient à bout d'opérer ces deux conversions par une sage fermeté, mêlée de douceur et d'indulgence; mais la conversion de la femme ne produit aucun effet, parce qu'elle ne

s'est rendue coupable que d'étourderies légères et de quelques impertinences envers son mari ; on prend un peu plus de part à la conversion du jeune homme, parce que c'est un plus grand pécheur; mais, en général, toutes ces contritions et ces pénitences sont tristes , et répandent une glace mortelle sur le dénoï\ment.

« La condition des pères est extrêmement critique dans les pays de mauvaises mœurs; l'autorité paternelle est nulle, et la vieillesse méprisée; .la sévérité passe pour barbarie : lunique système d'éducation est une aveugle et molle indulgence. Qu'en doit-il résulter? Les pères deviennent extrêmement aimables avec leurs enfans; mais ils ont pour eux la politesse qu'on a pour les étrangers, plutôt qu'une véritable affection; ils ne songent qu'à bien vivre avec eux, sans trop s'endiarrasser comment ils vivent; uniquement occupés de leurs plaisirs et de leur repos , ils ne sentent les vices de leurs enfans que lorsqu'il faut les payer. Les pères d'autrefois étaient durs, chagrins et bourrus; mais ils s'épuisaient d Inquiétudes et de travaux pour établir avantageusement leurs familles; ils laissaient des coffres bien remplis et des sujets de joie à leurs héritiers : les pères d'aujourd hui soill les meilleures gens du monde,

tendres, affectueux, indulgens; mais ils n'envisagent que le bien être de leur individu; ils veulent jouir, et ne laissent à leurs enfans que ce qu'ils n'ont pu dépenser; ils ont l'ambition d'être pleures de ceux qui leur succèdent. Le luxe produit la corruption; la corruption dissout la famille; la dissolution de la famille enfante l'égoïsme des parens ; l'égoïsme des parens détruit l'éducation et toute espèce de morale. Telle est la généalogie et la gradation de nos maux : dans cet état de choses, c'est en vain qu'on prêche les pères; ils ne prennent conseil que des mœurs du jour.

Ce père, qu'on propose pour modèle dans la comédie, sait (que son fils doit le voler pour fournir aux dépenses (le sa maîtresse; que fait-il? Il laisse son secrétaire ouvert; il a l'air de donner ce qu'on s'apprête à lui dérober, cette délicatesse lui réussit, et convertit le jeune homme. Cela est heureux , mais il ne faudrait pas toujours se fier à cette recette. Que ferait aujourd'hui un père avisé? Il aurait soin de bien fermer son secrétaire , supposé qu'il eût de l'argent , ce qui n'arrive pas toujours; car les pères ont un moyen sûr de n'être point volés par leurs enfans: on ne prête point aujourd'hui aux jeunes gens sur leur patrimoine futur, c'est im effet trop suspect: ainsi, faute d'argent, le jeune libertin serait forcé de renoncer à sa maîtresse, ou d'en prendre une moins chère et moins dangereuse.

" Pour ce qui regarde la femme coquette et dissipée, le mari de la comédie lui prodigue l'argent et les remontrances, il y joint même les menaces, car il aime sa femme. Aujourd'hui un mari épargnerait, en pareil cas, sa bourse et son éloquence; il ne donnerait ni

avis ni argent, au risque de voir sa femme s'adresser à ses amis.

« Il y a dans cette pièce un autre père beaucoup moins sage, et par conséquent moins froid, dont la brusquerie et les incartades contrastent avec le flegme de M. de Courval, et répandent quelque comique sur cette triste et froide intrigue ; mais c'est du comique perdu, parce qu'il ne tient à rien. Ce père bourru ne fait autre chose que radoter, et donner la chasse à une fille de joie. On peut être étonné que le lieu de la scène ne soit pas à Paris; c'est là qu'un père a besoin de toute sa prudence : en province il lui est si facile de gouverner sa famille ! Paris est le centre de la

corruption; c'est à Paris que s'appliquent mes réflexions sur les mœurs : Paris est à la province , ce que le quartier du Palais-Royal est à Paris lui-même. »

On voit que la critique de Geoffroy repose sur le seul fond, que la conduite de Courval et sa sagesse ne sont point applicables aux pères d'aujourd'hui , c'est-à-dire de 1810, tems où il écrivit cet article. L'autorité paternelle a-t-elle gagné depuis cette époque .'* La vieillesse est-elle moins méprisée maintenant." Il serait difficile de l'affirmer. Les impressions du régime sous lequel Bonaparte avait courbé la France subsistent encore, et subsisteront long-tems. L'esprit militaire n'est guère compatible avec les mœurs patriarcliales , et la génération actuelle a appris, dans les camps, à oublier les affections de famille. Sans doute le tems des conquêtes est passé; nous n'avons plus de grandes armées; la carrière militaire est fermée; mais le pli est pris, et dans les mœurs des nations, comme dans celles des

particuliers, tout dépend de l'oiiigine. On a l)eau faire disparaître les causes, les effets n'en existent pas moins. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire revivre des vertus chez un peuple quand elles y sont éteintes. Peut-être pourrait-on opérer, à la longue, une amélioration dans les mœurs de famille par l'action lente et non interrompue de bonnes institutions ; mais comment s'y picndrait-on pour les établir, ces institutions? Renforcerait-on l'autorité paternelle au moyen des lois, et donnerait - on aux pères de plus grands moyens de répression contre les enfans? Mais il faudrait avant tout commencer par changer les premiers ; car nous ne voyons pas quel avantage il y aurait à mettre des fils à la discrétion de pères vicieux , égarés. Et que serait-ce si ces fils étaient vertueux .i^ On s'exposerait à des inccnvéniens

encore plus grands que ceux qui existent. Que les pères commencent par instruire tV exemples leurs enfans, et alors on aura droit de remettre ceux-ci à leur discrétion.

Certes, les lois romaines qui donnaient droit de vie et de mort aux pères sur les enfans; qui leur permettaient de les vendre trois fois comme esclaves , • ces lois furent instituées dans des tems de simplicité, alors que le luxe , les plaisirs et la mollesse étaient inconnus dans Rome ; mais si elles eussent été encore en vigueur sous les empereurs, de quelles horreurs l'univers n'eût- il pas été témoin ? Dans les siècles de conuption et de turpitude, l'autorité paternelle trop absolue serait un fléau de plus pour l'humanité, et l'on verrait de tous côtés des pères dénaturés sacrifier leur postéi'té à leurs vices. On verrait se multiplier des crimes, dont les uns seraient les effets immédiats de cet^e tyrannie de la vieil-

lesse dépravée; les autres proviendraient de l'opposition désespérée des enfans dans l'oppression.

Oh! gardons-nous d'un zèle aveugle pour les anciennes mœurs , qui nous conduirait à rétablir des lois qui ne seraient plus faites pour nos mœurs actuelles! Ceux-là seuls avaient droit à une autorité sans bornes sur leurs enfans, qui, comme le dit Geoffroy, s'épuisaient d'inquiétudes et de travaux pour leur laisser un héritage; mais ne mettons pas ceux-ci à la discrétion de ces pères du dix -neuvième siècle, qui n'envisageant que le bien-être de leur individu, ne laissent à leurs descendans que ce qu'ils n'ont pu dépenser. Nous ne voyons pas, dans l'antiquité, l'autorité paternelle régner à Babylone ou à Persépolis, comme à Rome et à Sparte; et persuadons-nous bien qu'il faut que les pères se rendent respectables, avant que nous leur accordions le privilège d'une grande autorité sur leurs enfans.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore aujourd'hui bien des pères qui se sacrifient pour enrichir leurs fils : il en est même beaucoup ; mais ceux-là donnent dans un autre extrême, leur ambition insatiable plonge dans l'avenir. Ce n'est pas par tendresse qu'ils veulent les laisser dans l'opulence , c'est pour qu'ils continuent comme eux à agrandir leur fortune sans but physique ou moral; c'est pour qu'ils héritent de leur cupidité; c'est pour qu'ils accumulent sans jamais dépenser; c'est pour qu'ils possèdent sans jamais jouir. Combien d'autres encore ont amassé, à force de parcimonie, de dureté et même de fourberies, une grande fortune pour la laisser à des enfans sybarites qui la dissiperont rapidement !

460 EXAMEN

Enfin il n'y a pas plus de morale particulière, pas plus de régulateur de conduite aujourd'hui dans la classe des pères, qu'il n'y en a dans celle des enfans. L'affaiblissement des idées religieuses a amené l'incertitude des mœurs domestiques; chacun fait comme il veut, et ne prend conseil que de son intérêt ou de ses plaisirs. Nous avons des pères faibles , des pères égoïstes , des pères barbares , des pères indulgens , et aucun de ces différens genres ne domine plus que l'autre.

Le but moral de \ Ecole des Pères ne peut donc pas plus avoir d'effet que celui de beaucoup d'autres pièces, parce qu'il n'y a plus rien de général parmi nous. Cela explique pourquoi cette pièce n'a pas reparu depuis long-tems sur la scène de la capitale. Nous ne croyons pas que la morale produirait, comme le dit Geoffroy, plus de fruit si elle était enveloppée dans une action plus comique. Le goût du tems est au contraire pour les scènes pénibles , attendrissantes , effrayantes , pour tout ce qui donne

des émotions fortes, et, sous ce rapport, le chef-d'œuvre de M. Pieyre a toutes les qualités nécessaires, sans pourtant ressembler au mélodrame, ni même au drame. Il n'est donc pas, à proprement parler, une comédie. Les pièces de ce genre pourraient former une espèce particulière, et sont une nuance entre le drame et la comédie.

Le quatrième acte est remarquable par l'intérêt qui s'y trouve : il est chaud et véhément ; les scènes 11, 12, 13, 14 et 15 offrent des situations fortes et des incidens bien amenés. Il y en a peu de plus belle au théâtre que celle de l'entrevue de Gourval et de son fils. Lorsque celui-ci, ébranlé par l'ascendant de son

père, va enfin écouter la voix de la vertu, le corrupteur arrive , et lui dit :

J'ai vu sortir ton père , et j'accours pour l'apprendre Que Julie aux sergens voit livrer sa maison , Et qu'elle peut coucher ce soir même en prison.

A cette nouvelle toutes les résolutions de Saint-Fons s'évanouissent; il n'avait fait que commencer à rentrer dans la route du devoir; il rétrograde, ou plutôt il en est arraché pour retomber dans des égaremens bien plus grands, puisqu'après la représentation de son père, il va se porter aux extrémités les plus violentes, il va dérober à ce même père son argent dans son secrétaire : action criminelle qui donne lieu à un trait du plus grand effet. Le billet que Saint-Fons trouve dans la cassette , et qui se termine par ces mots :

Acceptez.... ne dérobez pas,

donne lieu à un véritable coup de théâtre, quoique le fait ne se passe pas sous les yeux du spectateur.

On pourrait objecter, quant à la vraisemblance, que le respectable Courval a attendu bien tard pour ramener sa famille au devoir, et qu'il est bien étonnant qu'avec un caractère ferme, et que, comme il dit lui-même, ayant pris

Des partis décidés dans mainte circonstance,

il n'ait pas su prévenir des désordres qui peuvent être suivis des plus grands malheurs; qu'il ait, par exemple, laissé sa femme agir à son égard aussi cavalièrement, et lui marquer si peu de considération, qu'il l'ait laissée aller dans le monde, y passer la nuit et ne rentrer qu'au matin. La fermeté qu'il déploie à son égard est

peut-être bien tardive, et sa conduite antérieure a pu lui faire courir hien des accidens.

Nous ferons à cette occasion un rapprochement qui mérite attention 5 c'est que M. Casimir Delavigne a imité cette situation d'un vieillard qui a une jeune femme mondaine, dans sa comédie de Y École des P[^]ieillards. Les dangers du mari et la résolution de celui-ci de ne plus être exposé aux périls qu'il a courus, font seuls l'objet de la pièce; c'est ce qui en fait l'intérêt, en le rendant conforme aux règles et à l'unité.

L'obligation où se trouve Courval de réformer sa femme et son fils partage peut-être trop l'intérêt. Cependant comme tout ce qui concerne M. de Courval est lié étroitement à l'action, on ne doit peut-être y voir qu'un incident qui accélère la marche.

Ce qui nous paraît susceptible d'objection, c'est la ruse qu'emploie Courval à l'égard de Dorsini. Nous ne voyons pas trop quel peut en être le résultat, car s'il ne lui donne pas l'argent dont il fait mention dans sa lettre, et qui seul peut le décider à partir, il a manqué son but. lia bien dû sentir qu'un chevalier d'industrie aussi rusé, n'a pu, comme on dit proverbialement, s'embarquer sans biscuit. Il eût été plus adroit à Courval de faire tenir les cent louis par quelqu'un et de ne pas se nommer dans la lettre.

Si ce sont des défauts, ils ne sont pas d'une importance assez majeure pour empêcher la pièce de M. Pieyre de rester pour longtemps en possession de l'estime des connaisseurs. Le style en est vif et pur, quoiqu'un peu négligé dans quelques endroits.

TABLi

A MA SOEUR

Avis de l'Auteur 19

Anaximandre 23

Notice historique sur le sujet et sur la pièce 67

Examen à ^ Anaximandre 62

LES ÉTOURDIS, comédie en trois actes, par M. Andrieux 71

Notice historique sur les Etourdis 151

Examen des Etourdis 1 56

MOLIÈRE AVEC SES AMIS, comédie en un acte, par

M. Andrieux 1 5g

Notice historique sur le sujet et sur la pièce 217

Examen de Molière avec ses amis 227

Notice sur VIGÉE 2^3

LES AVEUX DIFFICILES, comédie en un acte, par

ViGÉE 2/, I

Notice historique sur les Aveux difficiles 283

Examen des Aveux difficiles 286

L'ENTREVUE, comédie en un acte, par Vigée 28g

Examen de \ Entrevue 329

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/bibliothuedraoonodi>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.